HISTOIRE ET CONTES DES MOSSI

Leo Frobenius

SONDERSCHRIFTEN DES FROBENIUS-INSTITUTS
3

FRANZ STEINER VERLAG WIESBADEN GMBH
1986

HISTOIRE ET CONTES DES MOSSI

Leo Frobenius

FRANZ STEINER VERLAG WIESBADEN GMBH
1986

Textes choisis par Eike Haberland et traduits par Fabienne Tesseire

Nous remercions la maison Eugen Diederichs Verlag (Cologne, Düsseldorf) pour la permission de traduire et de rééditer les contes mossi publiés dans le tome VIII de la série «Atlantis»: «Erzählungen aus dem Westsudan» (Eugen Diederichs/Jena 1922, p. 224–284).

Nous remercions vivement Edouard Conte pour son aide en vue de la publication du présent texte.

La gravure reproduite sur la couverture, intitulée ‹Retour des cavaliers [mossi] ramenant des captifs›, est tirée de l'ouvrage de Binger «Du Niger au golfe de Guinée» (Paris: 1892, tome 1, p. 472).

ISBN 3-515-04831-6

Jede Verwertung des Werkes außerhalb der Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist unzulässig und strafbar. Dies gilt insbesondere für Übersetzung, Nachdruck, Mikroverfilmung oder vergleichbare Verfahren sowie für die Speicherung in Datenverarbeitungsanlagen. © 1986 by Franz Steiner Verlag Wiesbaden GmbH, Sitz Stuttgart.
Printed in the Fed. Rep. of Germany

TABLE DES MATIERES

PREFACE. Par Eike Haberland VII

HISTOIRE DES EMPEREURS MOSSI 1

LA COUR IMPERIALE 29

CONTES ET FABLES DES MOSSI 43

PREFACE

« Je ne me souviens d'aucune expérience qui m'ait tant saisi et ému que le recueil des traditions orales de l'empire mossi. Je n'oublierai jamais le moment où les vieux prêtres, accroupis au sol, traçaient avec leurs doigts cinq ou six lignes dans le sable en disant : ‹Ce roi, ce naba avait tant de fils, parmi lesquels celui-ci fonda cette province-ci et celui-là telle autre› ! Ces gens pouvaient me parler de trente-cinq empereurs et de leurs centaines de fils survivants qui, en tout et pour tout, ont vécu et œuvré pendant cinq siècles au cours desquels ils ont fondé des royaumes et se sont exprimés à travers les hauts faits que nous leur connaissons. Mes interlocuteurs pouvaient le faire car leur métier les contraignait à répéter les noms des défunts dans l'ordre correct à l'occasion des sacrifices annuels aux ancêtres. »

Ces lignes d'un Frobenius fortement marqué par son séjour à Ouagadougou d'octobre à décembre 1908 constituent la meilleure introduction possible à ce corpus de traditions mossi. Le souvenir de la culture des grands Etats et villes de la savane ouest-africaine lui inspira le titre ‹La magnificence du Soudan› (*Die Herrlichkeit des Sudan*). Il a chanté cette culture de manière presque lyrique, tout comme il décrit avec passion l'univers des simples paysans de cette région. S'appuyant sur Homère, qui avait baptisé ces peuples vivant si loin de la Méditerranée les « Ethiopes » (et non Ethiopiens!).

Mais revenons aux Mossi. Nous sommes heureux de pouvoir rendre accessible au peuple du Burkina Faso ce chapitre important d'histoire africaine, tel que Frobenius l'a recueilli voici quatre-vingts ans et traduit en français pour la première fois. (L'édition allemande de 1912 est épuisée depuis de nombreuses années.) Au cours de ses deux grandes missions scientifiques en Afrique occidentale entre 1907 et 1912 qui le conduisirent à travers le territoire des Etats actuels de Guinée, du Burkina Faso, du Togo, du Bénin, du Nigéria ainsi que du Cameroun, Frobenius séjourna trois mois à Ouagadougou. Nous présentons ici dans une version à peine écourtée le fruit de ses enquêtes dans cette ville. Ce texte traite de l'histoire des Mossi, c'est-à-dire des dynasties régnantes de Ouagadougou et du Yatenga; il offre une description de l'organisation de la cour impériale et, enfin, une collection de contes et fables.

Même si Frobenius tend parfois, comme le lecteur le remarquera, à imposer au récit un style qui lui est personnel, il n'en demeure pas moins un historiographe fidèle qui ne retire ni n'ajoute rien au corpus qui lui a été livré.

Le premier chapitre du recueil revêt une importance toute particulière; il traite de l'histoire des Mossi. Nous avons là non seulement une contribution fort intéressante à l'histoire de l'Afrique, mais aussi une épopée qui

rappelle les grandes créations de la littérature universelle, telles que l'Iliade ou le mythe de Sunjata, qui ont également un fond historique. Frobenius a intitulé un chapitre sur les héros du peuple songai, analogue du point de vue de son contenu, les «Géants de l'Antiquité». Ce titre aurait convenu parfaitement au chapitre que nous présentons qui décrit l'expansion mossi, la formation de provinces nouvelles, des faits et gestes héroïques et met en relief l'astuce politique des acteurs. Il nous dit aussi toute la cruauté et la répression caractéristiques de la vie politique et offre ainsi une image claire de la grandeur, mais aussi de la misère des temps passés.

HISTOIRE DES EMPEREURS MOSSI

Le chroniqueur Abderahman Ben Abdallah Ben Imran Ben Amir Es Sadi rapporte que Tombouctou fut mise à sac par les Mossi en 1329. La tradition orale des prêtres Mossi rapporte que cette opération fut dirigée par Ouidi Rogo, qui n'était autre que le fondateur de l'empire. Cette campagne se serait déroulée au cours de la quarantième année de son règne qui devait, au total, en compter cinquante-quatre. Ceci signifie que la fondation de l'empire mossi remonterait à l'an 1289 de notre ère.

A cette date, il y avait quatre royaumes dans la partie orientale de la boucle du Niger:

- le royaume songai, qui s'étendait en amont de Niamey en longeant le Niger et était délimité à l'ouest par l'empire mandé;
- le royaume borgou, que bordait le Niger, au sud de l'empire songai;
- le royaume bingo, (que les tribus du nord appelaient gourma) qui se déployait à l'ouest du pays borgou, jusqu'à l'actuel pays dagomba;
- enfin, le royaume ganbaka, situé au nord de ce qui devait plus tard devenir la colonie anglaise connue sous le nom de Côte-d'Or.

D'après la tradition, le Borgou (ou Boussa) était le plus puissant de ces quatre empires. Le Bingo (ou Gourma) était, quant à lui, centré sur les pays de la boucle du Niger où ses armées avaient souvent conduit la guerre. Quant au Gambaka, la légende dit que, dès cette époque, une ville s'y était développée, dans laquelle les Dioula du peuple mandé commerçaient. D'autre part, les vastes terres s'étendant au sud du Niger étaient peuplées d'une multitude de petites tribus dont on pourrait comparer le degré de développement culturel avec celui que connaissent les peuples bobos actuels de la province du Dafina. A côté de ces quatre empires, on comptait encore quelques petites provinces et principautés indépendantes, dont il ne fait aucun doute que chacune avait un mode d'organisation très particulier. Parmi celles-ci, le cas de Namba, un petit royaume localisé aux environs de l'actuel Tenkodougou, nous intéresse particulièrement.

Naba Gambaka avait alors de nombreuses filles, mais aucun héritier mâle. Obéissant à une ancienne coutume, il avait interdit le mariage à sa fille aînée dont le nom était Nyallanga ou, selon d'autres, Tendanga. Au lieu du rôle d'épouse, cette jeune fille se vit alors confiée celui de princesse de la guerre, placée à la tête des soldats de Naba Gambaka et chargée de guerroyer dans les terres étrangères. La princesse ne renonça au mariage qu'à contrecœur. Une querelle éclata entre le père et la fille et un beau jour, celle-ci, en proie à un violent courroux, choisit l'exil et s'en alla chevauchant son étalon, la rage au cœur. La dispute était née au sujet du droit de pillage sur les quartiers des négociants mandé que Naba Gambaka voulait, à tout prix, ménager. La princesse avait alors dit: « Père, tu m'as interdit le

mariage et tu ne m'as permis que la guerre. Mais voici que, maintenant, tu voudrais aussi m'empêcher d'agir à ma guise dans la conduite de celle-ci et que tu refuses que j'anéantisse ces Mandé Dioula que je hais. Puisqu'il en est ainsi, je porterai la guerre où bon me semblera et j'établirai, selon mon désir, mes propres coutumes». La princesse avait alors tourné la bride...

Elie galopa ainsi fort loin, jusqu'au pays namba. C'est là qu'elle rencontra un puissant chasseur que la légende désigne sous les noms de Riale, Riaele ou bien Torse ou Tonsa. Fils du roi de Bingo, il était aussi le descendant de la très ancienne lignée des princes gourma. Tout comme dans la légende des tribus Kalounda et Bihe, la princesse s'éprit du prince et demeura à ses côtés. De leur union, naquit le grand héros Ouidi Rogo. On dit avec conviction que la tombe de l'aïeul Tonsa est située à Komtoiga.

Ouidi Rogo hérita de sa mère la haine à l'encontre des Mandé et des Marenga (nom que les Mossi donnaient aux Songai). Dès qu'il eut atteint l'âge adulte, il s'entoura d'une troupe nombreuse, fut sacré naba à Namba et lança en qualité de Namba naba des opérations militaires vers les quatre points cardinaux. Il harcela les Maranga et les Yarsi dans tout le pays et les réduisit à sa merci. Ses expéditions le menaient toujours plus loin vers le nord, si bien que dans la quarantième année de son règne, il atteignit le Niger, le traversa et détruisit la puissante cité marchande du nord, Tombouctou, de renommée déjà ancienne. Les habitants de cette ville évoquent encore aujourd'hui ces temps révolus. Ils racontent comment jadis une rivière puissante, venant du Sahara et se jetant dans le Niger, baignait la ville, et ils parlent aussi des forêts épaisses de palmiers dattiers qui ombrageaient la cité florissante. Mais le puissant héros mossi combla le fleuve. Il fit abattre les forêts avec des haches et remblayer le lit du fleuve avec de la terre et des troncs. Il rasa la ville et, sur ses ruines, fit un sacrifice en honneur du drapeau noir qui avait été sa bannière. Tombouctou ne put se relever que lentement de ce coup. Il fallut attendre longtemps avant que les palmiers n'eussent repoussé et qu'on pût les utiliser pour construire une flotte, comme le fit plus tard le puissant empereur songai.

Après cette guerre, Ouidi Rogo s'en retourna vers le sud. Il laissait dans les terres septentrionales de la courbe du Niger, ses deux fils Rava Naba et Sonima Naba, fondateurs d'une race de puissants héros. Dans un premier temps, ceux-ci n'agirent cependant plus de concert avec les tribus mossi qui se répandaient vers le sud. La légende populaire dit bien que ce peuple, loin de ne donner naissance qu'à des guerriers, engendra également des bâtisseurs habiles. Mais ils se montrèrent extrêment cruels, brutaux et violents envers les autochtones qu'ils enrôlaient de force en vue de réaliser de grands travaux. Les autochtones gardèrent en vive mémoire le souvenir de Ouamtanango Naba qu'on décrit comme la terreur du pays et le plus cruel des pionniers du règne mossi. Il semble qu'il ait régné sur les régions entou-

rant Nderaogo Dyitti et Gourga. Il avait pris l'habitude de se rendre souvent à Sabounou où vivait une femme dont il était passionnément épris. Après quelque temps, l'inconfort de cette route, qui traversait des régions accidentées, l'amena à faire rassembler tous les forgerons et à exiger d'eux la construction d'une route confortable. Ils déblayèrent un chemin creux dont les traces sont encore visibles de nos jours. D'après les observations du Capitaine Noirée, auxquelles on peut accorder foi, cette voie était large de 20 mètres à sa base et s'évasait pour en atteindre 40 dans sa partie supérieure. La cruauté de ce prince dépassait toute messure. Un jour, voyant une femme qui, son enfant sur le dos, broyait du grain dans un mortier, le naba lui ordonna de broyer l'enfant dans son mortier. Terrorisée, la femme mit son enfant au fond du mortier. Mais, ayant déja levé le pilon, elle regarda l'enfant lui sourire joyeusement. Elle se débarrassa de son outil, et, s'étant ruée sur le prince, elle l'étrangla. C'est ainsi qu'il mourut.

Pendant qu'au nord, les fils du fondateur de l'empire agissaient de cette manière, Ouidi Rogo, désignait son successeur en la personne de son petit-fils Dyougoulana. Celui-ci continua la guerre d'expansion contre les Ninisi, ces peuples qui vivaient à l'ouest de l'empire. Pour commencer, Dyougoulana les combattit avec des arcs et des flèches, mais il se rendit vite compte que cette stratégie ne lui permettrait pas de remporter une victoire décisive. Il fit alors appel à un autre peuple, les Nyonyonsi, et leur dit « Si vous vous métamorphosez en une tornade et que vous ravagez telle et telle ville, je vous convierai à un festin grandiose ». Les Nyonyonsi se changèrent en un vent qui emporta les murs de la ville et toutes les maisons des Ninisi. On vit alors, éparpillés dans le pays, beaucoup de gens efflanqués, blottis les uns contre les autres, qui somnolaient accroupis. Quand on les réveillait et qu'on leur demandait « Mais qu'avez-vous donc? » ils répondaient « C'est la kounoukoungou (la maladie du sommeil) que les Nyonyonsi ont soufflé sur nous sur l'ordre de Dyougoulana ». Les gens étaient nombreux à voir, soit les bras, soit les jambes ou quelqu'autre partie de leur corps, enfler horriblement. Ces maux étaient l'œuvre des Nyonyonsi, qui, sur l'ordre de Dyougoulana, s'étaient métamorphosés en un grand vent. Et c'est ainsi que ce souverain repoussa les Ninisi vers l'ouest.

Celui qui lui succéda, Naba Oubri, est présenté à juste titre comme le fondateur de l'empire mossi, car c'est à lui qu'on doit la construction de Ouagadougou, la capitale. Son prédécesseur avait lutté contre les tribus gourounsi du sud sans avoir pu les vaincre. Oubri continua le combat avec une ardeur redoublée et fut presque continuellement en guerre. Il lui arrivait souvent de passer quarante jours consécutifs en brousse sans trouver un toit où s'abriter. Mais il ne s'estima pas satisfait tant qu'il n'eut par repoussé les Gourounsi loin à l'ouest de la Volta et hissé son drapeau sur Boroma pour marquer la limite de son empire. En outre, il fit, au nord, la

conquête de quelques provinces au prix de longues campagnes. Au nord-est, il parvint à un lieu qui s'appelait Tenga (c'est-à-dire la terre) mais qui, dès lors, fut appelé Oubri Tenga.

Oubri voulait conquérir la ville de Koudougou, mais il comprit bientôt qu'il ne pourrait y parvenir. Il en vint soudain à craindre que cette guerre ne finisse mal et décida de se replier à Nanyali où il succomba à une maladie qu'il y avait contractée. Ses hommes chargèrent son cadavre sur la tête et l'emportèrent. Ils voulaient le ramener à Tenkodougou pour l'y enterrer, mais ne parvinrent pas à dépasser Tenga. Les habitants leur avaient dit: «Enterrez donc le naba sur nos terres». Ils avaient répondu: «Non, nous voulons le ramener à Tenkodougou». Cependant les porteurs du cercueil étaient trop épuisés et ne purent faire un pas de plus; ils s'allongèrent et s'endormirent. Profitant de leur sommeil, les gens de Tenga s'empressèrent de creuser une tombe et, une fois que tout était prêt, ils dérobèrent le cadavre du naba. Ils agirent à la dérobée et tout était achevé vers minuit. A leur réveil, les porteurs constatèrent que Naba Oubri avait été enterré et qu'ils ne parviendraient pas à savoir où. Il ne leur restait alors d'autre option que de continuer sans le cadavre et de rentrer à Tenkodougou. Les gens de Tenkodougou demandèrent: «Mais où est Naba Oubri?». Les porteurs répondirent: «Il voulait prendre la ville de Koudougou, il en revenait en passant par Nanyali quand il y tomba malade et y mourut. Nous le portâmes sur nos têtes et nous voulions le ramener ici. Mais lorsque la nuit tomba, nous étions si fatigués que nous nous sommes arrêtés à Tenga et les habitants ont profité de notre sommeil pour voler le cadavre et l'ensevelir secrètement chez eux». Depuis ce jour on n'appela plus cet endroit Tenga mais Oubri Tenga ou Naba Oubri Tenga. Les autochtones jouissent encore aujourd'hui d'un singulier privilège: ils ont le droit de voler les biens royaux.

Le fils aîné d'Oubri lui succéda sous le nom de Naba Sorroba et son premier geste fut de réunir tous les grands de l'empire tels que le Ouidi naba, le Lachale naba, le Sounga naba, le Tansoba naba, le Kamsogo naba et le Balloum naba. Après six jours passés avec eux, l'empereur leur déclara: «Je veux sacrifier un bœuf sur la tombe de mon père Oubri. Ecoutez-moi bien: à l'avenir, chaque fois qu'un Mogo naba (c'est-à-dire un empereur) mourra, on devra, dans ce délai, lui immoler un bœuf. De plus, le Mogo naba devra offrir, à sa mère défunte, un animal en sacrifice. Telles seront, à l'avenir, la loi et la coutume». Sorroba utilisa la même méthode pour instituer la fête basaga. Naba Sorroba édicta de nombreuses lois dans tous les domaines. C'est ainsi qu'il établit la coutume des trois danses ourraba, tichiguiba et ouando. Ce grand organisateur passa sa vie à Lougousi, au sud-ouest de Ougadougou. Il y a peu à dire sur les empereurs suivants, Nasikiemde et Narimtori. Par contre, l'empire mossi se développa considéra-

blement sous son septième empereur, Naba Nasibiri. Au cours du règne de celui-ci, les deux provinces de Kayo et Yatenga (dont la capitale est Ouahigouya) connurent leur véritable expansion. Ceci se fit de manière étrange et n'alla pas sans provoquer des frictions sur le plan juridique. Pour comprendre ce que les autochtones en disent, il faut savoir que chaque fois qu'un empereur mossi créait une nouvelle province dans une région déjà occupée ou fraîchement conquise, il plaçait à sa tête un de ses fils comme suzerain. Un des fétiches de l'empire devait alors être prêté à la nouvelle ville et on l'apportait spécialement du sanctuaire central.

Outre ses fils, Nasibiri avait une fille qui s'appelait Powere ou Bi Kayo. Elle joue le premier rôle dans une légende rapportée aussi bien par les gens du Yatenga que par ceux de Kayo, qui en avancent des versions différentes. Bien qu'il soit normal de présenter ces faits comme des événements concernant principalement le Yatenga, c'est la version de Kayo que je reproduis ici car je la tiens pour la meilleure. Cette légende dit qu'à la cour de l'empereur Nasibiri, il existait une poudre magique, la pem tiga. Le Gounga naba était chargé de la garder au même titre que tous les autres fétiches de l'Etat. Cette médicine guérissait les blessures des flèches et protégeait de leur poison. Un blessé n'avait qu'à verser sur la plaie un peu de poudre de pem tiga et il était certain de sa guérison. On pouvait aussi invoquer la pem tiga avant la bataille en ces termes: « Si je reviens sain et sauf de ce combat, je te sacrifierai un poulet blanc ». La protection de la pem tiga était alors assurée. Ainsi donc, le Naba Nasibiri, suivant la coutume, avait donné ses provinces frontalières en fief à ses fils, là où des guerres interminables étaient à prévoir avec les autochtones. En particulier, le fils installé dans la région de Kayo était engagé dans une longue guerre où les archers ennemis décimaient son armée dans des combats de flèches, et menaçaient sans cesse sa vie.

C'est alors que la sœur du Kayo naba, la jeune fille passée à la postérité sous le nom de Pogo Bi Kayo, décida de protéger son frère aîné et, pour cela, de subtiliser la pem tiga à son père. Elle accomplit ce vol au plus profond de la nuit. Le Gounga naba avait certes aperçu la jeune fille entrer chez lui un soir, mais n'avait rien vu là d'anormal. Quand, le lendemain, il visita le trésor des objets magiques, il ne trouva pas la pem tiga. Il se rendit aussitôt chez le Mogo naba et lui demanda: « As-tu la pem tiga? ». Naba Nasibiri dit: « Non, il n'y en a plus dans le trésor? ». Le Gounga naba dit: « La pem tiga a disparu. Effectivement, hier soir, j'ai bien vu Pogo Bi entrer chez moi, mais j'ignore si c'est elle qui l'a emportée ». Le Mogo naba envoya immédiatement des cavaliers pour aider le Gounga naba dans sa recherche de l'objet volé ou de la voleuse. Les cavaliers ratissèrent la région, mais en vain. Pogo Bi était déjà loin. Elle s'était enfuie chez son frère à Kayo et lui avait donné la pem tiga. Aussitôt après la lui avoir remise, elle

envoya elle-même une dépêche à son père Naba Nasibiri, naba de Ougadougou. Elle lui faisait dire : « C'est moi qui ai volé la pem tiga. Mon père a envoyé mon frère aîné à Kayo, là où les flèches pleuvent au point de menacer sa vie. C'est pourquoi j'ai apporté la pem tiga pour qu'elle protège mon frère. Si Naba Nasibiri veut reprendre la pem tiga, il lui faudra venir la chercher lui-même ». Selon certains, Naba Nasibiri aurait alors décidé de clore l'affaire, mais, selon d'autres, celle-ci aurait connu un dénouement bien singulier.

Naba Nasibiri aurait dit : « La pem tiga peut bien rester là où elle est. Mais, quoiqu'il arrive, je veux retrouver ma Pogo Bi, ma fille, elle qui dépasse en intelligence et en bravoure toutes les femmes mossi. Je la suivrai jusqu'à ce que je l'ai convaincue de revenir ». Nasibiri se mit en route accompagné d'une foule énorme. La princesse rassembla ses fantassins et ses cavaliers. Elle s'enfuit de l'autre côté du Niger jusqu'à la grande ville des Marenga. L'empereur la suivit. Il prit la ville et ramena sa fille captive dans la capitale : Pogo Bi devint alors une pionnière belliqueuse au service de l'idée impériale du naba.

Ce qui fait l'intérêt de la conclusion proposée par la version mossi, c'est précisément que nous trouvons, rapporté dans la chronique songai, qu'en juillet 1480, l'empereur mossi, arrivé dans la ville de Biro, vainquit ses défenseurs et en repartit un mois plus tard. Il est curieux de constater que la chronique relate qu'il avait voulu reprendre une femme aux indigènes et que cette femme s'était avérée être la fille d'un homme célèbre. Il l'aurait alors épousée. La chronique dit que l'empereur mossi aurait commencé par triompher des habitants de Biro et par emmener leurs familles en captivité, mais aurait reperdu les prisonniers dans le combat.

Il est certain que l'on se trouve ici en présence d'un événement historique. Cela ressort de ce qu'il se trouve rapporté par les deux protagonistes et se voit confirmé par les développements ultérieurs que l'Askia y rapporta. C'est ainsi qu'il lança en 1498, une expédition contre cet empereur qui est appelé Na Asira dans la chronique, mais qui n'est autre que le Naba Asiri de la tradition mossi du nord. L'empereur songai espérait convertir l'empereur mossi à l'Islam. La chronique explique que, voulant consulter ses ancêtres, celui-ci s'était rendu dans leur temple et y avait vu un vieillard se dresser hors de sa tombe. Les Mossi s'étaient prosternés aux pieds du défunt et celui-ci déclara, parlant au nom de leurs aïeux, que les Mossi ne devraient jamais tolérer de se laisser convertir à l'Islam et qu'il était bien plutôt de leur devoir de combattre les musulmans jusqu'à leur dernier souffle. Et en effet, l'armée songai ne parvint jamais à soumettre le peuple mossi.

Nyinguiyem succéda à ce souverain si important sur le plan historique. De lui, la légende ne rapporte pas grand chose outre le fait qu'il corrompit les grands de l'empire afin qu'ils lui fissent succéder son fils, contrairement

à la tradition. Celui-ci, Naba Koudoumye, joua un rôle considérable. C'est à lui qu'on doit la consolidation et l'organisation du pays ainsi que sa division en grandes provinces. Il conduisit de nombreuses guerres et était fort habile au maniement de l'arc. Il fit de ses propres fils les administrateurs des provinces. Mais, surtout, il asservit les peuples du nord-ouest et fonda la province du Boussouma naba, qui, de sa part, confia à son plus jeune frère, le Mani naba, la charge d'un district. Koudoumye fut également le premier à devoir mater, par les armes, une sédition des princes mossi, c'est-à-dire de ses propres parents. En particulier, les seigneurs de la province septentrionale du Yatenga, qui s'étaient toujours montrés farouchement indépendants, lui menèrent la vie dure. C'est ainsi qu'il fonda la province de Yako, entre celle du Yatenga et celle de Ouagadougou. Plus tard, il créa encore les villes de Kumkiesse Tenga puis Tanga, et, plus au sud, Gyellogo et Paouam Toure. Le Poa naba, sous le titre kourita, quitta le pays.

En effet, chaque fois qu'un nouvel empereur mossi montait sur le trône, son frère aîné était, pour ainsi dire, investi du titre de kourita au cours d'une cérémonie rituelle durant laquelle il revêtait les effets de l'empereur défunt. Les autres frères du nouveau souverain étaient appelés kourita damba. Le kourita était sacré roi des frères exilés. Aussiôt après le couronnement de l'empereur, le kourita et les kourita damba étaient chassés et la capitale de l'empire leur était interdite jusqu'à leur mort. C'était une curieuse vie que la leur. Le kourita était en général craint du Mogo naba. Ni son nom, ni son titre ne devaient être évoqués à la cour. Le roi des exilés et ses frères possédaient des terres dans les régions éloignées. Ils n'avaient aucun impôt à payer et bénéficiaient d'une totale immunité, même si leur conduite s'apparentait à celle de bandits de grands chemins. C'est ainsi qu'ils pouvaient, à leur guise, attaquer impunément les troupeaux du Mogo naba ou bien dévaliser les collecteurs d'impôts du souverain. Ils n'avaient de compte à rendre à personne, tant et si bien que plus d'une province de l'empire jouissait d'une grande autonomie. C'est ce que la légende dit de celle du Boulsi naba et on peut également le tenir pour vrai en ce qui concerne celle du Yatenga naba. Cependant, de nombreux kourita avaient en quittant le pays conquis de nouvelles provinces, lesquelles avaient, ensuite, été rattachées à l'empire. Cette coutume avait ainsi pour conséquences aussi bien de permettre une expansion du peuple mossi que de provoquer, lentement mais sûrement, la décomposition de l'empire mossi par l'éclatement de ses provinces.

L'empereur Koudoumye jouissait d'une chance extraordinaire lors des expéditions militaires qu'il entreprenait. Quand il se sentait d'humeur guerrière, il ordonnait à son porte-enseigne, le tapo rane, de lui apporter le drapeau du royaume ou tapo raore. La hampe du drapeau était alors enduite de baumes; des offrandes étaient faites et la bannière déployée en rase cam-

pagne. Le Mogo naba observait alors dans quelle direction flottait le drapeau, lequel indiquait ainsi vers où soufflait le vent de la conquête. Alors, engageant ses troupes dans cette direction, il les galvanisait en ces termes: «Notre tapo raore souffle dans cette direction. C'est là-bas que nous serons victorieux!». Et il faut bien dire qu'il sortait effectivement toujours vainqueur des guerres qu'il avait entreprises. Son règne vit la mort de nombreux guerriers, bien que Koudoumye ait toujours fait preuve de beaucoup de tolérance en tant que souverain. A vrai dire, les exécutions furent particulièrement peu nombreuses durant cette période à Ouagadougou. L'empereur était même extrêmement généreux, il donnait de nombreux esclaves et des femmes à ses tansoba (généraux) et ne cherchait jamais à accaparer le butin. Il avait établi sa résidence à Kiou, au sud-sud-ouest de Ouagadougou. Il ne mourut pas sur un champ de bataille, mais s'éteignit, chez lui, paisiblement. Il fut, en fait, le véritable créateur de l'empire de Ouagadougou et son organisateur. La légende raconte que son fils Kouda mena de nombreuses guerres et plaça ses fils à la tête des provinces. Il laissa le souvenir d'un empereur excellent, plein de sagesse et qui possédait toutes sortes de talents surnaturels. Il mourut finalement, comblé d'honneurs, à Ouagadougou.

Son fils et successeur, Dangoegoma, le dépassa dans la maîtrise des dons surnaturels dont il avait héritée. Les légendes, qui parlent de lui, commencent toutes par le récit de son extraordinaire naissance. Déjà du vivant de son père, Dangoegoma était un tansoba (général) puissant et craint. De longues opérations militaires le tenaient fréquemment éloigné de Ougadougou. C'est ainsi que son absence, lors de la mort de son père, contraignit les dignitaires à installer sur le trône son jeune frère Naba Yotemboussouma. Dangoegoma, étant rentré à l'improviste, ne put admettre de trouver occupée la place qui lui revenait de droit. Il se rendit immédiatement dans la demeure de son défunt père, laquelle se trouvait à l'ouest du palais de Ougadougou, et y établit ses quartiers. La nouvelle de son retour se répandit très vite et, dès le lendemain matin, les grands de l'empire étaient chez lui pour lui présenter leurs hommages. Mais Naba Dangoegoma les apostropha en ces termes: «Comment avez-vous pu vous permettre, sans attendre mes ordres, de confier à mon jeune frère le titre de Mogo naba». Les Princes se prosternèrent humblement et dirent: «Pardonne-nous, mais tu es resté absent si longtemps que nous ne savions même plus si tu étais encore en vie. C'est la raison pour laquelle nous avons confié la souveraineté à ton jeune frère». Naba Dangoegoma dépêcha sur-le-champ un message à son jeune frère Yotemboussouma, lui faisant dire: «Mon jeune frère doit quitter Ougadougou sans délai et faire en sorte que je ne le revoie plus jamais». Rageur, il fit asseoir en cercle les princes dans la grande demeure de son père. Il souffla, des flammes jaillirent de terre et se propagèrent sur le sol. Il dit

ensuite: « Conduisez-moi à la tombe de mon père. Je veux m'y recueillir et pleurer ». Les dignitaires l'y conduisirent. Quand Dangoegoma fut devant la tombe, des gouttes de sang coulèrent de son œil gauche et des larmes de son œil droit. Pendant ce temps, Naba Yotemboussouma avait fait venir les dignitaires et leur avait tenu ce discours: « Je vous remercie pour tout ce que vouz avez fait pour moi. Mais j'ai reçu la dépêche de mon frère Naba Dangoegoma et je vais me retirer. Je vais quitter Ougadougou. Lorsque la dernière heure de mon frère sera venue, et si vous pensez que ma place est ici, vous pourrez me rappeler ». Et Naba Yotemboussouma s'en fut. Quand Naba Dangoegoma apprit ce qui s'était passé, il dit: « Je m'étais trompé en croyant que mon jeune frère voulait me jouer un mauvais tour. Mais je me suis rendu compte de mon erreur, mon jeune frère est un homme de bien. Lorsque mon heure viendra, je désire que ce soit lui, Naba Yotemboussouma, qui me succède et non un de mes fils ».

Naba Dangoegoma mena ses guerriers à la victoire et se révéla un puissant boumbande (magicien). Quand il assiégeait une ville, il se métamorphosait soudain en un puissant tourbillon et déferlait sur l'ennemi. Il détruisait les remparts de la ville, saccageait les maisons et ruinait la santé de tous les habitants. L'un se cassait la jambe, le ventre de l'autre enflait, les yeux du troisième s'enflammaient, la maladie du sommeil frappait le quatrième alors que le cinquième souffrait du dos, etc... De nombreux raconteurs disent qu'il n'eut recours à cette forme de guerre qu'avant d'avoir été sacré Mogo naba à Ouagadougou et qu'il ne fit plus jamais preuve d'une telle cruauté par la suite. Bien au contraire, il s'avéra être un souverain pacifique et bon. Sentant sa mort prochaine, il appela ses deux fils et leur dit: « J'ai causé autrefois du tort à mon frère car je pensais qu'il m'avait trahi et qu'il voulait m'évincer du trône. Mais tel n'était pas le cas. Et maintenant je vous demande à tous deux de renoncer à régner. Je veux que Naba Yotemboussouma me succède. Quand il mourra à son tour, je veux que ni vous ni vos héritiers ne briguent le trône, car aucune querelle ne doit s'élever entre mes descendants et ceux de Naba Yotemboussouma. Ainsi que le dit notre croyance, je reposerai alors sous la terre. Mais je serai également présent autour de vous. Si des doutes vous font hésiter, venez interroger la terre qui recouvre ma tombe, et je vous ferai connaître ma volonté ».

Et Naba Dangoegoma mourut. On voulut alors l'enterrer. Pendant que l'on creusait sa tombe, ses sœurs veillaient le corps. Lorsqu'on vint le chercher pour le mettre en terre, il avait disparu. On chercha encore et encore, mais en vain. Il s'était volatilisé. On sait qu'il est aujourd'hui encore présent dans l'air, mais alors on le chercha en vain. Les gens ne voulurent pas se résigner à sceller une tombe vide; ils sacrifièrent une poule et un bélier et déposèrent ces deux offrandes dans le caveau.

Afin de respecter la volonté du mort, on rappela Naba Yotemboussouma

et celui-ci put monter sur le trône. Il était très bon et fermement résolu à se conformer à la volonté de son frère aîné dont il savait que l'esprit planait sur lui et surveillait toutes ses actions. Il régna à Ouagadougou.

On dit que son successeur Yandefo ne régna pas moins de soixante ans dans la capitale de l'empire. Dès le début de son règne, celui-ci s'était montré peu porté à faire la guerre, différent en cela des autres empereurs mossi. Lorsque ses intérêts venaient à l'opposer à un de ses sujets, son souci était bien sûr de supprimer son adversaire. Mais il se refusait à utiliser ouvertement la violence et affectionnait particulièrement les attentats mystérieux. Il invitait son ennemi chez lui à Ouagadougou. Sur le chemin que celui-ci devait emprunter pour parvenir au palais, il enfouissait des maléfices. Quand l'invité posait le pied sur l'endroit où ils étaient enterrés, il mourait.

L'âge venant, l'empereur fut pris de diverses lubies. Un jour, par exemple, il dit à ses gens : « Cela fait si longtemps que je suis Mogo naba et vous m'avez offert tant de coquillages, de pierres précieuses et d'étoffes que je suis dégoûté de toutes ces choses. Apportez-moi à l'avenir d'autres gages de votre soumission et de votre fidélité. Apportez-moi des cendres et des déchets de charbon. Faites-en un tas devant mon palais ». Les gens obéirent et les déchets s'entassèrent jusqu'à former le monticule que l'on peut encore voir de nos jours à Ouagadougou. Il est appelé tampoure du Naba Yandefo et se trouve à l'ouest de la ville. Il s'agit d'un vrais éboulis, tels qu'on en trouve souvent dans le Sud, en pays gourounsi, et que j'ai moi-même pu observer en grand nombre au Bénoué dans le Djenn et dans l'Adamaoua.

L'empereur Natyeng passe pour avoir été un souverain extrêmement bon et exemplaire. Il était très populaire et les gens disaient qu'ils le vénéraient d'autant plus qu'il avait su engager à son service de nombreux étrangers et permis aux Mossi de prendre contact avec de nombreux peuples commerçants. Il était si pieux qu'il multipliait par deux les offrandes rituelles sur les tombes. Il apportait toujours deux bœfs au lieu d'un, deux poulets au lieu d'un, deux chiens au lieu d'une chèvre et on ne pouvait être plus généreux en pays mossi car il faut savoir que les chiens y sont considérés comme les offrandes les plus précieuses parmi le petit bétail. Il passa sa vie à Dassouri, et c'est également là qu'il mourut, au terme d'un règne de dix ans.

On ne sait de Naba Namego qu'il régna cinq ans pendant lesquels il mena de très nombreuses guerres contre les Boussangsi et les Boussouma. Ces guerres étaient surtout dirigées vers l'est et c'est au cours de l'une d'elles qu'il mourut. Son fils Kiba régna deux ans et eut pour successeur Naba Kimba lequel était alors déja très âgé. Il ne resta au demeurant que six ans à la tête du pays, sans jamais faire preuve d'une quelconque autorité.

A la mort de Naba Kimba, les hauts dignitaires choisirent comme souve-

rain Naba Sana, également connu par les Mandé sous le nom de Naba Dyana ou Naba Gana. Mais son arrivée sur le trône coïncida avec le début d'une crise qui marqua douloureusement le pays: la pluie se fit attendre. Cette situation difficile se prolongea, en fait, trois ans, durant lesquels la puissance de l'empire mossi ne cessa de décliner. Les princes de l'empire, alarmés, se réunirent enfin, se consultèrent longuement et, après avoir consulté aussi les prêtres, constatèrent l'échec du règne de Naba Sana. Ils organisèrent une vaste fête sacrificielle et se rendirent ensuite en délégation chez le Mogo Naba pour lui faire part de leur conciliabule: « Tu portes malheur au pays. Es-tu prêt à partir de ton plein gré ou nous faudra-t-il te tuer? ». Naba Sana n'opposa aucune résistance: « Je pars, répondit-il calmement ». Les grands seigneurs lui remirent des esclaves et des femmes ainsi que des vivres pour quelque temps. Aussitôt, il quitta Ouagadougou et s'exila.

Les princes de la cour crurent alors bon d'installer sur le trône Naba Gobaga. Celui-ci régna durant dix ans, mais se montra excessivement dur envers les grands seigneurs. Il convoqua en effet tous les pewere soba (détenteurs de fétiches puissants). Quand ils furent arrivés au palais, il conclut un pacte avec eux, aux dépens des grands de son entourage. Il était, en effet, déterminé à éliminer tous les nobles du pays avec l'aide des sorciers. Et l'on vit mourir tous les seigneurs, les uns après les autres. C'est ainsi que les survivants refusèrent qu'on respecte la coutume qui voulait jadis que, lorsqu'un bon souverain laissait un fils majeur, celui-ci pouvait ramener le corps de son père à Ouagadougou mais aussi lui succéder. Lorsque Naba Gobaga mourut à Oubri Tenga, on ne tint pas compte de cet usage: on enterra l'empereur sur le lieu même de son décès sans permettre que son cadavre soit ramené dans la capitale. Tous les seigneurs en étaient venus à le détester et se réjouissaient ouvertement de sa mort.

On rappela alors Naba Sana sur le trône. Il régna à nouveau et pour six ans. Cependant, à peine était il revenu au pouvoir, qu'il cessa de pleuvoir et que les récoltes dépérirent. La vieille malédiction était revenu et, une fois de plus, tous attendaient avec impatience la mort de celui qui régnait à Ouagadougou.

Celui qui lui succéda, Naba Guiliga, fut l'un des souverains les plus cruels de toute la lignée mossi. Alors qu'auparavant, seuls les prisonniers du pays Gambaka étaient mutilés pour en faire ses eunuques, il introduisit la coutume de castrer également des hommes du pays mossi, amorçant ainsi l'exportation très lucrative de ces esclaves. Après son décès à Ouagadougou, ce fut, à nouveau, un souverain aimé et excellent qui monta sur le trône en la personne de Oubi. Celui-ci régna huit ans et mourut dans la capitale. Il avait l'habitude de réunir les grands de l'empire, profitant de ces occasions pour sacrifier une centaine de bovins. Il organisait alors de grandes fêtes, comblait les grands de cadeaux, les régalait, et prenait soin de ré-

péter: «Mon père infligea de nombreux maux au pays, je m'efforcerai d'agir autrement». Son fils Ouatouba lui succèda, régna huit ans et n'entreprit que quelques guerres peu importantes, toutes dirigées vers l'ouest. Il mourut au cours de l'une d'elles.

L'empereur suivant, Ouaraga, régna environ sept ans et reste, aux yeux de la tradition populaire, l'un des plus mauvais souverains que Ouagadougou ait connu. Il entama à Saptenga une opération militaire accompagnée de pillages qu'il poursuivit jusque vers La. Il semble que toute la région du Nord ait alors été mise à feu et à sang. Quand une province tombait, l'empereur capturait les plus belles jeunes filles pour son harem et castrait de nombreux autochtones pour en faire ses eunuques. Quand il arriva à La, il dit: «Cette région me plaît vraiment beaucoup». Il y fonda alors une ville importante et s'y fit aménager un grand harem.

Ouaraga était en mauvais termes avec la plupart de ses seigneurs et surtout avec le chef du district de Kombissiri. Il ne lui adressait plus la parole. Il le fit venir, le décapita et la remplaça par son second fils. Plus tard, une guerre l'opposa au Nanon naba. Le combat dura sept jours d'une lutte acharnée et le Nanon naba était sur le point de l'emporter quand, au dernier moment, le sort favorisa l'empereur. Il fit décapiter le prince rebelle et mit à sa place l'un de ses propres fils. Après cette victoire, il rentra à Ouagadougou, y vécut encore un an et y mourut.

Son successeur, Doumbouri, dont le fils était «aussi fort que le piment» est l'exemple type du représentant de la vieille religion africaine en lutte contre la pénétration toujours plus forte de l'Islam. Avec lui, la religion ancestrale triomphait encore de manière éclatante. Il régna pendant trente ans et s'avéra en fait être un souverain pacifique qui avait compris le rôle que pouvait jouer la religion au service de l'empire et qui s'employait à le concrétiser. Dans le pays, vivaient alors, concentrés vers Boassa, Tengodougo (Tenkodougou? à l'est) et Sangadogo (au sud), les Nyonyonsi, un peuple qui avait depuis longtemps acquis la réputation d'être omniscient et de détenir des pouvoirs immenses en matière de cultes religieux. L'empereur envoya alors des invitations partout où l'on pouvait trouver des membres de cette ancienne tribu que la pratique assidue des rites avait rendue si prospère. Le message disait: «J'ai entendu dire que vous possédez des talents remarquables, que vous pouvez, par exemple, faire souffler le vent ou vous transformer en léopards, provoquer des épidémies ou interroger les oracles de la terre. Venez donc à Ouagadougou et montrez-moi ce que vous savez afin que je puisse récompenser vos mérites». Répondant à l'invitation, les Nyonyonsi se mirent en route et vinrent à Ouagadougou. Le Naba Doumbouri leur dit: «Maintenant, montrez-moi si vous savez faire du vent». Les Nyonyonsi avaient amené leur petite hache sacrée, la tobaga, dont le manche était couvert de sang de bœuf et de plumes. Le porteur plaça la hache

sur un mur. Il dit: « J'ai besoin d'une poule blanche ». On la lui apporta. L'homme qui officiait vint se placer devant la hache et dit: « Je t'apporte une poule blanche. Je serai heureux de ta la sacrifier. Mais vois, le Mogo naba nous a fait venir pour que nous lui montrions ce que tu pouvais faire. Maintenant, à toi! » L'homme sacrifia la poule et, à l'instant, un grand vent s'éleva.

Le Mogo naba dit aux Nyonyonsi: « Interrogez maintenant l'oracle de la terre et révélez-moi la vraie nature de mes proches: je veux reconnaître les bons des mauvais ». Les Nyonyonsi transmirent la question à l'oracle. Ils dirent ensuite: « Un tel n'est pas bien intentionné mais cet autre te veut du bien ». Quelqu'un rectifia: « Ce n'est pas comme ceci, mais comme cela ». Naba Doumbouri observait attentivement ce qui se passait. Il s'aperçut très vite qu'il s'agissait d'un imposteur et le chassa sans plus tarder. Il procéda de même avec ceux que les sages avaient dénoncés comme félons, et compléta sa cour avec des hommes plus dignes. On peut toutefois remarquer qu'il s'abstint de faire décapiter les indésirables, alors que ses prédécesseurs ne s'en seraient sans doute pas privé.

Naba Doumbouri dit ensuite aux Nyonyonsi: « Est-il vrai que vous puissiez également faire pleuvoir? ». Les Nyonyonsi n'hésitèrent pas: « Nous sommes prêts à te le montrer. Donne-nous seulement une poule blanche ». On la leur apporta. Le maître de la taboga se tourna vers la petite hache sacrée et dit: « Nous savons que tu as comblé de tes bienfaits nos pères et nos grands-pères (dont il énuméra les noms). Naba Doumbouri voudrait qu'il pleuve. La pluie aussi est un bienfait. Si tu veux bien faire pleuvoir, je te sacrifierai à nouveau une poule blanche ». Après que le sacrifice eut été accompli, une pluie drue se mit à tomber. Les Nyonyonsi restèrent sept jours auprès du Naba Doumbouri. Puis le Mogo naba leur offrit des vêtements, du maïs, des cauris en grand nombre: « Rentrez chez vous. Quand j'aurai besoin de vous, je vous ferais de nouveau appeler ». Les Nyonyonsi s'en retournèrent. Le Naba Doumbouri les invita plusieurs fois à revenir à Ouagadougou et leur demanda conseil, leur offrit des cadeaux et garda en permanence le contact avec eux. L'empereur devenait très vieux.... Il était préoccupé par les différends et les disputes qui provoquaient des altercations incessantes sur la place située au nord-est du marché actuel. Il dit: « Les marchands devront venir sur la place qui jouxte mon palais ». C'est ainsi que le marché vint s'installer à l'endroit qu'il occupe encore actuellement.

A l'opposé du Naba Doumbouri, qui était en quelque sorte le héraut de la vieille religion africaine, son successeur, Naba Kom I, représentait le parti des prêtres musulmans. Son règne dura sept ans. Né d'une mère mahométane, le nouvel empereur avait une politique presque à l'opposé de celle de son prédécesseur, lequel avait reconnu des prérogatives importan-

tes aux prêtres de l'ancienne religion locale. L'anecdote suivante est très révélatrice de l'ascension des musulmans. Dans les premiers temps de son règne, le monarque abusait de la violence et écrasait tous ceux qui se trouvaient sur son chemin sans ce soucier du droit ni de l'équité. Un jour pourtant, les mahométans s'interposèrent et lui dirent: «Certes, il est juste que les mauvais soient châtiés. Mais tu ne devrais jamais punir sans avoir au préalable pesé le bien et le mal au cour d'un jugement». Ce reproche exerça une influence considérable sur l'empereur. A partir de ce moment, il respecta les préceptes de l'Islam et devint un souverain très aimé de son peuple.

Son successeur, l'empereur Naba Saga régna six ans. Il passa la majeure partie de sa vie à combattre les frères de son père au cours de luttes fratricides qui avaient, du reste, éclaté bien avant son accession au trône à Ouagadougou. Voici comment tout avait commencé: alors qu'il n'était encore qu'un tout jeune homme, son père, Naba Kom I, l'envoya dans le Sud au palais du Giba ou Gipo naba; celui-ci, alors son plus proche parent, n'était autre que le cinquième fils du Naba Ouaraga. Le Gipo naba reçut très mal son neveu: à peine celui-ci était-il arrivé qu'il le renvoya sans autre cérémonie. Le jeune Saba se vit contraint de se réfugier à Ouagadougou et n'oublia jamais l'affront qui venait de lui être infligé. A l'insu de l'empereur, son père, il réunit un jour une troupe nombreuse et attaqua son oncle. Il dut rebrousser chemin, cette première attaque ayant été infructueuse. Mais, pendant trois ans, chaque année, il s'acharna et lança une guerre contre son oncle. La troisième expédition lui valut la victoire. Il fit la conquête de sa province et la ravagea, forçant les habitants à se réfugier en grand nombre à Gouroumga. Il tua son oncle et s'en revint dans la capitale.

Un an plus tard, son père étant mort, les grands de l'empire firent monter Naba Saga sur le trône. A peine la nouvelle s'était-elle répandue que les survivants de la lignée du Naba Ouaraga se réunirent et déclarèrent la guerre au Naba Saga. Ils disaient que l'autorité souveraine revenait, en priorité, aux frères du père, et seulement ensuite aux fils de cette génération. Les fils de Kom se rassemblèrent pour lutter contre les fils de Ouaraga et faire valoir leur droit ainsi que celui de leurs frères. Une guerre longue et acharnée éclata dont l'issue demeura longtemps indécise. Les fils de Ouaraga remportèrent les premières victoires. Ils atteignirent Ouagadougou, déposèrent Naba Saga et l'attachant sur un âne, lui faisait traverser le pays jusqu'à Sapone, au sud, dans cet équipage. Le malheureux empereur déchu passa là trois années d'exil, mais ses frères furent finalement victorieux, ce qui lui permit de renter à Ouagadougou. Ces mésaventures terminées, il disposa encore de trois années de règne paisible.

Son successeur Loulougou régna vingt-neuf ans, engageant des guerres si nombreuses que, de toute la durée de son règne, c'est à peine s'il passa un

mois à Ouagadougou. Il semble que la lutte avec le Boussouma naba ait donné le départ à ces incessantes expéditions militaires. L'empereur anéantit la puissance et le prestige de celui-ci, puis partit combattre d'autres adversaires. Les gens de Koumtéga, chez qui une révolte couvait aussi, déposèrent les armes presque sans avoir résisté. Le souverain porta alors le combat à Garango et ravagea la région. Pour finir, il entama une vaste opération contre les Boussangsi. Après les avoir vaincus, le souverain s'en revint à Mani. Là, il reprit le combat et fut atteint par une flèche. Cette blessure lui fut fatale. Son cadavre fut transporté à Ouagadougou pour y être enterré.

Son fils aîné Sagadogo régna en tout dix-sept ans. Il jouit d'abord d'une parfaite santé pendant dix ans, mais celle-ci ne cessa de se dégrader par la suite. Il laissa le souvenir d'un homme doué en diplomatie et d'une grande prudence. On raconte qu'il prenait chaque matin un breuvage particulier. Il parvint à résoudre habilement de nombreuses affaires où de délicats intérêts familiaux étaient pourtant impliqués. Mais son état empira à tel point qu'il passa la fin de sa vie dans sa maison, incapable de parler ou de se déplacer.

Naba Karfo régna sept ans. Naturellement, il eut lui aussi à mater des révoltes fomentées par ses proches eux-mêmes. Le Sondere naba, dont le nom était Kallogo, se lia d'amitié avec le Ouidi naba. Ils projetèrent d'organiser ensemble un coup de main en vue d'éliminer Naba Karfo avec l'aide des autres grands de la cours. Cependant, ceux-ci se reprirent et avertirent le Mogo naba de la conjuration. Naba Karfo mobilisa immédiatement une armée qu'il dirigea vers l'est, à l'endroit où devaient se rassembler les troupes rebelles. Il les mit en déroute et les pourchassa jusqu'à Bassoko (à l'est). Cette guerre fut très meurtrière. Peu après le retour du Mogo naba à Ouagadougou, le Ouidi naba, rebelle vaincu, arriva également pour présenter sa reddition à l'empereur, ce que ce dernier sembla accepter sans difficulté.

Ce qui va suivre est très représentatif des méthodes de la diplomatie impériale en général et illustre bien le degré de dépendance où se trouvait le Mogo naba vis-à-vis des grands princes, qu'on pourrait appeler soit princes de cour soit ministres héréditaires. Naba Karfo accepta la pénitence du Ouidi naba, mais, il n'osa pas le destituer pour le remplacer. Toutefois, l'empereur n'attendait que l'occasion de se débarrasser de lui. Il se tourna vers ses hommes de confiance: « Celui qui aura le courage de tuer discrètement et rapidement le Ouidi naba se verra offrir un cheval, une femme et cent mille cauris. Qui sera le brave? » Un nommé Daogo se porta volontaire: « Je m'en charge ». Naba Karfo l'interrogea: « Comment comptes-tu t'y prendre? » Daogo réclama deux flèches. Naba Karfo lui fit apporter deux flèches dont la pointe était enduite d'un violent poison, mais il voulait

en savoir plus: «Dis-moi maintenant, précisément, comment tu entends mener la chose». Daogo exposa son plan: «Je me glisserai le soir vers six heures dans la cour du Ouidi naba. Je prendrai tout le fourrage de son cheval et je le lancerai dans un endroit que la lune éclaire. Après cela, je me cacherai. A la nuit tombée, le cheval hennira parce qu'il ne pourra pas atteindre la paille. Le Ouidi naba aime ses cheveaux. Il se réveillera et traversera la cour pour venir voir ce qui se passe. Il se rendra compte que le fourrage est hors de portée de son cheval, et pour pouvoir le lui redonner, il devra venir ramasser le foin dans l'angle éclairé par la lune. Le Ouidi naba sera alors une proie facile car il se tiendra dans le clair de lune». Naba Karfo aquiesça: «C'est bien ainsi. Va!» Daogo, le brave, s'en alla et tout se déroula comme il l'avait prévu. Au moment où le Ouidi naba était éclairé par la lune et ramassait la paille pour la rendre à son cheval, Daogo banda son arc avec la flèche empoisonnée, visa le Ouidi naba et l'atteignit. Il se précipita au palais du Mogo naba pour annoncer: «Ça y est, j'ai tué le Ouidi naba». La nuit même, le Ouidi naba mourrait en effet. Et Naba Karfo offrit à Daogo un cheval, une femme, cent mille coquillages et un beau vêtement.

Pour que cette leçon de diplomatie impériale soit complète, il ne faut pas omettre de rapporter le rebondissement que connut cette affaire. Au bout de quelques jours, en effet, le Mogo naba reconsidéra le tout et aboutit à la conclusion suivante: «Ce Daogo est un homme dangereux». Il donna donc l'ordre de le tuer. Ce qui sonna la fin de Daogo le Brave.

L'oncle de Karfo, le Mogo naba Bongo, régna cinq ans à Ouagadougou. Il avait très mauvaise réputation. Le fait est, qu'à la nuit tombée, il avait l'habitude d'enfiler de vieilles hardes sales et qu'il se glissait dans les maisons ainsi déguisé afin de pouvoir mieux espionner ce que les gens disaient. Quand il entendait quelqu'un critiquer le souverain ou le dénigrer, il le faisait tuer le jour suivant par trois coups de massue, qui ne tardèrent pas à devenir un symbole célèbre. Durant son règne, la moindre atteinte à son prestige ou à ses propriétés était punie de la peine capitale; les voleurs de poules se voyaient infliger le même châtiment. Par la suite, on a également dit qu'il était en fait un buveur invétéré. Il organisa, par ailleurs, des expéditions guerrières et des razzias contre Garango dans le territoire Boussangsi afin de capturer des hommes pour en faire des esclaves. Il n'hésitait pas à se conduire ensuite avec eux comme un vulgaire maquignon.

Son successeur Naba Koutou régna dix-sept ans. L'événement le plus marquant de cette période fut sans conteste la guerre contre la ville de Sourroukou dont le naba était mort sans laisser d'héritier. Les habitants dépêchèrent une ambassade auprès de Naba Koutou afin de lui demander d'envoyer un successeur digne. Le souverain désigna son propre fils. Mais celui-ci adopta une conduite en tout point déplorable, si bien que les gens de Sourroukou décidèrent, au bout de quelque temps, de le renvoyer et

qu'ils mirent bientôt leur projet à exécution. Cela fait, les habitants choisirent eux-mêmes leur chef. Quand Naba Koutou apprit la nouvelle, il se vit contraint, s'il voulait sauvegarder son crédit et celui de sa famille, d'envoyer la troupe contre la ville rebelle. Le nouveau chef de la ville, celui que les habitants avaient choisi eux-mêmes, avait cependant eu le temps d'organiser une résistance suffisamment énergique pour faire barrage aux visées de l'empereur et pour livrer bataille aux troupes du Mogo naba. Mais celui-ci avait évalué l'importance des enjeux et mobilisa si bien ses forces que, face à sa détermination, la ville scella son destin et fut implacablement détruite.

Le fils aîné de Koutou, le Naba Sanoum régna dix-huit ans et fit la guerre aux Boussouma et aux Boulsi Boulsema. C'est sous son règne que les deux premiers européens atteignirent Ouagadougou. L'un, l'explorateur allemand G. A. Krause, venait du Malike, l'autre, qui arriva peu après, était le capitaine français Binger et avait pris le chemin de Nanam. Le souverain fournit de nombreux esclaves à l'est et mourut à Ouagadougou où il fut enterré. Ouoboga, son successeur résida huit ans à Ouagadougou. Cette période correspond à celle que les Français désignent ironiquement sous le nom de « guerre des drapeaux ». A cette époque-là, les grandes puissances européennes, par le biais de leurs nombreux émissaires, tentaient d'assurer leur expansion coloniale, et chacune avait sa stratégie. Naba Ouoboga fut victime de cette guerre des drapeaux. Peut-être l'historiographie coloniale française entreprendra-t-elle un jour la narration de ces événements. Quoiqu'il en soit, le souverain se vit chassé vers le sud.

Ouoboga mourut en exil. Naba Sigirri lui avait succédé sur le trône. Il régna dix ans à Ouagadougou. Il se lia avec les troupes françaises qui arrivaient alors dans le pays. Le naba Kom II, qui était à la tête du pays lors de mon expédition, mourut de la petite vérole. Les autochtones affirmaient qu'il était mort pour avoir vendu les bijoux de l'empire. Voici donc quelle fut la fin de cette dynastie qui, en son temps, avait pourtant été assez puissante pour mener à bien la conquête d'un empire immense et barrer la route à l'Islam dans sa progression vers l'est de l'Afrique.

J'ai déja raconté plus haut comment Naba Nasibiri avait divisé le pays en grandes provinces pour les répartir entre ses fils et de quelle manière la jeune Bi ou Pawere était venue en aide à son frère menacé grâce à une poudre magique. On se souvient de ce que l'empereur Nasibiri avait été entraîné sur les traces de la jeune fille jusque loin vers le nord. On comprend que les récits historiques oraux aient fait de cette conquête du Nord la fondation de la plus grande et la plus importante province de l'empire mossi, à savoir la province du Yatenga. Les recits des chroniqueurs médiévaux confirment ces faits. On peut considérer le Yatenga et sa capitale Ouahiguya comme la citadelle la plus septentrionale de la culture mossi gourma

qui avait pris naissance à l'ouest. La tradition historique qui évoque les souverains de cette région, me paraît à ce point significative que je juge nécessaire de la rapporter dans la version scientifique de ce travail.

Le prince Yadaga est présenté comme le fondateur de la dynastie du Yatenga. Il fut élevé à la cour du Minima naba, oncle du Rava naba. A l'origine, Yadaga était pressenti comme l'héritier du trône de Ouagadougou. Mais au moment de la mort du Mogo naba, il était précisément chez le Minima naba, c'est-à-dire loin de Ouagadougou. Les grands cherchèrent donc à l'oublier et à le remplacer. Yadaga s'adressa à sa sœur, la fameuse Pogo Bi, que est en général appelée Powere au Yatenga. Comme on l'a vu plus haut, elle avait volé pour son frère un des trésors de l'empire et s'était enfuie à Biro où l'empereur l'avait capturée. Yadaga prit les armes et se déclara indépendant de Ouagadougou. Comme le Minima naba refusait de le soutenir, il le fit venir chez lui. Selon la légende l'invitation disait: « Viens chez moi m'aider à mésurer mon vêtement ». Le Minima naba fit réporndre qu'il viendrait. Yadaga ordonna alors qu'on creuse une fosse profonde. La terre fut déblayée et l'on camoufla le piège sous des nattes tendues. Le Minima naba fit son entrée peu de temps après: le tapis se dérobèrent sous ses pas et il fut précipité dans la fosse. Yadaga appela ses femmes pour qu'elles y déversent de l'eau bouillante. En éliminant le Minima naba, Yadaga supprimait le dernier opposant à l'indépendance de la province du Yatenga.

Jaulo Fagama succéda à Yadaga, puis le pouvoir aurait dû revenir à Naba Kourita. J'ai déja expliqué plus haut la signification de ce mot. Le fait est que le kourita en question eut à lutter pour le trône, puisqu'un des fils de Yadaga était toujours vivant. Ce fils, qui s'appelait Dyedda, fit tout son possible pour empêcher le kourita d'accéder au trône qui lui revenait.

Il y parvint grâce à un habile stratagème. En ces temps anciens, la coutume voulait en effet que le roi de Yatenga se rende, dès son arrivée sur le trône, au Tide-Logo, sanctuaire à La, où se trouvaient les fétiches sacrés. Il devait faire le chemin à pied et ne recevait veritablement le sacre que dans l'enceinte de cette Tide. C'est ainsi que ce kourita voulut se faire sacrer non à Goursi, mais à La. A peine s'était-il mis en route que Dyedda fit courir dans tout le pays le bruit du décès du kourita. Celui-ci aurait péri au moment de se faire couronner. Il se trouva personne pour contester la véracité de cette nouvelle. Dyedda put donc facilement se faire admettre comme l'héritier du trône d'autant plus qu'il sut aussitôt se faire aimer en répartissant les jeunes veuves du kourita entre les grands de la cour. Ceux-ci, ravis de la générosité du nouveau souverain, acceptèrent, pleins de reconnaissance, les présents dont il les comblait, tandis que lui-même se garda bien de prendre une seule femme et de l'ajouter au nombre de ses propres femmes. Il ne s'écoula pas longtemps cependant avant qu'on n'apprenne que le kourita, loin d'être mort, était en parfait santé et bien décidé à marcher sur

Ouahigouya. La crainte envahit tous ceux qui avaient accepté en cadeau les femmes de Naba Kourita. Fort troublés, ils vinrent demander conseil à Dyedda. Celui-ci leur répondit d'un ton très détaché: «Cela ne me concerne pas le moins du monde, car je n'ai rien à me reprocher vis-à-vis de ces femmes. Ceci est votre affaire. A tout prendre, il serait préférable que Naba Kourita ne parvint jamais ici vivant, afin qu'il ne vous faille pas emmener d'ici des morts». Les grands comprirent le sous-entendu, aussi Naba Kourita fut-il tué durant son voyage de retour bien avant qu'il n'eût atteint la capitale. Dyedda put donc être sacré roi.

Fort de l'expérience de ses prédécesseurs, celui-ci convoqua aussitôt tous les grands de l'empire et fit savoir à tous les chefs de villages que tous les objets magiques devaient être apportés à Goursi pour y être pieusement déposés dans une maison qui abriterait également les fétiches que Powere avait volés à Ouagadougou. Il lui fut obéi en tout point. Alors qu'autrefois chaque souverain devait passer sept ans dans une maison comme Tide Logo juste après son couronnement, à partir de cette date, la coutume voulut que le nouveau souverain se recueille pendant sept nuits au sanctuaire de Goursi. Ainsi, au lieu de visiter tous les sanctuaires dispersés, les souverains nouvellement sacrés purent-ils désormais se recueillir à Goursi.

Naba Pouchinga résida à Saï, Naba Sonda à Dombori, Naba Ountibaregoum à Soumyaga, Naba Lamboïga à Tangaï, Naba Soungoumoum à Bougounam et Naba Sangayella à Arrasogoma. Le règne de ce dernier semble avoir marqué l'apogée de la puissance du royaume de Yatenga et jamais les pays de la boucle du Niger ne connurent de souverain qui fasse montre d'une telle opulence. La legende fourmille de détails de ce genre: Naba Sangayella avait dans son palais un éléphant, un lion et une panthère qui étaient tous les trois apprivoisés et dressés comme des animaux domestiques, si bien que partout, on s'emerveillait de ce prodige, symbole de sa fantastique puissance. Le Mogo naba de Ouagadougou lui-même entendit parler de cette pompe et du faste qui régnait à la cour de Naba Sangyella. Jaloux, il convoqua deux Foulbé et un Mossi. Il leur dit: «Rendez-vous tous trois au Yatenga à la cour de Naba Sangayella. On m'a rapporté que ce souverain jouissait d'un luxe et d'une puissance que je ne pourrais moi-même égaler». Les observateurs se mirent aussitôt en route vers le nord. Ils furent cordialement reçus à leur arrivée à Arrasogoma. Ils purent constater quelle magnificence régnait en ces lieux à la façon dont on traita leurs chevaux. En effet, ceux-ci ne furent pas attachés à de simples pieux de bois, mais à des anneaux de cuivre pur. On leur dit que le Roi était disposé à les recevoir avec plaisir. Le lendemain, les messagers furent conduits sur la place où les ambassadeurs étaient habituellement accueillis. Ils patientèrent un moment, puis virent entrer un éléphant gigantesque qui s'agenouilla au milieu de la place. On fit ensuite entrer une panthère qui se coucha à l'om-

bre de l'éléphant. Puis, ce fut le tour d'un lion, qui se coucha lui aussi à l'ombre de l'éléphant. Vint enfin Naba Sangayella en personne. Ses gens installèrent un coussin à l'ombre de l'éléphant, entre le lion et la panthère. Le Mogo naba prit place sur le coussin, posant une main sur la panthère, l'autre sur le lion, comme sur des accoudoirs. Le Mogo naba interrogea les messagers: « Vous venez de Ouagadougou. Comment le naba de Ouagadougou se porte-t-il? » Plus tard, il les fit reconduire. Ils s'en retournèrent à Ouagadougou, se firent annoncer chez le Mogo naba dès leurs arrivée et celui-ci les interrogea avec anxiété en les accueillant: « Est-il vrai que le naba du Yatenga est si puissant? Qui est le plus puissant de nous deux, lui ou moi? » L'envoyé mossi répondit: « Tu es le plus puissant ». Les deux envoyés Foulbé se récrièrent en chœur: « C'est faux. Le Mossi a pourtant vu la même chose que nous, il ment ». Les deux Foulbé demandèrent au Mogo naba: « T'es-tu jamais couché à l'ombre d'un éléphant, tes mains ont-elles jamais reposé sur une panthère et sur un lion comme sur des accoudoirs? Non, tu ne l'as jamais fait. Tu n'as jamais connu une telle puissance. C'est pourtant ce que nous venons de voir à la cour du souverain du Yatenga. C'est bien lui qui est le plus puissant ».

Le Naba suivant, Naba Kissoum, régna à Kissamba et le Naba Nabassere à Bissigai. Celui-ci fut le premier à mener une guerre difficile contre Yako. Les guerres entre Yatenga et Yako constituent, en fait, une constante dans l'histoire de ces deux provinces. Nabassere périt durant la bataille du Tougoung d'une blessure de flèche. Naba Nyobo, son successeur, résida à Sissamba, Naba Parima à Ouomssoum, Naba Koumpaougoung à Ligui, Naba Tossedo à Yalaka, Naba Chiem à Yeka, Naba Yemba, qui mourut très vieux, à Sitigo, Naba Pigo à Oubissigue. Vint, enfin, le plus célèbre de tous les souverains du Nord, le grand Naba Kango.

Ce personnage historique occupe une place incomparable dans la mémoire des tribus mossi du Nord. Sa vie servit de canevas à un tissu de légendes, teintées d'une formidable exubérance. Cela peut, en partie, s'expliquer par le fait, majeur en lui-même, que Naba Kango fut le premier souverain du Yatenga à s'installer à Ouahigouya même. Il permit à cette ville de parvenir à un degré de prospérité considérable. Mais les fruits en sont, hélas, presque tous disparus suite aux divers événements que l'histoire moderne allait faire connaître à cette cité. Il est certain que, du temps de ce naba, Ouahigouya connut un épanouissement hors du commun. Sa population s'accrut considérablement, le commerce se développa et un grand entrepôt de sel fut installé. Pourtant, la légende n'a pratiquement rien retenu à l'actif de ce souverain. Il demeura dans les mémoires comme celui qui voulut construire un château, un toukou. Il se montra particulièrement ambitieux lors de l'édification de ce château. Il avait dit: « Je veux faire bâtir un toukou si élevé qu'il me sera possible d'apercevoir, depuis son sommet, aussi

bien le Niger que Djenné». Et de fait, il entreprit la construction d'un château dont il reste aujourd'hui des ruines encore fort imposantes, surplombant les champs et les bois. Mais, il n'entama ces travaux qu'après avoir définitivement assis son pouvoir, ce qui, selon toute vraisemblance, dut lui être assez difficile.

Naba Kango eut, en effet, à affronter Naba Ouabougou au cours de violents combats à Sitigué. Battu, il fut contraint à la retraite. Sa fuite le conduisit chez le chef Tenga Demba de Lougouri. Il lui demanda: «Dis-moi donc ce qu'il adviendra de moi. Pourrai-je de nouveau régner au Yatenga?» Le chef repondit: «Je vais interroger l'oracle et sacrifier une poule en offrande. Si la poule meurt les pattes en l'air, la tête vers l'est, tu règneras encore sur Ouahigouya; mais si elle ne meurt pas de cette façon, aucun espoir ne te sera plus permis». La poule mourut sur le ventre, la tête tournée à l'ouest. Naba Kango frémit devant ce sombre présage et exigea qu'on tue une autre poule. La Tenga Demba sacrifia une seconde poule et celle-ci mourut les pattes en l'air, la tête tournée vers l'est. Cette fois, l'oracle était favorable.

Voyant cela, Naba Kango reprit la route. Il arriva bientôt à Kong. Cette ville était celle de mahométans très influents qui étaient célèbres pour leur omniscience. Il se rendit chez leur chef et lui dit: «Je me suis enfui de Ouahigouya. Le chef de Lougouri a lu dans la mort de la seconde poule sacrifiée que je seras de nouveau Mogo naba à Ouahigouya. Mais je ne peux entreprendre la reconquête de mon pays sans votre aide et sans vos conseils. Cela promet d'être difficile et me demandera beaucoup de courage et de grands sacrifies». Le grand marabout de Kong hocha la tête: «Apporte-moi un coq blanc». Naba Kango obéit. Le marabout prit le coq, le saigna et le découpa en tout petits morceaux qu'il plaça dans un pot. Sur ce pot, il fixa hermétiquement un couvercle. Puis, il se tourna vers Kango: «Attends six jours». Le septième jour, Kango enleva le couvercle. Le coq blanc jaillit du pot comme s'il ne lui était jamais rien arrivé. Le marabout le montra alors: «Tu as vu ce que j'ai pu faire du coq blanc. Il faudra en passer par là si tu veux revenir sur le trône à Ouahigouya». Naba Kango était prêt à tout: «S'il le faut vraiment, fais-le!». Le marabout fit à Naba Kango ce qu'il aurait fait à un animal destiné à être sacrifié. Il l'égorgea et le découpa en morceaux qu'il jeta tous dans un grand pot. Il le laissa reposer six jours. Quand il ouvrit le couvercle, le septième jour, Naba Kango sortit du pot sain et sauf, parfaitement bien portant. Naba Saga assistait à la scène: benjamin de Naba Kango, il avait accompagné celui-ci dans son périple. Le marabout prédit à Naba Kango: «Retourne-t-en confiant au Yatenga. Allah te donnera ce dont tu auras besoin. Mais une chose te sera refusée: ton fils n'atteindra pas l'âge requis pour pouvoir assurer ta succession». Naba Kango se redressa: «Cela m'est égal, mon jeune frère Saga qui m'accom-

pagne pourra me succéder et ses enfants me seront aussi chers que les miens. Veille seulement à ce qu'il ait un fils». On oignit Naba Saga de toutes sortes de baumes afin d'être sûr qu'il aurait des descendants mâles.

Le marabout s'entretint encore avec les deux naba, puis ceux-ci quittèrent Kong. Ils voyagèrent ensemble jusqu'à Ségou. Naba Kango emmenait une autruche avec lui. Quand la troupe arriva à Ségou, les habitants demandèrent à Naba Kango: «Mais quel est donc cet oiseau que tu emmènes avec toi?». Naba Kango leur repondit: «C'est une poule du Yatenga». Les gens s'étonnèrent alors: «Toutes les poules sont-elles aussi grosses au Yatenga?». Et Naba Kango: «Mais oui, toutes». Alors les gens le supplièrent: «Permets-nous de t'accompagner. Nous voudrions tant pouvoir manger et acheter de telles poules». Naba Kango fit mine de se laisser fléchir: «C'est bon», dit-il, «vous pouvez venir avec moi». Beaucoup de gens se joignirent à lui de la sorte. Traversant villes et villages, l'autruche intriguait les populations et tous s'étonnaient de la taille de cette poule, cherchaient à savoir d'où elle venait, suppliaient Naba Kango de les laisser l'accompagner et venaient grossir les rangs de son armée. C'est ainsi que le nombre de ses combattants croissait de jour en jour.

Le marabout de Kong avait remis à Naba Kango une petite arme à feu (un pistolet à pierre) et lui avait dit: «Prends cette arme. Quand tu arriveras aux abords du Yatenga, un tansoba et ses troupes viendront à ta rencontre. Tire sur lui avec le petit fusil. Si, au moment où tu tires, ton pouce est arraché, interprète cela comme un bon présage. La victoire te sera assurée. Mais, si ta main reste intacte, ce sera mauvais signe et cela signifera que l'heure de ta victoire n'est pas encore venue». Naba Kango poursuivit sa marche qui le menait de Ségou au Yatenga. Il avait avec lui son petit fusil et son armée était forte. Entre les villages de Gombora et de Tangaré, le tansoba ennemi venu à sa rencontre l'interpella: «Reviens, ton frère a causé beaucoup trop de tort au pays. Tous ici, nous n'attendions que toi». Naba Kango se souvint de la mise en garde du marabout de Kong. Il prit son petit fusil, tira sur le général et, quand le coup partit, son pouce fut arraché. Le signe était favorable. Naba Kango put vaincre son frère usurpateur, le chasser jusqu'à Yako, et remonter sur le trône.

C'est alors qu'il entama la construction de son château. Il le voulait si grand que, de son sommet, l'on puisse apercevoir Ségou et le Niger. Des quatre coins de son royaume, il fit venir des hommes en grand nombre pour la réalisation de ce projet. Alors que le donjon comptait plusieurs étages, tout s'écroula, ensevelissant sous les décombres de nombreux ouvriers. Le naba s'obstina: «Que m'importe, reconstruisez-le». Et les travaux reprirent. Mais, à chaque fois, le donjon s'écroulait et ensevelissait 50 à 100 maçons. Naba Kango répétait imperturbable: «Que m'importe, reconstruisez-le!»

Naba Kango davait régler un problème particulier avec les Foulbé du Nord. Un grand prince foulbé vivait à Hombori et possédait d'immenses troupeaux que gardaient de très nombreux pasteurs. Un des diaouando du prince avait coutume d'emmener ses troupeaux loin dans le Sud, dans un endroit où vivait une multitude d'autruches et de pintades, dont les œufs étaient très recherchés. C'est pourquoi on appelait cet endroit Dyellegobi. Le diaouando recherchait les œufs et les expédiait à son prince dans la capitale. Celui-ci acceptait avec joie ces cadeaux, en donnait d'autres au diaouando en échange et venait à Dyellegobi de temps à autre lui rendre visite. C'est ainsi que la puissance du diaouando ne tarda pas à s'accroître, tant grâce à ses qualités qu'à la bienveillance du prince. Bientôt, jouissant d'une grande autonomie, il négligea de rendre les visites de courtoisie à son prince. En conséquence, le prince foulbé ordonna un jour à son diaouando de rentrer à Hombori.

Le diaouando refusa d'obtempérer. A l'inverse, il adressa une invitation à Naba Kango, le Mogo naba du Yatenga. Il lui faisait dire: « J'ai décidé de ne plus obéir à mon ancien maître, le prince de Hombori. Aide-moi à lui tenir tête ». Naba Kango lui fit répondre: « Je ne peux pas pour l'instant t'envoyer de troupes. Mais je détiens un fétiche que j'ai ramené de Kong et qui possède une force extraordinaire. Je le mets à ta disposition pour la durée de ta campagne militaire. Il s'agit d'un bare (pieu sacré pour attacher les chevaux) dont le nom est kirre. Il n'est pas en bois comme les pieux ordinaires, mais en fer. Plante ce piquet au milieu de tes terres et la chance te sourira. Personne ne poura plus te nuire ». Le diaouando prit donc les armes contre son prince. Celui-ci envoya la troupe, mais elle fut aisément mise en déroute par le diaouando, lequel avec l'aide de kirre, avait ainsi acquis son indépendance. Peu de temps après, Naba Kango invita le diaouando en ces termes: « Je t'ai soutenu dans la lutte contre ton prince en te fournissant l'appui de mon kirre. Maintenant, rends-le moi ou acquitte toi de ta dette ». Le diaouando lui fit répondre: « Je te suis très reconnaissant pour ton kirre. Mais il est possible que j'en ai encore besoin à l'avenir. C'est pourquoi je ne peux pas te le rendre. Quant à te verser un tribut, je n'en vois pas la nécessité tant que ton kirre sera en ma possession ». Dès que Naba Kango reçut cette réponse, il s'indigna et rassembla ses troupes sur-le-champ, leur donna pour mission de châtier le diaouando insolent, mais aussi de lui reprendre le kirre et de le contraindre à payer un tribut. Les troupes se mirent en marche et arrivèrent à Dyellegobi. Les soldats ne purent rien piller car chaque vache, chaque bœuf qu'ils essayaient de voler s'allongeait sur le sol et personne ne parvenait plus à soulever l'animal, tant il faisait corps avec la terre. C'était le pouvoir de ce kirre que Naba Kango avait ramené de Kong et qu'il avait imprudemment prêté au diaouando. Les soldats cherchèrent kirre mais en vain. Il s'en revinrent bredouilles à

Ouahigouya. Depuis lors, une guerre oppose les Mossi du Yatenga aux Foulbé de Dyellegobi. Jusqu'à aujourd'hui, rien n'a pu réconcilier ces deux peuples.

Un jour, Naba Kango résolut de déclarer la guerre au Mogo naba de Ouagadougou. Il arma une trope puissante et la plaça sous le commandement de son frère, Naba Saba. Il les escorta avec ses propres troupes sur une bonne partie du chemin. Il laissa ensuite Naba Saba continuer seul, et prendre la tête des opérations. Quand à lui, il resta en retrait avec ses hommes dans un camp retranché, attendant des nouvelles de son frère. Celles-ci tardèrent à arriver. L'agitation gagnait le camp de Kango, et un jour, les pendaga (chantres) entonnèrent, à l'adresse du Mogo naba: «le Mogo naba de Ouagadougou est trop puissant. Nous serons vaincus. Il vaut mieux rentrer chez nous». Naba Kango répondit: «Je veux attendre ici le retour de mon frère Saba. Je ne bougerai pas tant qu'il ne sera pas revenu». Il resta là avec ses troupes jusqu'à ce qu'un jour, il vit revenir Naba Saba. Il était visible que son frère battait en retraite du plus vite qu'il pouvait. Son cheval était atteint de seize flèches qui étaient fichées dans ses flancs. Au moment où Naba Saba arrivait à la hauteur de Naba Kango, le cheval, gravement blessé, s'effronda, mort, les quatre fers en l'air. Naba Kango demanda à son frère: «Ouagadougou est-elle à notre portée?» Naba Saga lui répondit: «Vois toi-même. Regarde mon cheval et tires-en toi même les conclusions. Mais, si telle est ta volonté, je suis naturellement prêt à poursuivre la guerre». Naba Kango dit alors: «Je vois seize flèches, cela me suffit. Nous rentrons chez nous». C'est ainsi que son frère et lui revinrent déçus d'une guerre infructueuse contre Ouagadougou. Une autre fois, Naba Kango envoya une ambassade au village de Sabouni: «Que les villageois me fabriquent des briques, car je veux construire un château». Les habitants de Sabouni tinrent conseil. Ils disaient: «Personne ne nous a jamais rien réclamé de tel. Ceci ne nous concerne pas. Nous devons le dire au Mogo naba». Ils renvoyèrent l'ambassadeur avec le message suivant: «Nul n'a jamais exigé de nous que nous fabriquions des briques. Cependant, tu es notre Mogo naba. Exiges-tu formellement que nous en fabriquions?» Naba Kango leur fit répondre: «J'exige que vous fabriquiez des briques». Les gens de Sabouni dirent: «Nous exécuterons ton ordre, mais tu seras surpris de ce qui arrivera par la suite». Ils se mirent aussitôt à la tâche et achevèrent bientôt cinq mille briques. Ils déclarèrent: «Nous avons, pour satisfaire le Mogo naba, fabriqué cinq mille briques. Maintenant, nous allons faire marcher ces cinq mille briques sur Ouahigouya». Ils se taillèrent des badines et commencèrent à taper sur les briques. Celles-ci se mirent à courir aussi vite qu'elles le pouvaient, puis de plus en plus vite. Les gens de Sabouni les pourchassèrent tant et si bien qu'à la fin, les briques se ruèrent d'elles-mêmes sur Ouahigouya. Les gens de Sabouni les guidaient simple-

ment devant eux comme des bouviers conduisent leur troupeau. Ils menèrent leurs cinq mille briques jusqu'au village de Youba. Au moment où ils y parvenaient, un de leurs messagers arrivait chez Naba Kango et lui disait: «Les gens de Sabouni ont fabriqué cinq mille briques qu'ils mènent maintenant comme un troupeau. Les briques courent très vite et sont déjà arrivées au village de Youba». Quand le Naba Kango entendit cela, la crainte l'envahit. Il dépêcha sans tarder, un courrier chargé de dire: «Les briques des Sabouni doivent rester là où elles sont. Je ne les utiliserai pas et je ne veux même pas les voir». Le messager, porteur de cette nouvelle, détala en empruntant le raccourci le plus direct. Mais quand il arriva à Youba, les briques l'avaient précédé: elles avaient repris leur marche sur Ouahigouya. Le messager les poursuivit et les rejoignit alors qu'elles étaient déjà tout près de la capitale. Après avoir été informés de la teneur du message, les gens de Sabouni assemblèrent les briques en un monticule qu'on peut encore voir de nos jours. Il est célèbre dans tout le pays et porte le nom de Kabine Tanga.

Un jour, le Naba Kango envoya aux habitants de Ninga, un ambassadeur qui leur annonça: «Préparez immédiatement des calebasses et expédiez-les moi aussitôt. J'en ai besoin pour la maison de mes femmes». Quand les Ninga reçurent le message, ils se réunirent et dirent: «Voilà qui nous surprend. Nous sommes des tenga demba. Nous ne fabriquons pas de calebasses. Et nous le dirons au naba». Et tous de reprendre: «C'est en effet ce que nous voulons dire au naba». Ils envoyèrent un messager: «Nous, gens de Ninga, n'avons jamais été fabricants de calebasses, nous sommes des tenga demba». Naba Kango leur fit répondre: «J'exige que vous prépariez des calebasses pour mes femmes». Quand on reçut la dépêche à Ninga, on s'empressa de planter un pépin de calebasse. Cette graine germa bientôt et un rameau ne tarda pas à en jaillir qui se multiplia et se propagea à une vitesse incroyable en serpentant vers Ouahigouya. Atteignant la ville, il bourgeonna et vingt calebasses mûrirent. Le Mogo naba n'avait rien remarqué. Peu de temps après, il envoya un nouveau messager à Ninga. Celui-ci était porteur de l'avertissement suivant: «Je vous avais chargé, il y a déja longtemps, de préparer des calebasses pour mes femmes. Où sont mes calebasses?». Les Ninga répondirent: «Le Mogo naba ferait bien de regarder chez lui. Les calebasses y sont arrivées depuis longtemps. Nous sommes loin d'être aussi puissants que le Mogo naba, mais nous savons régler nos affaires nous-mêmes». Le Mogo naba prit connaissance du message. Il regarda en dehors et vit les calebasses dans sa cour. Il prit peur et préféra dire aux Ninga de les garder.

Autrefois, la coutume mossi voulait que seuls les grands et les nobles portent des vêtements qui couvrent les jambes. Les gens du commun devaient se contenter d'étroites pièces de tissu qui rappelaient les pagnes à la

façon dont on les ramenait entre les jambes. Un des gardiens des esclaves du roi était alors devenu un personnage important et fort en vue. Le Mogo naba apprit que cet homme avait pris l'habitude, quand il était chez lui durant ses heures de détente, de porter des pantalons longs. Le naba se dit: «Cet homme prend trop de libertés, je dois le remettre à sa place». Il chargea un messager de courir chez le gardien des esclaves lui dire qu'il était convoqué pour préparer de la viande. Le messager se précipita et trouva le gardien des esclaves chez lui, arborant des pantalons longs. Il lui dit: «Le Mogo naba t'appelle. Tu dois le rejoindre immédiatement pour découper de la viande». Le gardien des esclaves s'inclina: «J'arrive», dit-il. Mais auparavant, il se changea, troquant son pantalon (que l'on appelait kourougou) contre un pagne (appelé liu poguei), prit son tranchoir et se mit en route pour se rendre chez le Mogo naba. Quand le Naba le vit, il lui dit: «Tu as de la chance d'être venu vêtu comme un esclave. Autrement, je t'aurais fait mettre à mort. Maintenant, va! J'ai suffisamment de bouchers à mon service».

Finalement, un jour, une des femmes de Kango attendait un enfant. Elle n'était cependant pas l'épouse légitime de l'empereur aux yeux de la coutume. La nouvelle se répandit dans tout le pays et quand l'enfant naquit, tous apportèrent des présents, des étoffes, des vêtements, et autres, pour fêter dignement la naissance de l'héritier du trône. Les ministres les plus importants de l'entourage du Mogo naba émirent cependant une réserve: «Notre Mogo naba est un homme particulièrement cruel et violent. Il serait déplorable qu'un héritier encore plus malfaisant que lui puisse lui succéder». Ils offrirent à l'enfant des tissus et des habits comme s'ils ne pensaient, eux aussi, qu'à l'honorer. Ils déclarèrent: «Qu'on donne à l'enfant ce qui lui revient». Et ils entassèrent sur le nourrisson tant de présents que celui-ci mourut étouffé. Quelqu'un fut chargé d'informer le Mogo naba: «Ton enfant est né, mais il est déjà mort». Le roi répondit: «On m'avait bien prédit à Kong que mon successeur ne serait pas de mon sang».

Ce qui caractérisait le plus Naba Kango, c'était sa sévérité et sa cruauté. De son donjon, il pouvait voir tout le pays. Le soir, il observait les allées et venues des esclaves et des servantes de sa Cour qui ramenaient de l'eau et du bois. Qu'un passant échange, ne serait-ce que quelques mots, avec l'une des femmes attachées à son service, et Naba Kango le faisait chercher, lui reprochait d'avoir troublé l'ordre en distrayant une des servantes de la cour et le faisait tuer. Il fit mettre à mort de nombreuses personnes pour ce genre de motifs. Un jour, il en vint à dire: «J'ai assez tué. J'ai fait exécuter trop de gens de la façon classique. A partir d'aujourd'hui, je ne les éliminerai plus ainsi. Je les ferai brûler». Il fit couper beaucoup de bois par les forgerons de la région de Pinchi et le leur fit rassembler en un immense bûcher.

Après quoi, il y fit brûler une foule d'hommes et de femmes. Depuis ce jour cependant, les arbres n'ont plus repoussé dans cette région.

Le règne de Naba Kango dura en tout trente ans. Son frère Saga, lui succédant, élut résidence à Tsiga. Celui-ci ne régna que peu de temps, puis Kanko gouverna la province depuis la ville de Koumsiliga. On ignore quelle fut la durée du règne de Toungouri, lequel résida, ainsi que tous ses successeurs, à Ouahigouya. Tanga resta cinq ans au pouvoir mais on ne sait pas combien de temps y restèrent Ragongo et Sagourou. Ce fut ce dernier qui fonda Naba Sinigama «la résidence des rois». Naba Totebalebo installa son gouvernement à Siga. Il mena de durs combats à Koroko, Sabaseing et Koisa contre Richiam, incendia toutes les villes et chassa le prince ennemi dans la montagne. Ensuite Richiam, celui qu'il avait contraint à la fuite, lui demanda la paix: «Nous sommes parents, plaida-t-il, et dire que tout cela ne fut en fait causé que par une femme». Naba Totebalebo en convint, on se mit d'accord sur les conditions de la paix, et le seigneur de Yatenga s'en retourna chez lui. Mais le voyage du retour fut l'occasion que saisit Yembe pour éliminer le souverain en titre et prendre sa place. L'histoire dit que Totebalebo était aveugle. Quand le guide foulbé conduisit le roi jusqu'au village de Bariguima sur les rives du lac Bama, Yembe, qui marchait à l'arrière-garde, fit soudain courir le bruit que Richiam avait violé le traité de paix et attaquait l'armée de Totebalebo par l'arrière. La fausse nouvelle se propagea dans la colonne et la panique gagna les rangs. Tous cherchèrent le salut dans la fuite, et se précipitèrent en avant, bousculant le naba aveugle. Celui-ci, entraîné par la cohue, fut repoussé jusqu'au bord du lac, s'enfonça dans la vase et périt enlisé. Yembe était parvenu à ses fins. Il put enfin monter sur le trône.

Bien que cela soit difficile à concevoir si l'on considère la façon dont il s'était débarassé de son frère et s'était emparé du pouvoir, Naba Yembe s'avéra en fait être le meilleur souverain que le Yatenga ait jamais connu. Il régna vingt-sept ans à Ouahigouya. Sous son règne, le roi foulbé Balobo de Tenekoung, Kako et Kononi lança, pour un motif religieux, une offensive qui s'avéra décisive contre les Foulbé du Dyellegobi. Ceux-ci cherchèrent refuge à Ouahigouya et demandèrent l'aide du souverain du Yatenga, qui consentit à intervenir. Naba Yembe envoya son tansoba contre Balobo et remporta la victoire. Yembe fonda Diniouokoro et plusieurs autres villages. Naba Sannoum ne règna que deux ans qu'il passa à Sisamba, Naba Ngoboga cinq ans mais à Ouahigouya, Naba Pigo sept mois seulement, toujours à Ouahigouya, et vint ensuit Naba Baogo.

Baogo régna, de 1884 à 1895, dans la capitale même. L'événement majeur de son règne fut la guerre sanglante qui l'opposa à Mamadou Laki, souverain des Foulbé musulmans de Bandiagara. Ses difficultés se trouvè-

rent encore aggravées du fait, qu'au sein même du pays, un adversaire dangereux s'était révélé dans la personne de Bagare, fils du Naba Toundouri. Ce prince rebelle s'allia à l'extérieur. Son recours au chef militaire français qui commandait alors à Bandiagara eut pour résultat que celui-ci ordonna aux parties belligérantes de faire la paix. Naba Baogo ne s'en contenta pas. Les Mossi disent que les Foulbé obligèrent le roi du Yatenga à reprendre le combat à Tiou. Mais, selon la version foulbé, ce serait lui qui aurait réengagé les hostilités contre Mamdou Laki. Quoiqu'il en soit, Baogo fut blessé par une flèche durant la bataille et mourut peu après son retour à Ouahigouya des suites de sa blessure. Son ennemi Bagare lui succéda alors, prenant, pour régner, le nom Boulli.

Naba Boulli régna donc du 26 janvier 1895 jusqu'en 1899 à Ouahigouya. Son règne fut rendu plus difficile par l'opposition qu'il rencontra dans le pays. Le parti le plus influent lui reprochait en effet de s'être inféodé aux Foulbé. Les vieilles coutumes lui déniaient de ce fait tout droit au pouvoir. Les descendants de Naba Saga lui firent la guerre et lui rendirent la tâche si difficile qu'il se vit forcé de faire appel à l'aide de ses anciens alliés, les Foulbé de Massina et à celle du gouvernement français. Ils intervinrent en 1898 pour faire admettre sa légitimité et permettre sa intronisation à Goursi. Naba Liguide régna du 4 février 1899 au 12 février 1902. Il se révéla être un homme effacé et aisé bénéficiant pour le reste d'un tempérament fort courtois. Il semblait être parfaitement indifférent à ce que l'avenir lui réservait et ne prenait en considération l'opinion publique que parce que ses dignitaires l'exigeaient. Ceux-ci craignaient en effet de voir leurs familles écartées du pouvoir dans l'éventualité du retour sur le trône d'un descendant de la lignée Saga.

Depuis le 28 février 1902, et durant mon séjour à Ouahigouya, Naba Kaboga était au pouvoir. Ce vieillard n'attachait pas beaucoup d'importance à la dignité que réclamaient les fonctions de souverain. Il est probable qu'il n'a jamais rein pu entreprendre contre le gouvernement français. Celui-ci a, du reste, organisé le pays de façon remarquable. Voilà donc quelle fut la succession des rois de Ouahigouya.

LA COUR IMPÉRIALE

Evoquons maintenant la vie telle qu'elle se déroulait à la cour de l'empereur de Ouagadougou.

Chaque matin, au lever du soleil, les plus hauts dignitaires s'alignaient dans la cour du palais. En guise de salut au souverain, ils tombaient à genoux, touchaient la terre avec leur front, et la frappaient avec leurs deux poings, les pouces tournés vers le ciel. A la tête de ce cortège de hauts personnages, se trouvaient quatre hommes dont les titres dataient des origines de l'empire. Il s'agissait du Tansoba naba, du Ouidi naba, du Lachale naba et du Gounga naba. Par la suite, nous aurons l'occasion de constater combien les hommes investis de ces hautes fonctions étaient vénérés. Nous verrons aussi comment leur pouvoir les mettait en mesure de détrôner l'empereur lorsque les circonstances s'y prêtaient.

A chacun d'eux était confiée une charge spécifique. Le Tansoba naba était le seigneur de la guerre, mais son rôle ne se limitait pas à cela. C'était lui qui assurait l'interrègne quand un Mogo naba mourait et il était donc régent jusqu'à ce qu'un successeur soit désigné. Les fonctions du Ouidi naba étaient peut-être encore plus importantes: il était en effet maître de l'écurie impériale et avait été jadis celui qui régissait l'empire à l'extérieur du palais, aussi était-il fort craint par tous les autres Grands. Il appartenait au Lachale naba de recevoir chaque matin les ordres pour la journée, dans la mesure où ceux-ci concernaient le régiment du palais, les revenus du royaume, les directives pour les travaux, etc... Le Gounga naba, quant à lui, était chargé des relations avec les vassaux. Quand certains seigneurs se rebellaient ou refusaient d'obéir, il les convoquait ou bien les rappelait à l'ordre en leur envoyant des émissaires. De même, lorsque des négociations avaient été rompues, il avait pour mission de représenter les intérêts de l'empire et de conduire l'opération destinée à remettre les choses en ordre. Il coupait les mains de ceux qui résistaient et faisait comparaître ceux qu'il avait ainsi mutilés devant l'empereur, pour une dernière audience.

Le deuxième rang de fonctionnaires commençait par le Kamsoga naba, le grand eunuque, dont la charge n'était bien évidemment pas héréditaire, à la différence des charges précédentes. Il était toujours le premier debout le matin à la cour, car il supervisait l'entretien du palais et les activités qui s'y déroulaient. En tant que directeur des chantiers publics, il avait sous ses ordres de très nombreux fonctionnaires subalternes. Le Nemm naba était le surintendant des cuisines impériales. On doit, bien sûr, garder présent à l'esprit qu'aucun de ces hauts fonctionnaires n'assumait seul ses responsabilités. Chacun d'eux pouvait avoir recours aux services d'une multitude de subordonnés. Leur rôle correspondait en fait à celui d'inspecteurs du palais impérial et plus spécialement de surveillants des harems. Tous le jours, le

Poi naba s'informait, auprès de la première épouse de l'empereur, des incidents survenus dans le harem, des disputes ou des envoûtements qui auraient pu viser à nuire à la santé des femmes, ainsi que de tous les secrets de ce genre. Durant les grandes occasions, les femmes étaient interrogées, les unes après les autres, afin de connaître leurs joies et leurs griefs. Dans la hiérarchie, le Poi naba était suivi par le Bendere naba, tambour en chef de l'empire, qu'on pourrait désigner aussi de «grand flatteur». Il officiait tous les matins et chaque fois qu'une fête était célébrée, sa tâche était de chanter les noms de tous les ancêtres du souverain et de relater les hauts faits de ses aïeux. Il psalmodiait d'une voix nasillarde et monocorde. Quand il savait flatter d'une manière satisfaisante, il recevait de temps en temps des cadeaux somptueux tels que des bijoux ou des vêtements d'apparat. La fonction du Balloum naba était essentielle: c'était lui qui pratiquait les sacrifices pour toutes les choses sacrées impériales, qu'il avait rassemblées en partie dans un endroit, mais dispersées pour la plupart dans la vaste cour. Le Balloum naba était chargé, en particulier, d'apporter les offrandes appropriées aux âmes de la famille impériale, les tyim-se. Le Samande naba, quant à lui, était chef des camarades d'enfance du souverain, c'est-à-dire des jeunes gens du même âge que celui-ci. Il était également le précepteur de tous les fils des grandes familles. L'empereur offrait souvent des femmes aux amis d'enfance dont il avait apprécié la conduite. Ceux-ci restaient ses amis et vivaient dans son entourage, sous la férule du Samande naba.

Le Dapoé naba était le bourreau de l'empire, mais aussi le maître des esclaves et des domestiques. Le Ouidi Danga naba était chef des palefreniers, le Kamboé naba, chef des tambours de second rang.

Le premier classé dans la troisième catégorie de fonctionnaires était le Gon naba qui tirait son nom du bouclier (gongo). Il était chargé d'annoncer les invités, mais aussi de surveiller les hôtes de marque. Le fait est que, conformément aux traditions de la diplomatie africaine, il ne s'agissait pas toujours de les protéger avec bienveillance. Le Dioukougo naba accompagnait le souverain au cours de son pélerinage annuel au tombeau de ses ancêtres et épongeait le front de l'empereur durant le trajet. Il était suivi, dans la hiérarchie, par le gardien des tombes impériales qui avait lui-même sous ses ordres de très nombreux subalternes, ayant chacun à sa charge la surveillance de l'un des sanctuaires. Encore plus bas dans l'échelle des fonctionnaires, on trouvait le surintendant des marchés, le surveillant des carquois impériaux, le responsable de la propreté du trône impérial, le chef des bouchers, le contrôleur de la limpidité de l'eau que buvait l'empereur, le responsable des déchets de cuisine, le surveillant du haras impérial. Plus bas encore, venaient le gardien des poulaillers, le détenteur du droit de voler les bœufs, le surveillant des karités, et le surveillant des baobabs. Puis,

arrivaient l'écuyer chargé de seller les chevaux, l'intendant des entrepôts de céréales, le chef des indicateurs impériaux, le responsable des tapis tressés et des cloisons du palais, le responsable des pêcheries, le prêtre chargé des offrandes de bouillie de farine, le grand veneur, le gardien des troupeaux, le maître vannier. Ensuite, venaient le chef des bouffons et des magiciens, le maître charpentier, le régisseur des champs impériaux, le régisseur des fournisseurs de gibier, le responsable des sacrifices pour les saisons, le maître fondeur de bronze, le maître forgeron et enfin un naba dont la charge était de veiller à tenir les animaux sauvages éloignés de la région au sud de Ouagadougou.

Cette catégorie de fonctionnaires comprenait également les subordonnés des grands dignitaires, au nombre desquels on comptait le surveillant des grand portes, le chef des guides, le joueur de tambour Lounga, le batteur de calebasses, qui étaient tous sous les ordres du Bendere naba. Plus loin encore, venaient les tambours qui donnaient le rythme dans les concerts, les hérauts qui soufflaient dans les cornes d'antilopes, etc...

A première vue, il peut sembler que le Mogo naba, ou plus simplement l'empereur mossi, était un souverain parfaitement indépendant et un monarque absolu, qui n'avait de compte à rendre à personne. C'est du moins ce que soutiennent les Soudanais et les Mossi qui rapportent toujours avec complaisance les opinions émises dans ce sens. Et pourtant, depuis plusieurs siècles déja, la chose n'était plus exacte. Même si, de temps à autre, l'empire connut des souverains dotés d'une personnalité assez puissante pour renverser les barrières imposées par l'étiquette de la cour, il faut bien voir, qu'en général, l'adage selon lequel la possession de biens rend esclave, se trouvait vérifié en ce qui concerne l'empereur. En effet, l'homme qui se tenait à la tête d'une cour aussi importante, où les nobles étaient si puissants, ne pouvait être libre. Voilà pourquoi nous ne devons pas nous laisser abuser par les apparences. Il est certain qu'à l'occasion des grandes fêtes, le déploiement de faste devait être très impressionnant, et chaque matin, les scènes qui se déroulaient à la Cour étaient pleines d'intérêt et pour le moins hautes en couleurs. Efforçons-nous de les faire revivre.

Le premier à se présenter devant le souverain était le grand eunuque, le Kammsogo naba. Il s'y rendait très tôt, après avoir inspecté le harem. Sa mutilation était la garantie de ce que ses visites resteraient innocentes. Il devait s'assurer que rien, en ce lieu, ne violait la fidélité conjugale. Il avait auparavant effectué le tour du palais pour vérifier qu'aucun maléfice n'avait été déposé à ses abords durant la nuit et que les environs n'avaient pas été souillés. Il faisait part du résultat de ses recherches au Mogo naba pendant que celui-ci prenait une collation, du riz ou un mets plus délicat. C'était à ce moment-là, que le Bendere naba et ses tambours faisaient leur entrée, puis le Kammsogo naba faisait défiler les groupes de seigneurs devant

l'empereur. Il introduisait d'abord le Nemm naba. Celui-ci apportait une calebasse pleine de bière et une autre contenant cent noix de cola. Entraient alors le Ouidi naba, le Lachale naba et le Gounga naba et l'empereur répartissait ces offrandes entre les seigneurs présents, sans oublier de remettre sa part au Kammsogo naba. Ensuite, le nombre des invités augmentait. Le Nemm naba apportait une nouvelle calebasse de bière, cinq cent noix de cola et c'était au tour du Samande naba, du Balloum naba, du Dapoé naba, du Ouidi Danga naba et du Samande Nabila naba de faire leur entrée. Le Nemm naba, maître des cérémonies, prélevait le dolo et les noix de cola sur la part impériale et procédait à une nouvelle répartition. Pour conclure, il donnait de la bière au Bendere naba et au Poé naba, sans que ces deux derniers aient le droit de recevoir de noix de cola. Quant aux naba qui les suivaient, eux n'avaient droit à rien. La différence qui existait entre le Poé naba et le Bendere naba résidait dans la préséance que celui-ci avait sur celui-là.

On doit se représenter l'empereur entouré d'une troupe de vingt à quarante pages s'affairant à son service. Lorsque ceux-ci s'approchaient ou s'éloignaient du souverain, ils ne devaient marcher que courbés. Quand ils s'adressaient à lui, ils ne pouvaient le faire qu'agenouillés ou bien couchés par terre; les genoux repliés sur le côté, ils devaient toucher le sol avec leur front et marteler la terre de leurs poings, gardant leur pouces dirigés vers le ciel. Pour remercier leur maître, ils se recouvraient la tête de terre. D'autre part, ils se frottaient les mains à chaque fois que le Mogo naba buvait. Ils frottaient leurs paumes l'une contre l'autre en rythme, comme pour arrondir une boulette. Quand le souverain se levait pour uriner, un simple signe suffisait pour qu'un des pages se mette debout derrière lui, dans la même position et mime les gestes du souverain. C'est ainsi que les petites cérémonies se succédaient à la Cour et il serait impossible de les énumérer toutes, d'autant plus que nombreuses sont celles qui sont, aujourd'hui, tombées dans l'oubli.

Le cérémonial qui se déroulait tous les samedis était toujours particulièrement solennel. Une des dépendances du palais s'appelait le Sibirri sango. Chaque samedi, le Mogo naba y faisait sacrifier un bœuf que l'on découpait et que l'on cuisait. Les cuisiniers disposaient ensuite les plats qu'ils avaient préparés de façon à pouvoir les distribuer facilement aux dignitaires. Quand tout était prêt, le Kammsogo naba faisait entrer les seigneurs les plus importants et chacun d'eux recevait sa part. Venaient ensuite les nobles d'un rang moins élevé qui, les uns après les autres, prenaient chacun un plat. Ils avaient le choix entre manger la viande sur place ou la ramener chez eux.

Lorsque le Tansoba naba venait à la cour, cela donnait lieu à de grandes festivités, mais il semble que ses visites aux palais étaient assez rares. Le

protocole n'en imposait, en effet, au général qu'une seule par an et il semble que celui-ci n'ait jamais été enclin à en effectuer de plus fréquentes. Quand il venait chez l'empereur, á Ouagadougou, la suite qui l'accompagnait était si prestigieuse que tous à la cour en tiraient orgueil. Une joie exubérante régnait dans la ville et l'empereur ne manquait pas de tuer des bœufs et des moutons et de laisser la fête envahir les rues. L'observateur attentif verra dans cette démonstration de joie presque excessive, pour fêter la venue du général en chef, un signe de la faiblesse de l'empire.

Tous les quatre jours, le matin, se déroulait à la cour, une cérémonie dont le sens m'échappe encore. Ce jour-là, le Ouidi naba sellait les chevaux comme pour un long voyage. Une des femmes de l'empereur, et une seulement, mais je n'ai pas pu savoir si c'était toujours la même, emballait ses calebasses et ses écuelles et se préparait à partir. Cependant, elle ne quittait pas le palais, tout cela n'étant en fait qu'une cérémonie. Pas plus l'empereur que les autres participants ne pensaient réellement entreprendre un voyage, mais tous les courtisans se réunissaient et, chacun selon sa richesse, lui apportait des cauris en cadeau, et tous lui souhaitaient bon voyage, etc... Pour terminer, les chevaux étaient dessellés. On appelait cette cérémonie ibigo ouefo.

Les fonctionnaires, dont nous venons de parler, constituaient l'essentiel des courtisans, mais ils étaient loin de représenter la majorité de ceux qui portaient le titre de naba. La plupart des naba étaient des chefs de village ou de district disséminés dans le pays: au nord, on comptait quatre chefs de district, le Boussouma naba, le Mani naba, le Kayo naba, le Yatenga naba. Cette sorte de fédération semble avoir été désignée sous le nom de Gobo-Ga. Un autre groupe de quatre naba régnait à l'ouest, dans la région de Taoré: le Poa naba, le Sourougou naba, le Damongo naba et le Lale naba. Cinq chefs se partageaient le sud, appelé Ritogo: le Tiouli naba, le Manga naba, le Guiba naba, le Nobore naba et le Bere naba. L'est, le Yanga, était également réparti entre quatre chefs: le Mere naba, le Sorogo naba, le Bohole naba et le Ouiyego naba. L'ensemble de ces quatre provinces (une par point cardinal) était appelé Guissa Nasse (nasse: quatre) et chacune d'entre elles était une Siga Yimmeri (yimmeri: un). Les chefs de district étaient dénommés koumbeba (singulier: koubeima). Le partage des provinces entre différents dignitaires est une réforme récente. On la doit, en effet, à l'initiative de l'administration française qui voulait ainsi dédommager les hauts dignitaires de la perte de leur autorité à la cour. Depuis l'intervention française, c'est le Kammsogo naba qui règne à l'est, le Ouidi naba au nord, le Gounga naba au sud et le Lachale naba à l'ouest. Ils sont donc chargés de surveiller les koumbeba dont les fonctions, elles, remontent, au contraire, à des temps très reculés. Chaque koumbeima a sous ses ordres les yikardamba (singulier: yiri soba), c'est-à-dire les chefs de village.

En général, les charges des naba étaient héréditaires, mais il existait de nombreuses exceptions au niveau des chefs de district et de village lesquels devaient faire leurs preuves individuellement. Quand un yiri soba laissait un fils capable d'assurer sa succession, la charge du père était d'office transmise au fils. Dans le cas contraire, la désignation du successeur revenait au koumbeima. Les choses étaient plus complexes quand il s'agissait de remplacer le koumbeima lui-même. Pour prendre l'exemple de Gobo-Ga, c'est-à-dire de la région septentrionale, c'était le Boussouma naba qui, à la mort du Kayo naba ou du Mani naba, détenait le pouvoir de désigner leur successeur et de trancher en dernier ressort les litiges qui pouvaient s'élever entre les frères ou les fils du défunt. Il était en quelque sorte placé au-dessus du Kayo naba et du Mani naba. La procédure de désignation du successeur du Boussouma naba passait, elle, par le Mogo naba. Mais celui-ci ne jouissait que d'une compétence toute théorique lorsqu'il s'agissait de choisir un héritier au Yatenga naba. La Mogo naba était placé devant le fait accompli et n'avait pas son mot à dire. En effet, si le Boussouma naba ne venait jamais à la cour et n'avait avec l'empire que des liens assez lâches, l'autonomie du Yatenga naba était bien plus grande encore. Celui qui avait pris le titre de Mogo naba était en fait trop indépendant pour qu'une intervention extérieure puisse véritablement influer sur sa décision.

Les grands naba de la périphérie profitaient souvent de leur indépendance pour se faire la guerre entre eux et l'empereur de Ouagadougou préférait ne pas s'en mêler. Les pouvoirs du Mogo naba étaient en réalité restreints et l'empire en tant que tel ne subsistait que grâce à un tribut, un système d'impôts dont le montant était cependant si minime qu'on est surpris que cela ait pu suffire. L'impôt le plus élevé était acquitté par le Boulese naba qui devait donner un cheval et 400000 cauris. Le Koupela naba, le Tenkodougou naba, le Boussouma naba, le Manga naba, le Megne naba, le Touli naba, le Baga mini naba etc... devaient chacun un cheval et 100000 cauris. Le Yatenga et le Dissam naba envoyaient chacun un cheval et un pain de sel, ce qui ne représentait qu'une bagatelle pour un homme aussi riche que le roi de Ouahigouya. L'impôt des naba suivants était: pour le Doulougou naba, dix bœufs et 100000 cauris, pour le Koumbissiri naba, un cheval et 50000 cauris, pour le Bore naba, un bœuf et 5000 cauris, pour le Binde naba, un mouton et 2000 cauris, pour le Guiba naba, un bœuf et 50000 cauris, pour le Toise naba, seulement 10000 cauris, etc... Ce système illustrait le proverbe qui dit que les petits ruisseaux font les grandes rivières. Et, en effet, toutes ces petites contributions additionnées constituaient une belle recette, même si, prises séparément, elles paraissaient relativement dérisoires, surtout lorsqu'on considère quelle était la richesse de ces seigneurs.

En outre, une des principales ressources de la cour était la capture et la

vente d'esclaves. Cette chasse était plus particulièrement pratiquée dans la région où vivaient les « nus » Bousangsi.

Les naba les plus importants étaient reconnaissables au fait qu'ils pouvaient régler eux-mêmes les problèmes de succession. Le principe était admis que ces questions d'héritage devaient demeurer purement familiales. Seul le Ouorroe Dogo naba, naba de Ouagadougou, constituait une exception à cette règle puisqu'en qualité de maire ou de bourgmestre de la ville, il devait être informé des éventuelles divisions des champs. Ses droits étaient établis sur des bases précises. Il savait également tout de la position des anciens tombeaux et des droits des vieilles familles. Il avait, en plus, à sa charge, l'organisation de divers sacrifices religieux.

Le Mogo naba disposait de droits très étendus sur les familles de presque tous les dignitaires de son entourage, ce qui peut surprendre quand on sait que tous étaient, de près ou de loin, liés entre eux. C'est ainsi que les filles des grands seigneurs lui étaient toutes fiancées et entraient dans le harem dès qu'elles étaient nubiles. Quoiqu'il en soit, le souverain pouvait aussi bien enlever les filles des seigneurs d'un rang inférieur. Il les donnait alors en mariage à ses favoris ou à ses guerriers, ce qui l'assurait à bon compte de leur soutien.

Le moment semble propice pour passer à l'étude des principales manifestations du pouvoir du Mogo naba, à l'examen de ses droits en tant que souverain. La tradition que nous allons commenter ne va pas sans nous étonner: alors qu'il n'y aurait rien de surprenant à la replacer dans le contexte de la chevalerie japonaise, il est pour le moins déconcertant de la rencontrer chez un peuple africain. Voici de quoi il s'agit: quand le Mogo naba convoquait un vassal rebelle ou insoumis, celui-ci n'avait pas beaucoup d'illusions à se faire. Et ceci est d'autant plus vrai qu'à moins d'être un seigneur relativement puissant, il ne pouvait décliner une telle invitation, sans quoi ses jours étaient comptés. En effet, l'empereur n'adressait ce genre ce convocation que lorsqu'il était certain de disposer du soutien de son entourage. Il ne restait, en fait, à l'invité en question que deux moyens de régler dignement cette affaire.

Le premier consistait à ne pas se rendre à la cour. C'était la solution la plus élégante, la plus altière même. Elle assurait à l'homme qui avait su faire preuve d'une telle fierté, la considération posthume de tous ceux qui apprenaient son histoire. Le Mogo naba patientait généralement quelque temps de façon à laisser à l'intimé le temps de répondre à l'invitation. Si celui-ci prenait du retard ou même répondait par un réfus, le Mogo naba lui faisait parvenir une seconde mise en demeure. Une botte de flèches enduites d'un violent poison lui était présentée, enveloppée dans des bandes de toile au lieu d'être placée dans un carquois. Quand leur destinaire recevait ce loko, et s'il était brave et chevaleresque, il l'empoignait et se plantait

les flèches dans le mollet. Il mourait presque aussitôt tant leur poison était puissant. Les gens disaient ensuite de lui qu'il était koumengue, c'est-à-dire très noble. On voit quels points communs cette coutume présente avec le hara-kiri japonais.

Si le rebelle interpellé ne se suicidait pas ainsi, mais, sourd à toute concession, se raidissait au contraire dans un refus obstiné, il était certain qu'un troisième envoyé du Mogo naba ne tarderait pas à arriver, entouré des forces nécessaires pour le débusquer et pour procéder, sans autre forme de procès, à son exécution. Cette façon de mourir passait pour indigne et était même infamante. Les biens du condamné étaient confisqués par le grand naba.

La seconde manière de régler ce genre de litige était que le prévenu se rende à la cour dès qu'il avait reçu la première invitation. Il devait alors avoir l'intention de s'amender, mais il ne pouvait espérer s'en sortir indemne que si sa personnalité inspirait suffisamment de respect aux seigneurs de la cour. Il était certain que ceux-ci suivraient en tous points l'attitude de l'empereur. On comprend qu'ils estimaient être dans leur intérêt que le Mogo naba jouisse dans tout le pays d'un prestige incontesté et que ses ressources soient abondantes. En effet, plus les caisses du souverain étaient pleines, plus il savait se montrer généreux envers les hauts dignitaires, quitte à acheter par ce biais leur dévouement. C'est pourquoi, l'homme qui était convoqué à la cour pour répondre d'un acte d'insubordination devait tenir compte de l'avis des hautes fonctionnaires. Il savait que son sort ne se jouerait pas seulement sur la décision du Mogo naba, même si celui-ci était, en apparence, le maître absolu de la situation. L'accusé devait avoir consience qu'il aurait à faire face à toute la cour et que seul le respect qu'il pourrait inspirer lui vaudrait d'être épargné et de pouvoir rentrer chez lui sain et sauf. En arrivant au palais, il était reçu par le Mogo naba, puis il était entendu par le Dapoe naba sous le contrôle du Kamboe naba. Il est probable que cette instance définissait ses torts et prononçait la sentence. Le plus souvent, les rebelles étaient condamnés à mort. Les gens ordinaires étaient tués le leur dépouille donnée en pâture aux hyènes et aux chacals. Seuls, les naba importants avaient droit à une sépulture décente. L'exécution capitale consistait en un coup de dori (ou doré ou encore koukourri) assené sur la nuque du condamné. L'instrument appelé dori était une sorte de massue recourbée que les Mossi utilisaient également au lancer pour chasser les pintades, les lapins et divers autres petits animaux sauvages, jusqu'à 15 ou 20 mètres de distance. Cette technique ne différait, en fait, du mode d'exécution des sacrifices humains que par le nombre des coups et la façon de les asséner.

En ce qui concerne la conduite de la guerre, les conquêtes, les questions de répartition des territoires annexés et tous les problèmes de propriété fon-

cière, la compétence du Mogo naba était affirmée, du moins théoriquement. Cependant, comme son pouvoir s'appuyait, en fait, sur l'influence de la noblesse, ce droit de propriété se déplaçait au profit des hobereaux, des koumbeba et ikar damba, chef de district et de village. Ce transfert était d'autant plus flagrant que les seigneurs étaient plus éloignés de Ouagadougou et que leur indépendance était de ce fait accrue. Chaque paysan, chaque propriétaire terrien s'acquittait de sa redevance auprès du seigneur du lieu et ce devoir était transmis, avec la propriété foncière, par héritage du père au fils. Chaque chef de village ou de district devait ensuite reverser sa quote-part au Mogo naba. De plus, si une famille de propriétaires ou d'agriculteurs venait à s'éteindre sans laisser d'héritier en ligne directe, le domaine revenait au seigneur de la même façon que chez les Malinke ou dans les autres tribus mande. Autant dire que le Mogo naba en héritait directement. La société était donc organisée selon une structure féodale fortement hiérarchisée et obéissait à sa propre dynamique.

Pour s'imaginer le Mogo naba à l'apogée de sa puissance, il faut se rappeler les cérémonies officielles à la cour et le faste impérial se déployant largement au cours des grandes festivités. En particulier, durant la première quinzaine du mois de janvier, on célébrait la fête du Tiguirre, qui coïncidait avec la principale fête annuelle des musulmans. Cependant, pour les Mossi animistes, participer aux grands fêtes musulmanes était loin de signifier qu'ils avaient l'intention de se convertir à l'islam. C'est pourquoi ils n'avaient pas hésité à faire coïncider leur ancienne fête de Tiguirri avec la fête annuelle des mahométans. A cette date, le Mogo naba immolait quarante bœufs. Dans les occasions officielles, le Sankouiya naba sacrifiait quatre poules, une par point cardinal. Tous les naba étaient invités et venaient des quatre coins de l'empire pour prendre part au festin qui suivait le sacrifice des quarante bovins. C'était une fête très grande et animée.

Dans les temps anciens, la fête la plus importante, comportant le déploiement le plus grand de faste impérial, c'était la fête des rois, le Basaga ou Bagarasa. Le signal de la fête était donné par l'achèvement des moissons dans tous les champs autour de Ouagadougou vers la mi-novembre. Tous les Mossi, établis ou non près de la capitale, assistaient à cette fête et tous les propriétaires (c'est-à-dire tous ceux qui possédaient un domaine) sacrifiaient trois poules. Au cours de la nuit précédant la fête, on préparait des galettes de farine dans chaque maison. Le jour de la fête, on distribuait ces galettes aux pauvres. Personne ne devait souffrir de la faim ce jour-là, car les habitants craignaient que les indigents mécontents ne jettent des malédictions. Quand le propriétaire d'une ferme ou d'une métairie procédait au sacrifice, il commençait par sa maison. Une première poule était saignée à l'intérieur, une seconde à l'extérieur devant l'entrée et la troisième, enfin, à l'endroit où le chemin, qui ménait à la ferme, quittait la grande route. A

chaque fois, l'homme qui sacrifiait la poule évoquait les noms de ses ancêtres. Il les citait tous, les uns après les autres, aussi loin que sa mémoire pouvait remonter. Ensuite, il leur adressait une prière similaire à celle-ci: « Mes pères (âmes de mes ancêtres décédés), je vous offre une poule pour que vous ayez une amie. Vous m'avez donné une belle récolte. J'ai engrangé le grain. Maintenant, veillez sur moi pour que je puisse consommer la farine en conservant ma belle santé. Faites aussi que l'an prochain, je connaisse encore l'abondance et que ma maison soit prospère. Prenez aussi soin d'enfants etc... ». Il énumérait ensuite toutes les choses qui le rendaient heureux, mais aussi toutes celles qui le préoccupaient. Le pays entier festoyait de la sorte et, bien entendu, les festivités qui avaient lieu à la cour auprès de l'empereur étaient encore plus grandioses. Jadis, le Mogo naba tuait de ses propres mains, au début de la fête, sept bovins. Il prononçait alors, comme tous ses sujets, la série des noms de ses aïeux et leur adressait les mêmes prières. Durant toute la nuit, une activité fébrile avait régné aux cuisines pour que, le lendemain matin, des montagnes de plats soient prêts à être servis aux dignitaires dans de grandes écuelles de bois. On n'oubliait pas non plus les litres de bière de millet qui devaient servir à les désaltérer. Le Mogo naba pouvait être sûr que le nombre de ses invités ne cesserait de croître. Chaque haut dignitaire recevait sa part, viande et bouillie en abondance, et, comme aucun d'eux ne pouvait venir à bout d'une telle quantité de nourriture sur place, ils avaient tous une petite besace en bandoulière pour y mettre ce qu'ils n'avaient pu ingurgiter. Ce jour-là, le Bendere naba et ses aides étaient positivement débordés, car les roulements de tambour se succédaient sans discontinuer. Mais ce dignitaire, dont les talents musicaux importaient moins que le sens du rythme et la mémoire, recevait, en récompense de sa peine, un vêtement neuf, que le Mogo naba avait fait tailler à l'avance.

Quand tous étaient rassasiés et avaient bu tout leur soûl, ils remerciaient l'empereur. Tous les prestigieux invités s'agenouillaient devant le Mogo naba, touchaient la terre avec leur front et frappaient le sol de leurs poings. Tous les naba exprimaient leur gratitude et présentaient leurs vœux de bonne santé, de bonheur et de prospérité à l'empereur. Ils bénissaient aussi ses enfants, ses femmes, ses serviteurs, ses servantes, son bétail etc... Puis ils se dispersaient et le Mogo naba pouvait, enfin, s'offrir une nouvelle rasade de bière et s'envirer sans risquer de porter atteinte à son prestige.

En cette occasion, on n'apportait pas d'offrandes sur les tombes des ancêtres. La fête Basaga était la plus haute expression de la puissance impériale chez les Mossi. Le Mogo naba ordonnait, dirigeait les cérémonies et les sacrifices au moment où, pour le peuple, les moissons étaient engrangées et où, pour l'empereur, la loyauté de ses nobles était assuré. Pour les Mossi, cette fête marquait bien plus que le premier jour de l'année, car le

Mogo naba faisait, de la célébration de la fête Basaga, le temps plus fort de toute la vie sociale. Avant que la fête n'ait eu lieu, personne n'avait le droit d'utiliser le grain récolté pour faire de la farine ou de la bière, personne n'aurait voulu réparer une maison ou refaire une toiture endommagée durant la saison des pluies. On devait attendre que la fête Basaga ait eu lieu. Dès que la célébration avait été faite, le peuple pouvait entrer dans une nouvelle phase de prospérité et d'abondance.

Je viens de dépeindre quelle pouvait être la puissance de l'empereur. Je vais maintenant décrire à quel point elle était fragile et morcelée et combien il serait erroné de la présenter comme un pouvoir absolu. J'ai déjà insisté sur le fait que, lorsqu'un naba était convoqué dans la capitale pour y répondre de ses actes, il était bien conscient qu'il n'aurait pas à supporter que la colère de l'empereur. Le naba accusé savait que le Mogo naba se conformerait à la volontée des grands dignitaires et que ceux-ci feraient pression sur lui. Malheur au naba qui contrecarrait les grands fonctionnaires ou qui projetait de remettre en cause leurs pouvoirs ou leurs privilèges. Pour s'exprimer librement, la volonté de l'empereur devait tenter de surmonter une résistance tenace, à la fois souple et fuyante, bref, impossible à affronter parce qu'insaisissable. Le plus souvent, ses efforts restaient vains et, si le souverain parvenait à percer le mur tenace de son entourage d'où il était contraint de gouverner, il était à prévoir que la fin de son règne ne tarderait guère.

Les hauts fonctionnaires tenaient régulièrement conseil, tous les quatre ou sept ans (sur ce point, les déclarations divergent). Au cours de ces réunions, ils exprimaient sans réserve leur opinion sur le Mogo naba qui était au pouvoir. S'ils désapprouvaient sa conduite, lui reprochant ses méthodes injustes ou ses résultats désastreux, estimant qu'il s'était comporté de façon trop rigide dans un cas, trop laxiste dans d'autres; s'ils pensaient que le souverain n'avait pas été assez généreux envers les grands seigneurs ou bien craignaient qu'il ne remette en cause d'anciens privilèges; s'ils trouvaient qu'il avait été trop cruel ou qu'il avait abusé de son pouvoir sans en faire profiter ses parents, bref, s'il leur paraissait qu'il ne gouvernait pas selon leur optique, leur mauvaise humeur se manifestait et la grogne des quatre grands ne tardait pas à constituer le noyau dur de l'opposition. En d'autres termes, lorsque l'irritation gagnait, les hauts dignitaires, Tansoba naba, Ouidi naba, Lachale naba et Gounga naba, se réunissaient sous la présidence du Ouidi naba. Ces quatre seigneurs se demandaient s'ils pouvaient tolérer que le Mogo naba continue à gouverner le pays. Ils remettaient en cause sa légitimité. L'empereur qui voyait s'élever contre lui les voix de ces représentants de la noblesse, aussi puissants qu'égoistes, devait avoir un tempérament particulièrement bien trempé, et être lui-même assuré de pouvoir bénéficier d'appuis très solides pour oser résister aux direc-

tives prises par ce «conseil d'empire». En général, lorsque le conseil venait à se réunir et à se poser ce genre de questions, la réponse était connue d'avance: «Le Mogo naba doit changer de politique».

Le Tansoba naba se voyait confier la tâche délicate de transmettre cette résolution au souverain. Il se mettait en route et, lorsqu'il était reçu par l'empereur, il lui présentait toutes les marques du respect. Après quoi, il lui annonçait que le Conseil des Quatre s'était réuni, que les grands princes avaient délibéré et l'avaient chargé de tel et tel message. Il pouvait formuler cela ainsi: «Ton père et ton grand-père furent empereurs avant toi. Tous tes pères furent d'excellents souverains. Toi-même, tu gouvernais encore mieux. Tu gouvernais même de façon remarquable. Mais tes Mossi sont comme des enfants sans cervelle. Ils ne comprennent pas que tu doives sévir de temps à autre. Que pouvons-nous dire à ton peuple? Donne-nous une réponse que nous puissions discuter». Les deux hommes s'entretenaient ensuite de façon fort civile. Si l'empereur se montrait inflexible, le Tansoba naba retournait auprès de ses pairs et leur disait: «Le Mogo naba m'a donné une réponse discourtoise». Les quatre naba scellaient alors la mort de l'empereur. Ils se rendaient tous les quatre chez le Mogo naba. Ils lui reprochaient d'avoir gouverné le pays d'une façon contraire à ce qu'avaient fait ses ancêtres. Ils l'accusaient de violer la coutume. Ils lui disaient aussi qu'il était un Mogo naba à ce point excellent qu'il n'avait pas pu comprendre ce que voulait son peuple. Ils lui disaient, enfin, que ses ancêtres décédés s'étaient bien rendus compte qu'il serait mieux à sa place chez les morts: «Tes aïeux te supplient d'abandonner les hommes et de venir les rejoindre chez les morts». Eux-mêmes étaient parvenus à la conclusion suivante après mûre réflexion: l'empereur devait se suicider sans quoi ils se verraient contraints de l'exiler, de le déshonorer, de lui choisir un successeur qui ne serait peut-être pas digne du trône. Après cela, ils le laissaient seul. On constate que, malgré tout, les apparences étaient sauves, et que l'égoïsme des nobles ne les dispensait pas de respecter scrupuleusement les convenances.

Il était interdit de toucher le corps de l'empereur. Ceci valait aussi bien pour les plus hauts dignitaires que pour les gens du commun. La conséquence principale était que l'empereur ne pouvait être exécuté ni avec un couteau, ni avec une hache, ni même avec une flèche ou une autre arme de ce genre. Si le Mogo naba, qui venait d'être condamné, était un pleutre, il s'enfuyait. Choisissant l'exil, il se condamnait à rester terré craintivement dans une retraite discrète. Chaque Mogo naba conservait cependant, pardevers lui, une fiole d'un poison foudroyant, le sinadra. Il est, d'autre part, certain que, jadis, les Mogo naba ne réservèrent pas toujours ce poison à leur usage personnel. De sombres présomptions laissent même penser qu'ils y eurent recours dans des circonstances moins chevaleresques et à des fins pour le moins obscures.

Si l'empereur condamné était un homme brave, il rentrait chez lui après le départ des quatre dignitaires, prenait le sinadra, le buvait et mourait. Il était alors enterré en grande pompe, avec tous les honneurs dus à un empereur. Personne n'évoquait la façon dont il était mort et nulle mention de ce suicide n'était portée dans les chroniques historiques. Mais le peuple mossi était au courant et tous commentaient la fin de l'empereur.

Jadis, quand un Mogo naba décédait à Ouagadougou, son cadavre était d'abord lavé, puis revêtu d'un pantalon et d'un manteau blancs. Sa tête était coiffée d'un bonnet rouge et ses pieds portaient des sandales. Le corps était exposé sur le catafalque pour trois jours dans la maison de sa première épouse. Chaque jour, il était enduit d'huile de karité. Tous les habitants de l'empire, qu'ils vivent ou non dans la capitale, exprimaient alors leur tristesse et aucune réjouissance n'était organisée. Beaucoup de gens accouraient à Ouagadougou. Nombreux étaient ceux qui pleuraient et personne n'aurait osé rire. Tous les grands dignitaires se réunissaient aussi.

Entre-temps, on construisait le tombeau. On commençait par creuser une fosse, d'où l'on faisait partir une galerie vers le sud. Dans celle-ci, reposerait la tête du souverain lorsqu'on descendrait le corps dans la tombe. La tête était donc orientée vers le Sud, tournée de profil de façon à ce que la joue droite s'appuie sur un coussin de cuir. On disposait ensuite autour du cadavre un pain de sel, des cauris, une écuelle pleine de noix de cola, un pot de bière de sorgho et un couteau. La tombe n'était pas refermée tout de suite. On aménageait, au-dessus d'elle, une sorte de dôme, de la même façon qu'on le faisait pour les greniers: on empilait des couches d'argile les unes sur les autres. Le procédé était le même que pour la finition des marmites d'argile. Cette coupole n'était pas non plus complètement close: à son sommet, on laissait un trou qu'on bouchait avec une pierre plate. Le sang des bœufs qu'on immolait en sacrifice sur la tombe était déversé à l'intérieur par cet orifice. De la même façon, par la suite, toute personne qui rêverait du naba défunt devait, si ses moyens le lui permettaient, sacrifier un bœuf et verser le sang dans la tombe.

Quelques Bammana témoignent d'autre part d'une coutume bien singulière. Ceux qui assistèrent à l'enterrement du dernier Mogo naba, qui s'était exilé après avoir été détrôné par les Français, rapportent que celui-ci s'était comporté de façon relativement brutale durant son règne. Il avait épousé ses trois filles, se conformant en cela à la coutume. A sa mort, on tua un cheval et on lia les bras du cadavre avec la queue de l'animal tué. On sacrifia ensuite un bœuf blanc et on se servit de sa peau comme linceul pour le corps. Je n'ai pas pu savoir si la chose était courante.

Aussitôt après le décès du Mogo naba, commençait l'interrègne. Jusqu'à ce qu'un nouvel empereur soit nommé, le Tansoba naba était chargé de la régence. Jadis, il convoquait tous les prétendants au trône et interrogeait

(ou faisait interroger) l'oracle de la terre, le bougou bagare. Celui qui posait les questions était appelé baga. Le groupe des prétendants au trône se composait en priorité des frères, mais aussi des fils du défunt si celui-ci n'avait pas eu de frères. J'ignore quelles étaient les cérémonies qui présidaient à la désignation du successeur. Le fait est que l'oracle de la terre était sous la coupe des hauts conseillers de l'empire, ou bien, plutôt, qu'il ne pouvait aller contre leurs désirs. D'un autre côté, il paraît vraisemblable, que personne ne cherchait trop à lutter contre le simple cours des choses, puisque, selon les règles de succession, le frère cadet devait succéder au frère aîné, et, quand il n'y avait pas de collatéral vivant, le fils aîné devait succéder au père. Le fait que les voix des grands seigneurs influençaient, tout de même, l'oracle de la terre est révélé par une coutume, discrète mais significative: le Mogo naba qui venait d'être désigné distribuait, le matin de sa nomination, les petits cadeaux suivants: il déposait à la porte du Samamde naba ainsi qu'à celle du Bendere naba 2000 cauris, en adressait 1000 au Kamm Sogo naba et 3000 au Ouidi naba. Le lendemain, les seigneurs se présentaient au palais pour le remercier et lui prêter allégance. Le Tansoba naba ne gardait rien pour lui, mais ce grand seigneur occupait une place si importante que de tels dons lui étaient indifférents. Il montrait assez peu de déférence envers les empereurs. Il n'était pas rare de le voir, hautain et dédaigneux, continuer son propre chemin, alors que tous les autres grands devaient se prosterner aux pieds du Mogo naba, quitte à se jeter dans la poussière.

Somba se moque des grands animaux

Somba (le lièvre) alla trouver *Ouobogo* (l'éléphant) et lui fit la proposition suivante: « Confie-moi ta petite fille, j'aimerais l'élever moi-même». *Ouobogo* accepta, ravi de cette aubaine. *Somba* revint donc chez lui accompagné de la petite éléphante. A peine étaient-ils arrivés, qu'il la tua. C'est ainsi que pendant plusieurs jours, il put faire bombance et se régaler de sa chair savoureuse. Lorsqu'il rencontra *Ouobogo* quelque temps plus tard, celui-ci lui demanda: « Dis-moi comment va ma petite fille». Et *Somba* lui répondit en souriant: « Elle grandit, elle grandit! C'est une enfant vraiment charmante! ». Rasséréné, *Ouobogo* poursuivit sa route.

Somba se rendit ensuite chez *Younde* (l'hippopotame) et lui dit: « Confie-moi ta petite fille, j'aimerais l'élever moi-même». *Younde* s'empressa d'accepter et laissa sa fille partir avec *Somba*. Celui-ci, à peine rentré chez lui, la tua et put de nouveau se régaler durant plusieurs jours. Et lorsque, quelque temps plus tard, il rencontra *Younde* qui lui demandait des nouvelles de son enfant, il lui répondit, très aimablement: « Elle grandit, elle grandit! C'est une enfant vraiment charmante! ». Et *Younde*, comblé, continua sa promenade.

Durant les trois années qui suivrent, *Somba* croisa souvent *Ouobogo* et *Younde* sur son chemin. A chaque fois, ceux-ci s'informaient de la santé de leur petite fille respective. Invariablement, *Somba* leur répondait que leur enfant grandissait prodigieusement bien et que tout allait pour le mieux. Un jour, il prit *Ouobogo* à part: « Ecoute, ta fille a beaucoup grandi. Je ne peux la garder. Figure-toi qu'elle est déja bien plus grande que toi. Tu t'expliqueras avec elle, mais sache qu'elle refuse de quitter la berge où elle a vecu pendant trois ans. Demain, je lui passerai, autour du cou, une corde dont je t'apporterai l'autre extrémité. A mon signal, tu pourras commencer à la tirer vers la brousse». *Ouobogo* acquiesça: « C'est bon, dit-il». *Somba* fit la même démarche auprès de *Younde*: « Ecoute *Younde*, ta fille a trop grandi pour que je puisse continuer à la garder. Elle est déjà bien plus grande que toi. Tu régleras toi-même tes problèmes avec elle. Cependant, sache qu'elle refuse de quitter le talus escarpé où elle vit depuis trois ans maitenant. Elle dit qu'elle se sent si bien là-haut dans les fourrés, qu'elle ne voudrait, pour rien au monde, retourner sur la berge près du fleuve. Elle a peur de l'eau. Mais demain, je lui passerai un licou. Je viendrai ensuite t'apporter l'autre extrémité de la corde et, à mon signal, tu pourras commencer à la tirer des fourrés pour la ramener au fleuve. Peut-être y parviendras-tu». *Younde* approuva: « D'accord, dit-il».

Le lendemain, *Somba* déroula une corde, très longue et très solide, dont il confia une extrémité à *Ouobogo* en lui faisant les recommandations suivantes: «Tiens ça. Quand je te le dirai, tu pourras commencer à tirer pour faire venir ta fille. Mais, surtout, attends mon signal, car j'ai encore quelques mots à dire à la grande demoiselle». *Ouobogo* lui promit d'attendre. Aussitôt après, *Somba* se précipita au bord du fleuve pour donner l'autre extrémité de la corde à *Younde*. En la lui remettant, il lui expliqua: «Prends ça. Quand je te le dirai, tu pourras commencer à tirer, mais veille à attendre mon signal, car j'ai encore quelques mots à dire à la grande demoiselle». *Younde* le rassura «D'accord».

Somba rebroussa chemin et, à mi-distance entre le fleuve et la brousse, il s'arrêta, attendit une seconde et hurla: «Tire». Aussitôt, *Ouobogo* et *Younde* s'emparèrent de leur morceau de corde et se mirent à tirer de toutes leurs forces. Tantôt, c'était *Ouobogo* qui hissait *Younde* hors du fleuve et le trainait à plat ventre sur la berge, tantôt c'était *Younde* qui faisait sortir *Ouobogo* de la brousse et le faisait descendre du talus jusque dans le pré. Durant un jour entier, ils s'acharnèrent sans répit: dès que l'un gagnait un peu de terrain, l'autre le lui faisait reperdre. Mais le soir venu, *Ouobogo* parvint à hisser *Younde* jusque sur la berge, puis dans la brousse et enfin au pied du talus: *Younde* n'opposait plus de résistance, il était épuisé. *Ouobogo* tira encore un peu, s'arrêta au millieu des fourrés et s'écria, stupéfait: «Comment! mais c'était toi qui t'agrippais à cette satanée corde que j'ai passé ma journée à tirer! *Somba* m'avait pourtant dit que c'était ma fille qui y était attaché». Et *Younde* dit à *Ouobogo*: «Comment! mais c'était toi qui t'agrippais à cette satanée corde que j'ai passé ma journée à tirer!. *Somba* m'avait pourtant dit que c'était ma fille qui y était attachée». *Ouobogo* réfléchit: «Ce *Somba* nous a cruellement trompés. Il va le payer cher. Je le traquerai où qu'il aille sur le plateau et dans la brousse». *Younde* gronda en echo: «Oui, ne laissons pas cet affront impuni. Je le débusquerai où qu'il se cache le long du fleuve et dès je l'aurai retrouvé, je le tuerai».

Somba était tout à fait conscient qu'à partir de cet instant, il serait partout pourchassé par la haine mortelle que lui vouaient maintenant ces deux grands animaux: en brousse et près du fleuve, il était à leur merci. Il courut chercher refuge auprès de *Nyébaga*, le crocodile. Il entra dans sa tanière sur la berge et lui cria: «Bonjour!». *Nyébaga* lui rendit son salut: «Bonjour *Somba*, quel bon vent t'amène?». *Somba* prit un air humble: «Je suis venu, cher *Nyébaga*, car je voudrais te demander conseil. Tu es si intelligente. Je n'ai, pour l'instant, aucune occupation valable et je voudrais m'employer à quelque chose d'utile». *Nyébaga* fut prompte à lui répondre: «Tu viens à point. J'ai sept petites, sept filles en bas âge. Depuis leur naissance, je suis clouée à la maison. Je ne peux plus jamais aller me prélasser sur les

berges ou me promener au soleil. Si tu voulais veiller sur mes filles, cela me changerait et je pourrais sortir. Rester quelques jours sur le sable à me reposer! Tu pourrais emmener les enfants me voir de temps en temps et je n'aurais pas besoin de rester cloîtrée dans mon repaire». *Somba* s'empressa d'accepter: «Ceci me conviendrait parfaitement. Je viellerai attentivement sur tes sept filles et, grâce à moi, elles grandiront vite et bien». *Nyébaga* tint l'affaire pour conclue: «C'est bon, tu peux déjà leur préparer à manger. Voici une grande marmite et là que un tas de haricots. Fais-en cuire d'avance, de sorte que lorsqu'une des petites aura faim et réclamera à manger, tu puisses lui en donner». *Somba* hocha la tête: «Cela me paraît très simple. Je m'y conformerai scrupuleusement». *Nyébaga* sortit faire un tour.

Somba s'assit auprès de la marmite. Chaque fois qu'une des petites de *Nyébaga* venait pour avoir à manger, il l'attrapait, la fourrait dans la marmite de haricots et la faisait cuire. Bien évidemment, le petit crocodile ne survivait pas longtemps à ce traitement. *Somba* le sortait de la marmite et le déposait à côté dès qu'il était sûr que le petit était mort. Pendant ce temps *Nyébaga* se prélassait au soleil, devant son antre. *Younde* vint à passer. Il cherchait *Somba* pour le tuer. *Nyébaga* craignait que le gros *Younde* ne cherche à nuire à sa portée. Elle l'interpella d'un ton brusque: «Que cherches-tu par ici, *Younde?*» *Younde* hésita un instant: «Je cherche la sœur de mon père. Je pensais qu'elle serait peut-être dans le coin». *Nyébaga* le rabroua: «La sœur de ton père ne vient jamais par ici. Dépêche-toi de passer ton chemin». *Younde*, partagé entre la colére et la crainte, prit le parti de s'éloigner.

Nyébaga cria à l'adresse de *Somba*: Donne-moi un de mes enfants, c'est l'heure de la tétée». *Somba* lui passa un petit après l'autre, mais comme un certain nombre étaient déjà morts, il dut en présenter certains deux fois. Or, quand un petit avait déjà allaité une première fois et revenait sous la mère, il refusait de téter car il était rassasié. *Nyébaga* s'inquiéta du manque d'appétit de certains de ses enfants auprès de *Somba*: «Comment se fait-il que mes derniers enfants aient boudé le lait alors que les premiers avaient tété goulûment?». *Somba* le rassura: «C'est qu'ils se sont déjà bien habitués aux haricots. Tu verras que, bientôt, ils ne voudront plus manger que cela et qu'ils grandiront alors remarquablement vite». *Nyébaga* acquiesça: «Il me semble, en effet, que tu t'y entends à merveille. Je suis très contente de toi».

Somba tua toutes les petites filles de *Nyébaga*, les unes après les autres, en les jetant dans la marmite et en les faisant cuire. Il avait également fabriqué des petites crocodiles en argile qui imitaient très bien les enfants de *Nyébaga*. Un jour, celle-ci demanda quelque chose à manger. *Somba* lui tendit un plat de haricots mijotés avec un peu de la chair des petits crocodi-

les. *Nyébaga* se régala et félicita *Somba*: « Tu cuisines à merveille. Je comprends que mes filles ne veuillent pas de mon lait et préfèrent tes plats de haricots. En attendant, peux-tu m'apporter mes enfants et les placer au soleil! ». *Somba* prit les poupées d'argile, une à une, et les aligna au soleil avec beaucoup de soin. *Nyébaga* les contempla: « Mes filles ont bien grandi. C'est parfait, apporte-les plus près de moi ». *Somba* se défila: « Désolé. Je dois m'absenter un instant pour aller me soulager: un besoin urgent ». Et il partit en courant.

Lorsqu'il fut sur la rive, il se retourna et hélas *Nyébaga* était restée sur le banc de sable: « Comment as-tu trouvé mon plat de haricots? ». *Nyébaga*, surprise, lui répondit: « Succulent! ». Alors *Somba* lui cria: « Cette viande si délicieuse, c'était la chair de tes enfants! ». La colère aveugla *Nyébaga*. *Somba* la nargua encore: « Veille bien sur les poupées d'argile surtout! ». Folle de rage, *Nyébaga* se retourna et s'aperçut que *Somba* avait dit vrai. Elle se précipita alors dans son antre et y trouva les restes de ses enfants. Elle se rua à la recherche de *Somba*. Elle le chercha en vain car celui-ci s'était caché dans un fourré.

Depuis ce jour, *Somba* vit caché dans les fourrés et les hommes fabriquent des statuettes d'argile à l'image de *Nyébaga* (Je n'en ai, pour ma part, jamais vu en pays *Mossi*).

Somba se dit alors: « Tous les grands animaux vont me traquer sans cesse si je ne leur fais pas peur ». Il trouva, dans les fourrés, le cadavre d'une antilope, qui était dans un état de décomposition fort avancé: les vers grouillaient et la puanteur qu'il exhalait empestait atrocement. *Somba* se glissa pourtant dans cette carcasse pourrie, glissa ses pattes dans celles de la dépouille et décida de se rendre dans cet accoutrement chez *Ouobogo*, l'éléphant. Celui-ci, horrifié, lui demanda qui il était. *Somba* dit d'une voix faible: « Ah! Je suis l'antilope ». *Ouobogo* avait du mal à le croire: « Mais que t'est-il donc arrivé? Tu empestes cinq lieues à la ronde et les vers pendent de ton ventre? ». La voix de *Somba* filtra hors du cadavre de l'antilope: « Hélas, j'ai déplu à *Somba*, j'ignorais qu'il détenait des pouvoirs magiques si puissants. Je l'avais juste un peu énervé et voilà qu'il me dit *kafo*. (« maudit sois-tu »). Dans la minute j'ai perdu ma santé et mes forces ». *Ouobogo* était de plus en plus inquiet: « Et tu as sombré dans cet état répugnant après qu'il ait prononcé *kafo*? ». De plus en plus faible la voix de *Somba* sortit du cadavre: « Comme je te le dis. Depuis cette minute, je pourris sur pieds et les vers me dévorent ». *Ouobogo*, à son tour, défaillait. « Ainsi, on doit se méfier de *Somba*? ». Et *Somba* de lui repondre: « Oh oui! Il est effrayant ».

Somba prit congé, toujours enveloppé de la dépouille puante de l'antilope. Il rampa jusqu'au fleuve et, sur la berge, tint le même discours à *Younde*. Puis il chercha *Nyébaga* pour l'effrayer à son tour (le conteur ré-

pétait donc encore deux fois le dialogue que *Somba* avait eu avec *Ouobogo*). Ayant terminé ses visites, *Somba* se débarrassa de l'horrible dépouille en la jetant dans la fleuve, puis il se lava minutieusement.

Une fois propre, il se cacha dans la brousse pour guetter *Ouobogo* (l'éléphant). Quand il l'aperçut, il s'approcha de lui sans faire de bruit. Il l'interpella brusquement: «Bonjour, mon vieux *Ouobogo*, comment va la santé?». Mais, à peine *Ouobogo* avait-il reconnu *Somba*, qu'il s'enfuya en criant: «Je sais que tu détiens un redoutable *kavogo*. Laisse-moi, je ne te ferai pas de mal».

Somba et la fille de Nyaka

Nyaka, c'est-à-dire la petite antilope, la *mangarni* des Mandé, est représentée par toutes les tribus de l'ouest, y compris les Mossi, comme très rusée et un peu magicienne. Elle avait une petite fille qui était si jolie que plus d'un prétendant aurait voulu l'épouser. Mais *Nyaka* avait fait savoir qu'elle ne donnerait sa fille qu'à celui qui lui rapporterait le lait de *Padere* (ou *Ouide Nafo*: le buffle sauvage), la peau *d'Abaga* (le léopard), et la défense de *Ouobogo* (l'éléphant). Cela parvint aux oreilles de *Somba* et il se dit en lui-même: «Bah, ce n'est pas si difficile. Je parviendrai bien à lui rapporter ce qu'elle veut».

Sans tarder, *Somba* mélangea la plus fine farine de grain sauvage (plus exactement le *fonio* des Mandé) avec du sel (*yamsong*) et confectionna une délicieuse bouillie dont il emplit une gourde. Il se rendit ensuite là où il était sûr de rencontrer *Padere*. Celle-ci l'interpella: «Mais où vas-tu donc?». *Somba* fit mine de sursauter: «Oh, je voulais me mettre un peu à l'écart pour déguster ce nectar qui me paraît délicieux». *Padere* allongea son cou: «Humm! Fais-moi goûter, s'il te plaît!». *Somba* ne se fit pas prier et lui en donna un peu. *Padere* s'écria: «Mais, c'est vraiment délicieux! Et où trouves-tu cela?». *Somba* baissa la voix: «J'en trouve dans les baobabs. Certes, avec mes petites dents, je ne peux pas en ramener beaucoup à la fois. Mais avec des cornes aussi puissantes que les tiennes, la chose serait plus facile. Tu n'aurais qu'à les enfoncer dans l'écorce tendre de cet arbre. Tu pourrais sans effort y pratiquer une profonde entaille. Ensuite, il ne te resterait qu'à élargir cette brèche pour te régaler tant que tu voudras, car le tronc des baobabs est toujours plein de ce nectar!». *Padere* trépignait d'impatience: «C'est bien, dis-moi où l'on peut trouver cet arbre!». *Somba* lui indiqua de la tête: «Tu vois, juste là-bas».

Padere s'élança tête baissée, les cornes pointées contre le tronc. Elle y mit toute sa puissance, mais au lieu de défoncer ce qu'elle croyait être l'écorce tendre du baoboab, elle ne parvint en fait qu'à enfoncer profondé-

ment ses cornes dans le bois très compact de cet arbre. Quand elle voulut se dégager, elle ne put y parvenir. Elle était prise au piège. *Somba* s'avança, sûr de lui: « Tu permets? ». Il sortit une petite calebasse et commença à traire *Padere* qui, malgré tous ses efforts, ne parvenait pas à libérer ses cornes. Dès que sa petite calebasse fut pleine, *Somba* courut voir *Nyaka* et la lui tendit: « Voici, pour commencer, le lait de *Padere* ».

Somba ne chôma pas. Il se rendit chez *Abaga*: « Peut-être, voudrais-tu m'accompagner? Je vais me baigner ». Cette idée séduisit beaucoup *Abaga*: « Je mets de l'ordre dans mes affaires et je viens avec toi ». Les deux compères se séparèrent et chacun d'eux fit un détour par sa maison. Pendant qu' *Abaga* rangeait la sienne, *Somba* bourrait sa besace de *tyéperrenga* (poivre rouge). Ils se rejoignirent sur le chemin de la rivière et firent la route ensemble. Arrivé sur la berge, *Somba* jeta son sac dans l'herbe en suggérant: « Peut-être devrions-nous déposer nos beaux habits au sec? ». *Abaga* approuva: « Certainement, tu as raison. Je vais, moi aussi, quitter mon beau manteau ». Aussitôt dit, aussitôt fait, et voici la belle robe tachetée d'*Abaga* reposant sur l'herbe à côté du sac de *Somba*. Les deux amis entrèrent ensemble dans l'eau et commencèrent à nager. Ils nageaient déjà depuis quelques minutes quand *Somba* s'écria: « Ah! J'ai oublié de déposer quelque chose! Et maintenant, je l'ai mouillé. Il faut vite que je retourne sur la rive pour essayer de le faire sécher. Je n'en ai pas pour longtemps ». Il gagna la berge, courut à son sac, l'ouvrit, prit le poivre et en imprégna la fourrure d'*Abaga*. En un clin d'œil, il était retourné à l'eau.

La baignade se prolongea un peu, puis le nageurs regagnèrent la rive. *Abaga* voulut se rehabiller. Il enfila sa peau, mais au bout de quelques instants, il la retira en s'ébrouant: « Grr! Ça me gratte horriblement! ». Dans le même temps, *Somba* avait repris son sac. Il le renifla prudemment et mima la consternation: « Oh! Mais c'est horrible! Quelque chose s'est déposé sur mon sac pendant que nous nous baignions! ». *Abaga* s'approcha et huma lui aussi: « C'est la même chose que ce qui s'est mis dans mon habit ». *Somba* fit mine de réfléchir: « Je ne peux vraiment pas ramener mon sac neuf dans un tel état! ». *Abaga* hocha la tête: « Moi non plus, dit-il navré, je ne peux pas remettre ma peau! ». *Somba* continua: « Je dois d'abord laver ma besace! ». Et *Abaga* renchérit: « Mon habit aussi a grand besoin d'être lavé! ». Alors *Somba* lui dit: « Laisse-le ici, je te le laverai en même temps que je laverai mon sac ». Ceci ne déplut pas à *Abaga*. *Somba* ajouta: « Tu pourras le reprendre demain » et il s'empara de la peau. Dès qu' *Abaga* se fut éloigné, *Somba* détala et apporta la belle fourrure à *Nyaka*: « Voici la peau d'*Abaga*, comme tu l'avais demandé », dit-il en la lui donnant.

Somba se dirigea ensuite vers le tropeau des grands *ouobogo* (éléphants). *Somba* repéra le plus grand d'entre eux, s'assit à côté de lui et se mit à scruter le ciel. De temps à autre, il hochait la tête comme s'il était émerveillé,

tout en répétant: «N'est-ce pas ravissant! Oh, que c'est beau!». Le grand *Ouobogo* était intrigué. Il jeta un coup d'œil dans la direction où regardait *Somba* et ne vit rien. Il lui cria: «Bonjour cher *Somba*! Qu'y-a-t-il donc là-bas?». *Somba* fit semblant de sursauter, comme si cette voix le tirait d'une profonde contemplation. Il s'exclama: «Excuse-moi, cher *Ouobogo*, je ne t'avais pas vu et je ne t'ai pas salué. Mais j'étais fasciné par tant de beauté!». La curiosité de l'éléphant était piquée: «Mais de quoi parles-tu?». *Somba* parut interloqué: «Comment! Tu ne vois pas cette splendeur, là-haut, dans le ciel?». Le grand *Ouobogo* leva la tête et plissa ses yeux: «Non», dit-il, déçu, «je ne vois rien là-haut!». *Somba* se retourna vers les autres éléphants: «Vous ne voyez rien?». *Ouobogo* les interrogea du regard: «Non, dirent-ils, nous ne voyons rien du tout».

Somba insista: «Ça alors», s'écria-t-il, «le grand *Ouobogo* ne voit pas cette merveille là-haut dans le ciel?». Tous les *ouobogo* levèrent la tête et scrutèrent le ciel le plus attentivement possible. Le grand mâle soupira: «Eh non, je ne vois rien, et pourtant j'aimerais bien la voir!». Ses compagnons renchérirent, les yeux toujours rivés au ciel: «Oh oui, nous aimerions tellement savoir quelle est cette merveille qui est là-haut!». *Somba* prit un air docte: «Le fait que vous ne la voyiez pas», expliqua-t-il, «vient de ce que vous avez des yeux minuscules en comparaison avec votre taille. Voyez mes yeux, ils sont proportionnellement beaucoup plus grands. On le constate chez presque tous les petits animaux. Mais vous, vous êtes si grands, si merveilleusement grands, que cela doit pouvoir s'arranger. Il suffit que vous vous grimpiez sur le dos pour faire une pyramide. Lorsque le plus grand d'entre vous sera parvenu au sommet, non seulement il pourra voir la merveille de près, mais il sera également capable de l'attraper et de la redescendre pour que vous la voyiez tous». Les *ouobogo* hochèrent la tête: «Voilà qui est bien», dirent-ils. Et le plus grand d'entre eux déclara: «Je grimperai donc sur votre dos à tous. Mais tenez bon, car je ne veux pas risquer de tomber». Les *ouobogo* le rassurèrent. Ils entreprirent donc de monter les uns sur les autres et formèrent bientôt une immense colonne. Le plus grand se hissa au sommet. *Somba* attendit qu'il ait fini de grimper et glissa un brandon sous la patte arrière de l'éléphant qui les soutenait tous. La brûlure causa une telle douleur à celui-ci, qu'il ne put s'empêcher de faire un pas en avant. La colonne d'éléphants vascilla et le grand mâle qui se tenait au sommet perdit l'équilibre. Il tomba la tête la première, brisant une de ses défenses dans sa chute. Tous les *Ouobogo* insultèrent vertement celui qui avait bougé. Celui-ci essayait de se disculper: «Je suis désolé», disait-il, «je me suis enfoncé une épine dans le pied et vous pesiez si lourd sur mon dos!».

Tirant parti de leur dispute, *Somba* s'empara de la défense cassée et alla la cacher dans un fourré. Le grand mâle se mit à chercher sa défense en pes-

tant. Perché dans un arbre voisin, un petit oiseau avait tout vu. Il interpella le Grand *ouobogo* pour dénoncer *Somba*: «Tu cherches ta défense du mauvais côté. Va plutôt là-bas. C'est *Somba* qui te l'a volée et qui l'a cachée dans les fourrés». Mais le grand éléphant ne comprit pas ce que lui disait l'oiseau: «Que dis-tu? lui demanda-t-il en tendant l'oreille». *Somba* s'interposa: «Ce blanc bec ose se moquer de ton malheur». La fureur d'*ouobogo* ne connut plus de borne. Tout le troupeau se mit à pourchasser le petit oiseau. Tous les éléphants voulaient écraser ce malappris. *Somba* profita de cette diversion pour s'éclipser avec la défense. Il l'apporta à *Nyaka*: «Et voici la défense d' *Ouobogo*», dit-il en la lui tendant. *Nyaka* la regarda: «C'est bien vrai. Tu m'as donné le lait de *Padéré*, la peau d' *Abaga* et la défense de *Ouobogo*». Alors, *Somba* réclama son dû: «Maintenant, toi, tu dois me donner ta fille!». *Nyaka* sourit malicieusement: «Cher *Somba*, je ne peux pas te donner ma fille! Tu viens de nous prouver que tu étais extraordinairement intelligent. Je suis moi-même un être exceptionnellement doué. Si nos deux familles s'unissaient et qu'un enfant naisse de ce mariage, il serait l'égal de *Ouende* (Dieu) et cela ne doit pas être. Voilà pourquoi tu n'auras pas ma fille».

Katere, cheval de selle de Somba

Dans les temps anciens, le grand marché ne se tenait que tous les six jours à Ouagadougou, alors qu'aujourd'hui, il a lieu tous les trois jours. Un beau matin, *Somba* dit à son *Adole* (ce qui signifie amie ou compagne): «Demain, c'est jour de marché». *Adole* sourit: «On devrait essayer de faire quelque chose d'amusant», dit-elle. *Somba* réfléchit: «J'ai trouvé, s'écria-t-il bientôt, je me servirai de *Katere* (le chacal) comme monture et j'irai au marché sur son dos». *Adole* doutait qu'il y parvint mais *Somba* releva le défi: «C'est ce que tu vas voir!».

Somba alla chercher de l'argile et s'en fit une emplâtre pour son genou. Ensuite, il s'allongea sur le pas de sa porte. Quelques instants plus tard, *Katere* vint à passer. Il entendit *Somba* qui geignait et s'inquiéta: «Mais qu'as-tu donc?». *Somba* fit mine d'étouffer une plainte: «J'ai mal au genou. Ça ne serait pas très grave en soi, mais, demain, je devais aller au marché, là où l'on tue les chèvres et les moutons. Hélas! Je ne pourrai jamais y aller à pied!». *Katere* était très gourmand et cela le rendit serviable: «Le marché n'est pas si loin d'ici. Je peux t'aider si cela t'ennuie tant de ne pas y aller. Je te porterai sur mon dos jusque là-bas et, en échange, tu me donneras quelques morceaux de viande». *Somba* semblait hésiter: «Non, tu es trop gentil, je ne peux pas accepter!». Mais *Katere* insistait: «Mais si! Tu me donneras un peu de viande en remerciement!». *Somba* se laissa finale-

ment convaincre: «C'est bon, viens demain matin de bonne heure».

Katere fut ponctuel. *Somba* prit une couverture et la lui plaça sur le dos en disant: «Je ne peux pas m'asseoir ainsi, il faut que je m'installe quelque chose par-dessus». Il prit une *gal* (selle) et la fixa autour de la taille de *Katere*. Il prit ensuite un mors (*salbere*) et voulut le lui enfiler. Mais *Katere* refusa: «Non, il n'est pas question que tu me mettes ça dans la bouche». *Somba* trouva très vite un argument: «Alors, nous ne pourrons pas aller au marché! Car, seuls ceux qui se seront nettoyé les dents seront autorisés à prendre part au festin et pourront manger du mouton, de la chèvre et du bœuf. Cette chose sert précisément à se nettoyer le dents!». *Katere* se résigna et accepta de porter le mors. *Somba* chaussa ensuite les éperons (*saba*) et monta en selle. Il éperonna *Katere* qui protesta vigoureusement: «Eh! Je ne veux pas que tu emportes cette ferraille». *Somba* inventa une autre excuse: «Il nous faut bien prendre des couteaux pour pouvoir découper la viande! Comment veux-tu que je taille de belles tranches de bœuf, de chèvre et de mouton sinon!». La gourmandise de *Katere* l'emporta à nouveau: «C'est bon! prends-les!».

C'est ainsi que *Somba* chevaucha sa nouvelle monture jusqu'au marché. Et tous les gens criaient: «Regardez, *Somba* a pris *Katere* comme cheval de selle! Regardez-les!». *Katere* s'inquiéta: «Je ne comprends pas, qu'ont-ils à crier de la sorte?». *Somba* trouva là le moyen de ne pas l'inviter à manger: «Celui-ci dit que tu lui as volé une chèvre, celui-là un mouton, et l'autre là-bas aussi. Tous disent qu'ils se réjouissent de t'avoir enfin sous la main». *Katere* n'avait pas la conscience tranquille. Il prit peur et cria à *Somba*: «Vite, descend, que je puisse m'enfuir!». *Somba* descendit et *Katere* détala ventre à terre.

Jadis, quand *Katere* avait laissé ses empreintes sur la place du marché, les villageois sacrifiaient une poule. Mais, de nos jours, cette pratique a disparu.

Somba et Katere

Somba et *Katere* se virent chargés de récolter du miel (*sido*) pour le Roi. Ils devaient également le lui apporter à la cour. Ils allèrent dans la brousse et emplirent chacun un grand pot de miel très parfumé. Mais *Katere* ne put s'empêcher de goûter au miel qu'il venait de récolter. Il le trouva si bon qu'il le goûta encore, et qu'il recommença jusqu'à ce qu'il ne reste presque plus rien dans le pot. Alors *Katere* racla ce qui restait de miel au fond du pot, remplit celui-ci avec ses excréments et les recouvrit avec le peu de miel qu'il n'avait pas mangé. On pouvait croire, effectivement, que le pot ne contenait que du miel.

Les deux compères se rendirent à la cour, porter leur offrande au roi. Le souverain soupesa les deux pots et constata que celui de *Katere* était beaucoup plus lourd que celui de *Somba*. Persuadé que la différence de poids signifiait qu'un des pots contenait plus de miel que l'autre, le *naba* décida d'offrir le pot le plus lourd à son épouse favorite et le plus léger à sa seconde femme. Celle-ci, qui avait reçu le pot de *Somba*, se régala, car le miel qu'il contenait était vraiment délicieux. Par contre, lorsque la favorite plongea la main dans le pot de *Katere*, elle ne tarda pas à se rendre compte qu'il était loin de ne contenir que du miel. Elle retira sa main et se précipita chez le roi pour lui montrer, preuves à l'appui, qu'on les avait trompés. Le roi la calma: « Attends un peu, dit-il, c'est à moi maintenant de lui jouer un mauvais tour ».

Les deux femmes préparèrent un repas pour récompenser de leur peine ceux qui avaient été chercher le miel. La seconde épouse, confectionna pour *Somba* un plat savoureux, fait de farine fine, de sel, de viande et arrosé d'une sauce aux herbes. La première épouse, qui s'était vu offrir le miel souillé de *Katere*, lui prépara une galette grossière en mélangeant de la farine de sorgho et de l'eau sale, sans ajouter ni sel, ni viande. Les plats furent disposés de telle sorte que *Katere* devait monter sur une sorte d'estrade et manger en surplombant *Somba*.

On fit entrer les deux amis et chacun se vit désigner sa place. *Katere* grimpa sur la plateforme et *Somba* s'assit sur le sol. *Katere* prit sa galette, y goûta et la trouva franchement mauvaise. Il regarda sous lui et s'aperçut que le plat de *Somba* contenait de la viande et qu'il était arrosé d'une sauce appétissante. Il fit mine de laisser tomber par inadvertance un petit morceau de sa galette dans le plat de *Somba* et il appela son ami: « *Somba*! Un morceau de ma galette est tombé dans ton plat, tu veux bien me le rapporter? ». *Somba* le lui tendit et *Katere* trouva que ce petit morceau imprégné de sauce était fort à son goût. Il ne put s'empêcher de laisser retomber une autre boulette en visant le plat de *Somba* de telle sorte qu'elle y tombe. *Katere*, à nouveau, réclama: « *Somba*! Un morceau de ma galette est tombé dans ton plat. Je voudrais que tu me le rendes ». A nouveau, *Somba* le lui tendit mais il ajouta d'un ton sec: « Cela suffit maintenant. Garde ton plat là-haut. Je ne vais quand même pas me déranger comme cela indéfiniment! ». Et *Katere*, la mort dans l'âme, dut se résigner à manger cette galette infecte, tout en voyant *Somba* se régaler juste au-dessous de lui.

Le lendemain matin, le roi leur annonça qu'il voulait les rétribuer pour leur récolte de miel. Les troupeaux du roi paissaient tout près de là. Les bergers avaient passé une ficelle autour du cou d'un taurillon et une corde plus grosse autour de celui d'une chèvre. Les deux licous aboutissaient sur la place où se tenaient le roi et les deux compères, mais, placés où ils étaient, ceux-ci ne pouvaient pas savoir à quel animal était reliée chaque

corde. Le Roi leur dit: «Que chacun prenne une corde et fasse sortir un animal du troupeau. Ce sera un taurillon ou bien une chèvre». *Katere* devança *Somba*: «Je suis le plus fort», dit-il, en empoignant la plus grosse des deux cordes, «je choisis celle-ci». Il ramena la chèvre alors que le jeune taureau échut à *Somba*. *Katere*, amèrement déçu, protesta auprès du Roi: «Le partage n'est pas équitable. Ce n'est pas juste!». Le roi le calma: «Ce n'est pas moi qui aie choisi. Tu avais le choix entre deux cordes. Mais soit, je veux bien que vous recommenciez demain. Il se pourrait que le sort en décide autrement». *Katere* s'estima satisfait. Il rendit sa chèvre et *Somba* dut également redonner son taureau.

Le lendemain, le roi donna l'ordre qu'on intervertisse les licous: la chèvre était attachée avec la ficelle, le jeune taureau avec l'autre corde, et il était toujours impossible de savoir à quel animal menait chaque corde. Le roi redonna le choix aux deux amis: «Choisissez chacun une bête». *Katere* se précipita encore: «Hier, le sort m'a été défavorable; c'est moi qui doit tirer le premier aujourd'hui». Il s'empara de la plus fine des deux cordes, espérant que le petit taureau y serait toujours attaché. Hélas, ce fut de nouveau la chèvre qu'il ramena. Comme la veille, *Somba* reçut le taurillon. *Katere* allait recommencer à protester, mais le roi l'interrompit: «Personne d'autre que toi n'a choisi. Maintenant, de l'air!».

Les deux compagnons s'en retournèrent chez eux. L'un tirait sa chèvre, l'autre son taureau. En chemin, *Katere* s'arrêta: «Ma chèvre boîte, dit-il, elle a mal à une patte. Je vais la lui couper». *Somba* lui fit remarquer que la chèvre marcherait encore plus difficilement sur trois pattes, mais *Katere* s'obstina, amputa sa chèvre et se régala d'un délicieux gigot. Il ne s'écoula pas longtemps avant qu'il s'arrête de nouveau: «Ma chèvre est vraiment trop malade, je dois lui couper une deuxième patte». Il amputa donc sa chèvre une nouvelle fois. Si bien qu'il finit par la manger toute entière, morceau par morceau. Bientôt, il ne resta plus que le *songare* (foie) de sa bête. *Katere* avait ainsi dévoré toute sa chèvre sans rien partager avec *Somba*.

Katere prit alors ce dernier petit morceau et le tendit à *Somba* en lui disant: «Vois! Je te fais un cadeau! J'espère que tu aimeras ça!». *Somba* le remercia, mais se dit en lui-même: «Ceci risque de nous valoir des disputes. Je préfère ne pas le manger pour l'instant, il est peut-être plus prudent de le garder pour le cas où j'aurais à le lui rendre». Il coinça le foie derrière son oreille. Il ne s'était pas écoulé bien longtemps que déjà *Katere* le rappelait: «Je t'ai donné le foie de ma chèvre, ne l'oublie pas!». *Somba* retira le foie de derrière son oreille et le tendit à *Katere*: «Non, je ne l'oublie pas, du reste, tu vois, je l'ai toujours». *Katere* lui suggéra avec insistance: «Mais, mange-le donc, je plaisantais!». *Somba* remit le foie derrière son oreille. Quelques instants plus tard, *Katere* revenait à la charge: «Tu as là

un bien beau taurillon. Et ne t'ai-je pas donné le foie de ma chèvre?». *Somba* reprit le foie et le lui tendit: «Tu m'as effectivement donné le foie que voici. Mais, si tu as faim, n'hésite pas à le reprendre. Quant à moi, je manque d'appétit». *Katere* se récria: «Mais non, voyons, je ne faisais que plaisanter. Mais tu devrais le manger avant qu'il ne s'abîme». *Somba* n'en fit rien, il recala le foie derrière son oreille.

Entre-temps, *Somba* s'était mis à réfléchir: «Les choses risquent de se corser, car cette nuit, *Katere* va essayer de s'enfuir avec mon petit bœuf. Que puis-je faire? Il faudrait pourtant que je l'éloigne». S'adressant à *Katere*, il dit à haute voix: «Je vais te faire une confidence, *Katere*. J'en ai assez de tirer mon taurillon derrière moi. Je voudrais le tuer. Si tu en profitais pour retourner sur tes pas et allumer un bon feu? Nous pourrions le faire cuire et nous préparer un bon repas». *Katere* ne se fit pas dire deux fois: «J'y cours!». Et il se précipita ventre à terre.

Profitant de son absence, *Somba* tua le jeune taureau, le dépeça et le découpa. Il ne garda que la queue et enveloppa les bons morceaux de viande dans la peau. Puis il camoufla la peau et son contenu dans une cavité en haut du tronc du baobab au pied duquel il s'était installé. Il planta la queue du taureau dans le sol, enfonçant la partie sanguinolente dans la terre de sorte que la touffe de poils se balance en l'air. Quand *Katere* fut de nouveau en vue, *Somba* lui cria: «*Katere*, *Katere*, viens vite! La terre nous mange notre taurillon. Elle l'a déjà englouti jusqu'à la queue». *Katere* se précipita. Il empoigna la queue et s'efforça d'extraire l'animal qui semblait avoir été dévoré par le sol. Il se retrouva cependant pantois ne tenant entre ses mains qu'un morceau de queue dont l'extrémité était déchiquetée.

Somba le regarda: «Tu n'as pu sauver que la queue. Il ne nous restera bientôt plus rien de la bête si tu ne te mets pas très vite à creuser». Mais *Katere* préféra manger la queue sans plus attendre. Il la grignota et en suça les os consciencieusement avant de commencer à creuser.

Mais ses efforts restèrent vains. *Somba* répétait: «Tu as perdu beaucoup trop de temps en mangeant cette queue». *Katere* le rabroua: «De toute façon, maintenant, il est trop tard!».

Somba attendit quelques minutes et se mit à rire: «Je t'ai bien eu *Katere*! Moi aussi, je plaisantais, tout comme tu l'avais fait avec le foie de la chèvre. La terre n'a pas dévoré le taurillon! Il est là-haut, dans un trou du baobab». *Katere* leva la tête et vit les traces de sang le long du tronc. Il se rendit à l'évidence: «Oui, ça me paraît être ça. Mais comment pourrai-je l'atteindre? Je ne pourrai jamais grimper là-haut!». *Somba* lui exposa son plan: «Je te ferai la courte échelle et tu pourras te hisser à sa hauteur». *Katere* accepta: «D'accord. Mais, fais attention de ne pas me laisser tomber». *Somba* répondit: «Essayons toujours». Il souleva *Katere*, s'arcbouta et poussa encore. Mais soudain, alors que *Katere* était presque à la

hauteur du trou, c'est-à-dire à une bonne distance du sol, *Somba* se déroba, comme par inadvertance. *Katere*, privé de soutien, s'effondra. Il atterrit sur le postérieur et demeura ainsi sans vie sur le sol. Il n'était pourtant pas mort. Il revint à lui au bout quelques instants et se traîna péniblement à travers les buissons. Il survécut, mais garda de sa chute une démarche «chaloupée». *Somba*, lui, avait pu garder son jeune taureau pour lui tout seul.

Somba et Norogo

Abaga (la panthère) venait d'avoir des petits. Elle s'était absentée pour aller chercher des herbes dans la brousse. Pendant son absence, *Norogo* (le coq), qui, à l'époque, n'était pas un animal domestique, creva les yeux de tous les bébés panthères. Son crime commis, *Norogo* s'enfuit. A son retour, *Abaga* trouva ses enfants morts. Elle eut beau chercher, elle ne décela aucune trace du coupable.

Abaga courait partout, égarée par la douleur. Elle recontra *Somba*: «Tu pourrais m'aider. Pendant que j'étais partie, quelqu'un est venu et a arraché les yeux de mes petites panthères. Connais-tu un moyen pour que je puisse retrouver l'assassin?». *Somba* réfléchit un court instant: «Bon, ce n'est pas si difficile», dit-il enfin. «Imaginons que tu décides d'organiser une fête sacrificielle et que tu y convies tous les animaux. Tous devront franchir ton seuil et tu pourras très vite reconnaître le coupable. Veille seulement à ce que tous les animaux, depuis la plus grande antilope jusqu'au plus petit coq, soient bien invités à ta fête. Tu t'installeras sur le seuil de ta maison et tu surveilleras attentivement ce qui se passe. Tu pourras facilement remarquer quels seront les absents». *Abaga* le remercia: «C'est bien. Je suis contente que tu acceptes de m'aider. Je te charge de les inviter tous, depuis la plus grande antilope jusqu'au plus petit *norogo*». *Somba* accepta: «C'est bon, je commence tout de suite».

Somba annonça, dans tout le pays, que tous les animaux, depuis la plus grande antilope jusqu'au plus petit *norogo*, étaient conviés chez *Abaga* et devaient se rendre chez elle à l'occasion de la grande fête sacrificielle, *Norogo* entendit la nouvelle et elle lui causa une grande inquiétude: «Comment pourrais-je bien me sortir de cette histoire? Si je n'y pas, cela se saura». Il réfléchit encore et se dit: «Je vais en parler à *Somba* et je lui demanderai conseil». *Norogo* se rendit chez *Somba*: «*Somba*, je dois te dire que c'est moi qui ai crevé les yeux des petites panthères. Et maintenant, nous voilà invités à cette fête! Pourrais-tu m'aider pour que je ne sois pas découvert?». *Somba* posa ses conditions: «Je t'aiderai si tu me payes». *Norogo* accepta le marché.

Quelques jours plus tard, *Abaga* interrogea *Somba*: « Alors, as-tu transmis l'invitation à tous les animaux. Pourrons-nous découvrir qui a crevé les yeux de mes petits? ». *Somba* hocha la tête: « Je les ai tous invités. Surveille *Norogo* et sa famille. Ils seront derrière moi. Tu peux me faire confiance, le coupable est parmi eux ». *Abaga* se déclara satisfaite. Le jour de la fête arriva et *Norogo* vint trouver *Somba*: « Tu n'as pas oublié ce que tu m'avais promis, n'est-ce-pas? ». *Somba* répondit: « Je tiendrai parole. Trouve-toi un panier où tu puisses te nicher et que je puisse discrètement accrocher dans mon dos ». *Norogo* se mit aussitôt à la recherche de cette corbeille.

Le jour de la fête était donc arrivé. Les grandes antilopes franchirent en premier le seuil d'*Abaga*. L'hôte et ses invitées se saluèrent mutuellement, puis les grandes antilopes dirent: « Nous espérons que ta fête te satisfera pleinement ». *Abaga* les remercia: « Cela va déjà très bien, mais où est donc *Norogo*? ». Les antilopes se retournèrent: « Il doit être resté en arrière » répondirent elles; et elles entrèrent dans la maison. *Abaga* demandait à tous les animaux qui franchissaient son seuil s'ils avaient vu *Norogo*. Tous répondaient que *Norogo* était plus loin derrière.

Somba se présenta à la porte *d'Abaga*. Il portait, accrochée à ses épaules, une petite hotte dans laquelle *Norogo* se cachait. Celui-ci n'avait cessé de lui répéter: « Tu te souviens de ce dont nous avions convenu. Je t'offrirai ce que tu voudras, serait-ce un éléphant, mais je t'en prie, aide-moi! ». « C'est d'accord! » avait répondu *Somba*. Mais *Norogo* insistait: « Si *Abaga* ne me fait pas de mal, je te donnerai tout ce que tu voudras ». Les voici donc devant *Abaga*. *Somba* la salua, mais celle-ci le pressa de questions: « Où est donc *Norogo*? Tu m'avais pourtant dit qu'il serait juste derrière toi! ». *Somba* resta très calme: « Il est en effet tout juste derrière moi. Mais arrête donc plutôt cette antilope aux belles cornes qui nous suit. C'est le père de *Norogo*. Si tu le tues, tu tiendras ta vengeance ». En fait, cela faisait déjà longtemps que cette antilope refusait de s'acquitter d'une dette qu'elle avait contractée envers *Somba*. Celui-ci avait beau faire, l'antilope refusait de le rembourser. *Abaga* se fia pourtant à ce que lui disait *Somba*. Elle laissa s'approcher l'antilope aux longues cornes, et celle-ci la salua jovialement: « Bonjour, ta fête te plaît? ». *Abaga* était prête à bondir: « Oui, tout à fait. Mais, dis-moi, où est ton fils *Norogo*? ». L'antilope s'étonna: « Je n'ai rien à voir avec ce *Norogo*, il n'est pas mon fils, j'ignore même qui il est! ». *Abaga* vit rouge: « Je te tiens, assassin! ». Elle sauta à la gorge de l'antilope à longues cornes et la tua.

Quand *Somba* repartit avec *Norogo*, celui-ci commença s'agiter: « Laisse-moi sortir de cette corbeille, je veux rentrer chez moi pour y préparer tes cadeaux ». *Somba* le laissa partir. *Norogo* s'enfuit dans la brousse jusque dans son village et ne donna plus aucun signe de vie à *Somba*. Celui-ci avait été bel et bien berné.

Depuis ce jour, on ne fait plus confiance aux poules et on les enferme dans des corbeilles.

Le vol de viande de Somba et Katere

Kinkirsi s'était fait construire une resserre vraiment immense et y avait emmagasiné de la viande séchée. *Somba* vint à l'apprendre. Il s'était glissé dans la maison et n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'elle regorgeait de nourriture. Il en préleva un peu pour le ramener à l'extérieur et recommença ce manège plusieurs fois, repartant toujours avec un peu de viande. Quand il en eut amassé un plein chargement, il transporta le tout jusque chez lui. Il revint le lendemain ainsi que les jours suivants: l'abondance régnait dans sa maison. *Katere* (le chacal) habitait juste en face de chez *Somba*. Un jour que Madame *Katere* avait laissé le feu s'éteindre, elle se rendit chez sa voisine pour lui demander de rallumer un brandon à son foyer. En entrant, elle remarqua une grosse marmite qui mijotait sur le feu. Au fumeṭ qui s'échappait du couvercle, le flair de Madame *Katere* sut aussitôt que quelque chose de bon était en train de cuire. Elle remarqua aussi que la famille de *Somba* allait bientôt passer à table. Elle s'éloigna quelques pas et éteignit son brandon. Elle frappa de nouveau à la porte de *Somba*: «Mon feu vient de s'éteindre, dit-elle. Pourriez-vous me laisser rallumer mon tison?» Elle s'approcha du feu et repartit. Dès qu'elle fut dehors, elle fit en sorte d'éteindre la flamme à nouveau. Elle revint chez *Somba* prétextant que le vent avait éteint son tison en chemin. Le manège se répéta plusieurs fois et *Somba* n'eut bientôt plus de doute sur la cause des allées et venues de Madame *Katere*: celle-ci était visiblement intéressée par le contenu de la marmite. Il rappela donc sa voisine et lui proposa de goûter un morceau de viande qu'il sortit du chaudron. Madame *Katere* ne se fit pas prier. Elle ne mangea pas tout, mais en garda un peu qu'elle ramena chez elle avec son tison enfin rallumé.

Son mari, *Katere*, gisait là, somnolant à même le sol. Quand elle rentra, il marmonna: «Tu es restée partie longtemps». Madame *Katere* le tança en ces termes: «C'est bien possible que je sois restée longtemps absente. Mais au moins, je ramène une bonne nouvelle. Ce *Somba* est un si bon mari! En voilà un qui ramène de la viande chez lui. Moi, je n'ai qu'un imbécile de mari. Eh oui! Il y a de la viande chez les voisins!». *Katere* grogna que c'était faux. Madame *Katere* lui répartit de plus belle: «Si, c'est vrai! Ils viennent même de m'en donner un morceau». Elle tendit à son mari la bouchée qu'elle lui avait laissée de côté. Il la mangea: «Ma foi, c'est bien de la viande séchée» grommela-t-il. A peine l'avait-il avalée, qu'il se précipita chez *Somba*.

Arrivé chez son voisin, il lui lança: «Alors comme ça, tu as de la viande?». *Somba* opina du chef: «Oui», dit-il, «j'ai beaucoup de viande chez moi. Mais elle ne m'appartient pas vraiment. En fait, je l'ai volée». *Katere* trouva l'occasion trop belle: «C'est extraordinaire! Allons-y ensemble! Quand pouvons-nous y retourner?». *Somba* essaya de le calmer: «Demain, quand le jour sera blanc» (c'est-à-dire quand le soleil sera levé). *Katere*, rongeant son frein, accepta d'attendre.

Il s'en retourna chez lui. Mais il ne put se résoudre à se coucher. Il prit un grand morceau de tissu blanc et l'étala devant la fenêtre de *Somba*. Il frappa à nouveau chez son voisin et cria pour le réveiller: «Le soleil est déjà haut! Le jour est tout blanc! Regarde dehors, *Somba*! Viens vite, allons chercher la viande séchée». *Somba* jeta un coup d'œil par la fenêtre: «Il ne fait pas jour du tout», dit-il à moitié endormi. «C'est seulement un linge blanc que quelqu'un a étendu là! Retourne donc te coucher! Je te dis que nous n'irons pas tant que le jour ne sera pas blanc». *Katere* rentra chez lui et se jeta sur sa couche. Mais il ne put y tenir longtemps et ne tarda pas à revenir à la charge, accompagné cette fois d'un de ses fils. *Katere* secoua *Somba*: «Nous voulons partir maintenant». *Somba* consentit à se lever et les voilà partis tous les trois. *Katere* avait fait venir son fils pour l'aider à transporter plus de viande. Quand ils furent arrivés devant la grande maison de *Kinkirsi*, là où la viande séchée était entreposée, *Somba* leur expliqua: «Vous voyez les portes sont fermées. Pour les ouvrir, il faut crier *Kourie-Kourie* (ce qui signifie ouvre-toi). Surtout, n'oubliez pas cette formule». Il cria: «*Kourie-Kourie*» et les portes de l'entrepôt s'ouvrirent. *Somba* et *Katere* y pénétrèrent, le fils de ce dernier resta à l'extérieur.

Somba jeta quelques morceaux de viande dans sa besace et dit: «Je m'en vais». Mais *Katere* s'obstina: «Je veux en prendre encore. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut profiter d'une telle aubaine. Je préparerai mon paquet plus tard et je rentrerai avec mon fils». *Somba* n'essaya pas de le raisonner: «Comme tu veux», dit-il et il de dépêcha de sortir du hangar. Une fois dehors, il cria: «*Kourkib-Kourkib* (ce qui signifie ferme-toi). A ces mots, les portes se fermèrent et *Somba* s'en retourna au village.

Katere continuait à se goinfrer dans l'obscurité. Quand il voulut ressortir, il se trouva désemparé: «*Somba* m'a pourtant bien donné le mot de passe pour que les portes s'ouvrent. Mais je l'ai oublié!». *Katere* eut beau chercher, il ne parvint pas à s'en souvenir, Il appela donc son fils qui était resté à l'extérieur: «Cours au village», lui dit-il, «et demande à *Somba* quel est le mot qui ouvre les portes». Le fils de *Katere* partit en courant et arriva bientôt chez *Somba*: «Dis-moi, vénérable *Somba*, quel est le mot qui ouvre les portes de l'entrepôt? Mon père ne s'en souvient plus». *Somba* lui dit que la formule était «*Kourkib, Kourkib*». Le fils de *Katere* se dépêcha de retourner auprès de son père. Il lui cria: «*Somba* m'a dit que tu de-

vais crier *Kourkib, Kourkib*». *Katere* s'empressa de hurler: «*Kourkib, Kourkib*» et les portes se fermèrent encore plus. Affolé, il répéta «*Kourkib, Kourkib*», mais les portes se fermaient toujours davantage.

Peu de temps après, *Kinkirsi* vint inspecter son entrepôt, il se mit devant la porte et cria: «*Kourie, Kourie*». Aussitôt le hangar s'ouvrit. *Kinkirsi* regarda à l'intérieur et aperçut *Katere* dans la pénombre: «Je te tiens enfin, s'écria-t-il, vaurien, voleur; c'était toi qui pillais mes réserves de viande!». *Katere* essaya de protester: «Je ne suis pas un voleur, je passais juste par-là». *Kinkirsi*, l'interrompit: «Et que faisais-tu donc là-dedans?». *Katere* se mit à geindre: «C'est la faute de *Somba*», disait-il pour s'excuser. «C'est *Somba* qui m'a fait entrer». *Kinkirsi* resta perplexe: «Et où est-il, ce *Somba*?» demanda-t-il sèchement à *Katere*. Et l'autre de se lamenter: «Il est parti, il m'a laissé». Alors *Kinkirsi* se fâcha: «Tant que je n'aurai pas retrouvé ce *Somba*, je m'en prendrai à toi». Sur ce, il tua *Katere*.

Somba, Katere et Ouobogo

Ouobogo (l'éléphant) passait ses journées à jouer au *ouarre* (le *paddi* des *Bammana* et des *Kalla*), jeu qui consistait à envoyer un palet dans des trous de terre. Un jour, *Somba* vint à passer. «Bonjour, cher *Ouobogo* – Bonjour, cher *Somba*, veux-tu jouer avec moi?». *Somba* fit mine d'hésiter: «Je ne sais pas jouer», dit-il, «mais je pourrais peut-être apprendre». En fait, il était très habile à ce jeu, mais sa réponse mit *Ouobogo* en confiance. Il dit à *Somba*: «Regarde bien, je vais te montrer». Et il lui fit une démonstration.

Les deux amis se mirent à jouer ensemble, mais *Somba* fit en sorte de perdre pour que *Ouobogo* puisse gagner. Celui-ci était si content de sa victoire qu'il tomba à la renverse, riant à gorge déployée. Transporté de joie, il se renversa sur le dos et se mit à balancer ses pattes de droite et de gauche. *Somba* le regardait. Il remarqua que quand *Ouobogo* se balançait, son anus s'ouvrait. Intrigué, *Somba* se coula prestement dans cet orifice béant. Lorsqu'il fut dans le ventre de *Ouobogo*, il découpa plusieurs bons morceaux de lard et les ramena vite à l'extérieur. *Ouobogo* arrêta de se balancer et se remit debout. Mais *Somba* avait eut le temps de camoufler les morceaux de lard dans les hautes herbes. Ils firent encore plusieurs parties de *Ouarre* ensemble. A chaque fois, *Somba* laissait *Ouobogo* gagner et profitait du fait que, sous l'effet de la joie, celui-ci ouvrait son anus, pour s'y glisser de découper quelques bons morceaux dans le ventre de l'éléphant. Quand les deux partenaires se séparèrent, *Somba* alla ramasser le butin qu'il avait caché dans les fourrés et le ramena chez lui. Ceci valut à *Somba* de pouvoir déguster un excellent repas. Du reste, il ne s'en tint pas là. Il re-

tourna jouer tous les jours avec *Ouobogo* en faisant bien attention de toujours le laisser gagner. Il put ainsi se procurer facilement des morceaux de lard et de viande. Il laissait sa femme les préparer et menait de la sorte une vie fort agréable. Un jour, *Katere* vint rendre visite à son ami *Somba*. L'odeur qui montait de la marmite l'allécha: «Il me semble qu'il y a là-dedans de quoi se régaler», dit-il en humant l'air. «Quelle viande est-ce donc?». *Somba* essaya de nier: «Tu te trompes. Il n'y a pas de viande là-dedans». *Katere* se froissa et dit d'un air détaché: «Si tu ne veux pas me dire ce que c'est, ça m'est égal! Mais je te tuerai et je pourrai m'offrir un bon petit déjeuner». *Somba* se vit contraint de lever un coin du voile: «Ecoute, *Katere*, la seule chose que je puisse te dire, c'est que c'est délicieux. Je t'emmenerai avec moi demain et je te montrerai comment je m'y prends. Mais tu dois me promettre que tu seras extrêmement prudent car la chose est loin d'être sans danger». *Katere* était prêt à tout: «D'accord, d'accord. Demain, je passerai te chercher de bonne heure».

Le lendemain matin, *Katere* vint très tôt. *Somba* l'emmena à l'endroit où *Ouobogo* avait l'habitude de jouer au *ouarre*. Comme ils s'approchaient, *Somba* murmura à *Katere*: «Fais bien attention. D'abord, il faut que nous perdions la partie. Ensuite, laisse-moi faire». *Katere*, de plus en plus intrigué, opina. Quand *Ouobogo* les vit venir, il les héla d'un ton joyeux: «Ah, vous êtes deux aujourd'hui». *Somba* le salua: «Eh oui, j'ai emmené mon ami avec moi», dit-il en présentant *Katere*. «Il se moque de moi parce que je lui ai dit que je perdais toujours. Il est persuadé qu'il saurait jouer bien mieux que moi». *Ouobogo* était aux anges: «C'est parfait, dit-il, nous lui montrerons comment on joue et ensuite je jouerai seul contre vous deux». *Ouobogo* fit une démonstration pour *Katere*, puis les trois amis entamèrent la partie. Les deux compères laissèrent *Ouobogo* remporter la victoire. Celui-ci ne put contenir sa joie: «J'en sais plus que vous deux réunis!» disait-il. Il se roula par terre plus ravi que jamais en se tordant de rire.

Somba s'engouffra prestement dans l'anus de l'éléphant et *Katere* le suivit. A l'intérieur du ventre du mastodonte, *Somba* tira son couteau et s'efforça de mettre *Katere* en garde: «Attention, *Katere*! Tu peux découper autant de lard et de viande que tu voudras. Veille seulement à ne surtout pas toucher à cet organe que tu vois là-bas. C'est le coeur. A la moindre éraflure, *Ouobogo* mourrait aussitôt. Il serrerait ses fesses et nous resterions prisonniers de son ventre. Sois très prudent!». *Katere* lui promit tout ce qu'il voulait. Mais *Somba* insista: «Fais très attention, sinon cela ira très mal pour nous. Si tu le tues nous mourrons aussi, et adieu la bonne chair». *Katere* s'impatientait: «Ouais, ouais», grogna-t-il, «c'est bon, je ferai attention». Ils se mirent alors à découper les morceaux qui leur plaisaient. Mais *Katere* était si absorbé par ce qu'il faisait qu'il oublia très vite l'avertissement de *Somba*. Le cœur de *Ouobogo*, enrobé de graisse, lui pa-

rut tellement appétissant qu'il prit son couteau et en découpa un morceau.

A peine l'avait-il entamé que *Ouobogo* mourait et resserrait son sphincter. *Katere* et *Somba* étaient prisonniers du cadavre de *Ouobogo*. Quelques heures plus tard, un chasseur vint à passer dans la clairière où gisait *Ouobogo*. Il se précipita au village : « Il y a un éléphant mort là-bas », cria-t-il. Tous les hommes se mirent en route, ils étaient très intrigués : « C'est toi qui l'a tué? » demandaient-ils au chasseur. Celui-ci répondait qu'il avait trouvé l'éléphant mort. Alors, on s'étonna : « Mais de quoi a-t-il bien pu mourir? ». Ils s'approchèrent de la dépouille de l'éléphant et commencèrent à le dépecer.

Somba les etendit. Il se tourna vers *Katere* : « Où veux-tu te cacher? chuchota-t-il ». « Dans le *pourre* (estomac) ». *Somba* était excédé : « Çà ne m'étonne pas, c'est la cachette la plus confortable! ». Lui-même, prit le parti de se glisser dans la *dyimpoï* (la vésicule), car il s'était dit : « Tous les chasseurs se débarrassent de la poche de fiel quand ils vident leur gibier ». Les chasseurs dépecèrent l'éléphant, firent sortir les viscères, isolèrent avec précaution la vésicule et la jetèrent au loin en prenant garde que le fiel ne souille pas la viande.

Somba sortit de la vésicule, se lava soigneusement et retourna près des chasseurs. Il fit mine d'être surpris de les voir là : « Bonjour », leur cria-t-il, « Oh! un éléphant mort! C'est vous qui l'avez tué? ». Les chasseurs lui rendirent son salut : « Non, nous l'avons trouvé ainsi ». *Somba* proposa ses services : « Si vous voulez savoir de quoi il est mort, je peux vous le dire facilement. Je sais interroger les oracles, celui de la terre, celui des cauris et celui des calebasses. Il me serait très facile d'éclaircir ce mystère ». Les chasseurs étaient curieux : « Oui, explique-nous ce qui s'est passé et, pour salaire, chacun de nous te donnera un morceau de la viande de l'éléphant ». *Somba* fit semblant de commencer ses incantations, d'interroger l'oracle de la terre, de lire les oracles des cauris et des calebasses. Il proclama : « Cet éléphant a été tué par quelque chose qui lui est resté dans l'estomac. Bridez soigneusement sa panse et déposez-la à côté du cadavre. Quand vous aurez fini de le dépecer, taillez-vous de solides gourdins et frappez sur cet estomac jusqu'à ce vous soyez certains d'avoir tué cette chose ». Les chasseurs se mirent à l'ouvrage. Ils découpèrent l'animal, bridèrent sa panse et l'amenèrent quelques mètres plus loin où ils la déposèrent. Puis, ils se partagèrent la viande en parts égales. Enfin, chaque chasseur s'étant muni d'un gros bâton, ils se mirent tous à taper à tour de bras sur l'estomac de l'éléphant. Au bout de quelques minutes, *Somba* leur fit signe d'arrêter. Il prit un morceau de lard et se pencha au-dessus de la panse de l'éléphant : « *Katere* », sussura-t-il, « j'ai là un délicieux morceau de lard. Voudrais-tu le manger? ». La voix de *Katere* émergea, défaillante : « Je ne me sens pas très bien. Mais je te remercie. Je vais essayer de le manger ». *Somba* se redressa

et dit aux chasseurs: «La chose vit encore, continuez à frapper». Et les chasseurs redoublèrent leurs coups. Quelques instants plus tard, *Somba* les interrompit de nouveau: «Ne veux-tu pas de ce lard succulent, cher *Katere*?». Un filet de voix lui répondit: «Je pourrais peut-être en manger encore un peu». *Somba* invita les chasseurs à reprendre leurs massues: «la chose vit toujours, frappez encore». Ils continuèrent ainsi à taper sur l'estomac jusqu'à ce que *Katere* ne soit plus en état répondre lorsque *Somba* lui proposait de la viande.

Somba dit enfin: «On peut maintenant ouvrir l'estomac de l'éléphant, mais restez très prudents». Les chasseurs pratiquèrent une entaille. *Katere*, qui n'avait pas succombé à leurs coups, s'échappa au dernier moment. *Somba* réclama son dû aux chasseurs: «N'avais-je pas raison?». Les chasseurs en convinrent et chacun d'eux préleva un bon morceau de viande sur la part qui lui revenait pour le donner à *Somba*. Celui-ci put rentrer chez lui les bras chargés de viande.

Somba, Ouobogo et Yougoumde

Somba se lia d'amitié avec *Ouobogo* (l'éléphant) et avec *Yougoumde* (le chameau). Il cacha à chacun d'eux l'existence de son second compagnon, si bien que l'un comme l'autre était persuadé d'être le seul ami de *Somba*.

Un jour, celui-ci fit part de ses projets à *Ouobogo*: «Nous pourrions mettre un champ en culture et nous partager le travail. Tu serais chargé de défricher, de retirer les arbres et les buissons. Moi, je sèmerais les graines». *Ouobogo* accepta: «C'est d'accord. Nous devrions commencer». Ils recherchèrent ensemble quel site conviendrait le mieux et, dès qu'ils l'eurent trouvé, *Ouobogo* se mit au travail. Il arracha les arbres, les buissons, les mauvaises herbes. Il fit place nette et nettoya la parcelle de fond en comble. *Somba* vint inspecter ce que son ami avait fait: «C'est très bien», dit-il. «Tu as fait du bon travail. Je m'y mettrai dès qu'il aura plu; je sèmerai les graines».

Quelques jours plus tard, il rendit visite à *Yougoumde*: «Nous pourrions mettre un champ en culture et nous partager le travail. J'ai déjà défriché un grand morceau de terrain. Je l'ai débarrassé des arbres, des buissons et des mauvaises herbes. Tu pourrais te charger de semer les graines. Cela serait une répartition des tâches très équitable». *Yougoumde* accepta avec enthousiasme. Quand il vit le champ, il dit à *Somba*: «Tu as vraiment bien nettoyé le terrain. Il ne me reste qu'à l'ensemencer. Dès qu'il aura plu, je me mettrai à l'ouvrage». *Yougoumde* sema les graines et celles-ci ne tardèrent pas à germer. Quelque temps plus tard, *Somba* demanda à *Ouobogo* de retirer les mauvaises herbes.

Quand le moment de la récolte fut venu, *Somba* alla trouver *Ouobogo*: «Tu devrais retourner voir ce qu'il advient de notre champ. Cela fait déjà plusieurs fois que j'aperçois un animal qui paraît vouloir se l'approprier. Il me semble que c'est une sorte de géant, bien plus grand que toi. Quand tu viendras, munis-toi d'un gros bâton par précaution. Je n'ai jamais vu l'animal lui-même, je n'ai vu que sa *konde* (guitare). Mais elle me paraît si lourde que je ne crois pas que tu pourrais la soulever. N'oublie pas, quand tu iras au champ, de penser à prendre un solide gourdin, car cette bête est sûrement beaucoup plus grande et beaucoup plus forte que toi». *Ouobogo* écouta attentivement: «C'est bon», dit-il, «je me débrouillerai. J'irai au champ, demain matin très tôt».

Somba fila sans plus attendre chez son autre ami: «*Yougoumde*», dit-il affolé, «j'ai bien peur que nos efforts aient été vains. Notre récolte va profiter à un autre. Tous les matins, j'aperçois un animal gigantesque qui rôde autour de notre champ. Auprès de lui, tu as l'air aussi petit qu'une termite. Il a toujours une massue avec lui et il la tient entre deux doigts. J'ai peur de lui rien qu'en le voyant. Je crains qu'il n'ait l'intention de nous dérober le fruit de notre labeur. Tu ne voudrais pas voir à quoi il ressemble?». *Yougoumde* prit un air brave: «Si», dit-il, «j'irai voir de quoi il a l'air dès demain matin». *Somba* ajouta: «Oui, mais viens très tôt. Couche-toi du côté du soleil et je t'appellerai quand je verrai la bête venir». *Yougoumde* acquiesça: «C'est d'accord, j'y serai dès l'aube».

Le lendemain matin, *Yougoumde* fut ponctuel. Peu avant, *Somba* s'était précipité chez *Ouobogo*: «Viens vite, je vais te montrer l'intrus qui a une *konde*». *Ouobogo* suivit *Somba*. Avant d'arriver en vue du champ, il prit un tronc d'arbre pour s'en faire une grosse massue. Ils s'approchèrent du champ. *Yougoumde* avait eu le temps d'arriver par un autre chemin. On n'apercevait que son cou et sa bosse (ce qui, d'après les Mossi, ressemble à s'y méprendre à une *konde*). *Somba* chuchota à *Ouobogo*: «Regarde! Regarde! N'est-ce pas une énorme *konde*?». *Ouobogo* regarda dans la direction que *Somba* lui indiquait et hocha la tête: «Oui, c'est bien une guitare géante». *Somba* renchérit: «Tu imagines la taille de celui qui peut jouer d'un instrument pareil. J'ai peur! J'ai peur! Vite, fuyons avant qu'il ne commence à nous chercher querelle. Débarrasse-toi de ta massue et fuyons. Ta vie aussi est en danger». *Somba* détala. La peur gagna *Ouobogo*. Il laissa tomber sa massue et s'enfuit à toutes jambes.

Somba ne tarda pas à revenir sur ses pas. Il se glissa à côté de *Yougoumde* et lui dit à l'oreille: «*Yougoumde*, *Yougoumde*, viens vite! La bête est par là! Elle a posé sa massue là-bas. J'ai si peur! Mais viens! Viens voir par toi-même». *Yougoumde* se leva prestement: «Oui, je veux voir». *Somba* le conduisit à l'endroit où *Ouobogo* avait laissé tomber le tronc d'arbre qui aurrait dû lui servir de gourdin. «Tu crois pouvoir affronter une bête qui

peut manier une telle arme?». *Yougoumde* sentit son courage vaciller: «Non», dit-il, «je ne crois pas que j'y arriverai». *Somba* fit mine d'insister: «Mais tu pourrais au moins essayer. Attends, je vais l'appeler et tu pourras le combattre. Nous ne pouvons quand même pas nous résigner ainsi!». *Somba* esquissa un pas, mais *Yougoumde* le retint: «Laisse, laisse, je préfère encore abandonner le champ!». Et il s'enfuit ventre à terre.

Une fois débarrassé de ses deux amis, *Somba* réfléchit: «Maintenant, j'ai ce champ pour moi tout seul. Il me faudrait quelqu'un pour se charger de la moisson. Il se rendit chez *Ouidi Pelogo* (l'antilope *koba*): «Si tu veux bien moissonner mon champ», lui dit-il, «je te paierai un bon salaire». Mais *Ouidi Pelogo* avait bien vu comment *Somba* s'était conduit avec *Ouobogo* et *Yougoumde*. Elle refusa fermement: «Merci bien, je sais quelle est ta rouerie. Adresse-toi à quelqu'un d'autre». Alors *Somba* alla trouver les *Ouamsi* (les singes, singulier *ouamba*): «Si vous voulez moissonner mon blé et si vous engrangez la récolte, je vous paierai largement». Les *Ouamsi* acceptèrent son offre.

Somba les mena au champ et leur dit: «Commencez à moissonner, je vais préparer les silos». Les *Ouamsi* se mirent à l'œuvre et *Somba* rentra chez lui. Il prit le couvercle de chaque silo et le déposa par terre. Sous chaque couvercle, il cacha trois chiens. Les *Ouamsi* eurent bientôt fini de moissonner. Ils amenèrent le grain et remplirent les greniers. Quand ils eurent fini, *Somba* leur dit: «Il ne vous reste plus qu'à remettre les couvercle sur les silos et je vous donnerai votre salaire». Les *Ouamsi* prirent donc les couvercles. Mais les chiens jaillirent de leur cachette et dispersèrent les *Ouamsi* qui, effrayés, ne songeaient plus à réclamer leur dû. C'est ainsi que *Somba* gagna son pain sans même avoir eu à mettre la main à la pâte.

Somba, Katere et Baga

Au début, *Somba* et *Katere* s'entendaient très bien. Ils élevaient ensemble des chèvres, des moutons et des poules et leur entreprise prospérait. Mais un jour, *Katere* prit *Somba* à partie: «Ecoute, *Somba*. Je ne veux plus de toi pour associé. Tu es beaucoup trop faible. Je suis obligé de faire toutes les corvées pénibles. Bien plus, tu ne travailles pas du tout et tu me fais tout faire, même quand cela ne demande pas d'être fort. Tu n'es plus mon ami. Je veux m'en trouver un autre». *Somba* le prit de haut: «Comme tu veux. Mais j'ai peur que cela ne te porte malheur». *Katere* haussa les épaules: «C'est ce que nous verrons».

Il courut chez *Baga* (le chien): «Dis-moi, cher petit chien, je voudrais que nous devenions amis», lui dit-il. «J'étais associé avec *Somba* et nous avons déjà beaucoup de chèvres, de moutons et de poules. Mais je viens de

rompre avec lui. D'abord parce qu'il est paresseux et qu'il refuse toujours de travailler, mais aussi parce qu'il exige d'avoir la plus grosse part des bénéfices. Je ne veux plus avoir affaire à lui et je voudrais devenir ton ami, cher petit chien». *Baga* accepta la proposition: «D'accord», lui dit-il, «nous pouvons essayer».

Dès que *Somba* apprit que *Katere* s'était lié avec *Baga*, il se rendit chez celui-ci: «Cher *Baga*, je voudrais te donner un conseil d'ami. J'ai entendu dire que tu t'étais associé avec *Katere*. Je tenais à te dire que c'est quelqu'un de terriblement cupide. De plus, du fait que tu es au service des hommes, il sera très dangereux pour toi de voler des chèvres, encore plus dangereux que pour n'importe qui. Dis-toi bien que si tes maîtres apprennent que tu voles leur bétail, ils seront impitoyables avec toi. Tu devras être très prudent. Mais ne dis pas à *Katere* que je t'ai prévenu car il se méfierait de toi». *Baga* le remercia pour ses conseils: «J'y veillerai». *Somba* ajouta: «Je voulais surtout te dire, que si un jour tu as faim, tu peux toujours t'adresser à moi, je connais l'emplacement d'une ruche où les abeilles font un miel excellent». *Baga* fut très touché: «Je te remercie, cher *Somba*».

Peu de temps après, *Katere* appela *Baga*: «Viens, allons choisir une chèvre que nous pourrons voler». Ils se rendirent ensemble au village et *Katere* donna à *Baga* l'ordre suivant: «Entre dans l'enclos et fais-nous sortir une chèvre». Mais *Baga* refusa: «Tu n'y penses pas, cher *Katere*! Que dirait mon maître si je me mettais à voler des chèvres! Je suis encore au service des hommes. Je ne peux pas faire cela!». *Katere* se vit donc contraint de se dévouer: «C'est bon, j'irai moi-même». Ce que *Baga* confirma sans s'embarrasser de scrupules.

Katere se glissa donc dans le village et ramena une chèvre. Puis il se retourna vers *Baga*: «Cours au moins chercher du feu, que nous puissions la faire rôtir!». Mais *Baga* secoua la tête: «Comment veux-tu que j'aille chercher du feu? Je n'ai pas de mains pour prendre les tisons! Si je les attrapais dans ma gueule, je me brûlerais. Que dirait mon maître si j'allais le voir avec la gueule brûlée?». *Katere* se résigna à nouveau: «C'est bon, rentrons chez nous avec la chèvre».

Somba les y attendait. Il connaissait une ruche où le miel était particulièrement bon: les abeilles s'étaient installées dans le tronc creux d'un vieil arbre tordu. Le tronc était tellement de guingois qu'il était impossible de se dégager lorsqu'on avait commis l'imprudence d'y introduire sa tête. Mais, à l'époque, *Somba* avait encore une longue et belle queue. Il avait pu la glisser dans la ruche, et l'avait ressortie enduite de miel. Il était ensuite rentré dans sa tanière en se gardant bien de retirer le miel qui était collé sur sa queue.

Son retour fut donc suivi de près par celui de *Katere* et de *Baga* qui revenaient avec leur chèvre. *Katere* se jeta sur sa litière, il avait l'air épuisé.

Somba se leva et s'approcha de lui. Il déroula sa longue queue qui dégoulinait de miel sous le nez de *Katere*: «Sens voir, cher *Katere*», dit-il. *Katere* flaire: «Humm! Ce miel est vraiment du meilleur!». Il se mit alors à lécher le miel sur la queue de *Somba*. Mais il était si goûlu, qu'il ne se contenta pas de lécher le miel. Petit à petit, il grignota toute la queue et c'est ainsi que, depuis, *Somba* n'a plus qu'un tout petit bout de queue. Mais cela ne suffit pas à rassasier *Katere*: «Où as-tu trouvé ce miel, cher *Somba*?». *Somba* lui sourit: «Je vous montrerai volontiers l'endroit. Le miel est dans le creux d'une branche tordue. Mais vous savez bien que je ne suis qu'un pauvre animal tout faible! Si j'étais plus fort, je n'hésiterais pas à briser l'écorce vermoulue avec ma tête pour vous ramener tout le miel. Mais je n'ai malheureusement pu que glisser ma queue dans la fente et l'étirer aussi loin que possible. Je ne récolte en fait que très peu de miel à la fois et cela m'est tellement pénible! Et dire qu'il te serait si facile, cher *Katere*, toi qui es si fort, de tout ramener en une seule fois!». *Katere* voulut s'y précipiter: «Montre-moi donc seulement où est la ruche!».

Somba conduisit donc *Katere* et *Baga* à la branche tordue: «Le miel est là-dedans» leur dit-il. *Katere* renifla: «C'est vrai, la branche semble en être remplie. Je vais faire éclater l'écorce à coups de tête». Il enfourna sa tête dans la branche creuse, et poussé par une avidité forcenée, il s'y engouffra si bien qu'il parvint au-delà du coude que faisait la branche. Arrivé à cet point, il put tourner son cou à se le dévisser, tirer sur sa tête à se la décroncher, il ne parvint pas à se dégager.

La peur l'envahit. Il supplia: «*Baga*, cours vite chez ma mère et demande-lui d'interroger l'oracle de la terre pour savoir comment je pourrais me sortir de cet étau. Va vite!». *Somba* arrêta *Baga*. Il lui glissa à l'oreille : «Demande donc à *Katere* ce que tu auras en échange. Demande-lui la chèvre que vous avez volée ensemble». *Baga* cria à *Katere*: «Me laisseras-tu, pour me remercier, la chèvre que nous avons volée?». *Katere* était prêt à tout promettre: «Cours donc chez ma mère! Quant à la chèvre, tu peux en manger autant que tu veux, mais sors-moi de là!».

Baga et *Somba* partirent en courant. Mais ils ne se rendirent pas chez la mère de *Katere*. Ils se précipitèrent dans leur tanière pour manger la chèvre, laissant *Katere* à son sort. Et *Katere* tirait, tirait. Il parvint enfin à se dégager mais son amertume était grande.

Après cet épisode, il avait encore moins envie d'être l'ami de *Baga* que celui de *Somba*.

Somba et le Roi de la Brousse

Un jour, *Ouego Naba* (le Roi de la Brousse, c'est-à-dire le lion, dont le vrai nom est *dyiguimde*) édicta une loi: «Plus aucun animal ne devra à

l'avenir manger de *siba* (une sorte de vigne sauvage). Moi seul en aurai le droit!». *Somba* avait été informé de cet ordre, mais il était décidé à n'en faire qu'à sa tête: «Les autres feront ce qu'ils veulent. Moi, je n'en tiendrai pas compte et je continuerai à manger de la *siba*!».

Un jour, dans la forêt, *Somba* s'amusait à empoigner des lianes et des branches qu'il tirait violemment vers le sol. Quand il les relâchait, elles remontaient en sifflant et cela provoquait un joli vacarme. On aurait cru entendre de grands coups de fouet. *Ouego Naba* passait par là. Il entendit ce remue-ménage. Inquiet, il se précipita vers l'endroit d'où le bruit venait. Il aperçut *Somba* et l'interrogea: «Que se passe-t-il donc?». *Somba* le salua avec déférence: «Quelle chance pour moi de te voir, ô *Ouego Naba*! Toi seul peux me sauver la vie. Tu viens d'entendre les premières rafales. Bientôt, une terrible tempête va se déchaîner. Elle raflera tous les animaux. L'éléphant lui-même sera balayé comme une vulgaire feuille. De grâce, attache-moi solidement à un arbre». Mais quand *Ouego Naba* eut entendu cela, il refusa tout net: «Pas question. C'est moi qui doit être sauvé. Et c'est toi qui vas m'attacher solidement à un arbre». *Somba* s'inclina: «Comme tu voudras». Et *Somba* attacha le puissant *Ouego Naba* à un arbre. Le dernier nœud achevé, il tourna les talons, et partit se gaver de *siba* sans plus se soucier du Roi de la Brousse.

Ouego Naba resta ainsi longtemps étendu sur le sol, incapable de bouger. Mais finalement, les petites termites blanches vinrent à passer et purent ronger ses liens. Il se débarrassa de ses entraves et retrouva la liberté.

Quelque temps plus tard, *Ouego Naba* fit savoir qu'il voulait organiser une grande fête où l'on procèderait à de nombreux sacrifices. La présence de tous les animaux était requise lors de la célébration de la cérémonie. Quand *Somba* apprit la nouvelle, il alla trouver *Kango* (la pintade): «Je viens d'apprendre quelque chose de très important. Prête-moi ton habit, que je l'essaie». *Kango* confia son beau costume à *Somba*. Celui-ci courut ensuite chez *Bourouogo* (la grue couronnée). Il la salua et lui dit: «S'il te plait, prête-moi ton beau chapeau. J'ai appris une grande nouvelle. Je dois me rendre à une invitation et il faut que je sois bien habillé. J'aimerais tant porter cet élégant plumet». *Bourouogo* accepta de le lui prêter.

Quand vint le jour de la fête, *Somba* enfila l'habit de plumes de *Kango* et se mit le chapeau empanaché de *Bourouogo*. Personne n'aurait pu le reconnaître sous ce déguisement. Il se rendit ainsi vêtu à la cour du roi: «Bonjour», dit-il en se prosternant. Le roi en eut le souffle coupé: «Mais qui est-ce?». *Somba* se fit humble: «Je me suis permis de venir à ton anniversaire parce que tu avais invité tous les animaux». *Ouego Naba* n'en croyait pas ses yeux: «Mais qui es-tu donc?». *Somba* s'inclina respectueusement: «Je suis le fils des termites». *Ouego Naba* était ravi: «C'est parfait, répondit-il. Ton père m'a libéré après que ce *Somba* de malheur m'ait

attaché. Je suis heureux de t'accueillir. Tu seras mon invité d'honneur».

Aussitôt, *Ouego Naba* fit préparer une chambre pour *Somba* dans les appartements de son épouse favorite. Il fit servir des boissons délicieuses. Puis, sur son ordre, on sacrifia un bœuf et on apporta les mets plus délicats. *Somba* put ensuite se retirer. Il s'allongea sur le lit qu'on lui avait préparé et, comme il avait largement fait honneur au repas, il ne tarda pas à s'endormir. Il avait caché dans sa besace quelques os abondamment garnis de viande. La femme du roi finit par s'inquiéter de cette absence prolongée: «Cet invité, le fils des termites, dort vraiment très longtemps. Peut-être est-il malade? Je vais voir ce qu'il a» conclut-elle. L'épouse favorite pénétra donc dans la chambre où *Somba* faisait la sieste. Pendant son sommeil, la coiffe emplumée de *Bourouogo* était tombée par terre. La femme observa la tête du dormeur: «C'est vraiment étonnant de voir à quel point le fils de ces minuscules termites à de grandes oreilles. Il a des oreilles aussi longues que celles de *Somba*. Il faut que j'en parle au Roi». Et elle courut voir son mari.

Elle dit au Roi: «L'invité que tu as fait installer chez moi n'est pas le fils des termites. C'est *Somba*». Le roi secoua la tête: «Je ne te crois pas». Mais la première épouse insista: «Tu n'as qu'à venir voir ses oreilles. Son chapeau est tombé et on les voit très bien». Le roi restait sceptique: «Je ne peux pas y croire. Mais je vais quand même envoyer quelqu'un pour vérifier». Le roi dépêcha son intendant. Celui-ci revint en disant: «J'ai bien regardé celui qui dort chez ta femme. On le reconnaît facilement à ses oreilles. Il n'y a pas de doute, cet animal ressemble étrangement à *Somba*».

Ouego Naba se raidit, piqué au vif: «Alors vous devez m'aider à tuer ce chenapan qui, par deux fois déjà, a osé se jouer de moi». Le Roi rassembla ses esclaves: «Prenez des gourdins, entrez dans la chambre où il dort et frappez-le à mort». Il fit disposer des chiens autour de la maison et il donna l'ordre qu'on les lâche si *Somba* parvenait à échapper aux esclaves. La meute empêcherait l'imposteur de fuir et le dévorerait à coup sûr. Quand les esclaves entrèrent dans la chambre, ils se mirent à frapper de toutes leurs forces. Mais *Somba* les avait entendu venir. Il avait déjà prit son sac, et il sauta par la fenêtre, par dessus la tête des esclaves, dès qu'il les vit entrer.

Une fois dehors, il eut à affronter les chiens. *Somba* lança un os au premier des molosses qui était sur le point de se jeter sur lui. Aussitôt, la bête fit demi-tour, attrapa l'os au vol et se mit à ronger. *Somba* parvint à les tenir tous à distance, en détournant leur attention grâce aux os qu'il avait gardés dans sa besace. A la fin, il ne restait plus qu'un vieux chien particulièrement féroce. Il avait, jusqu'à présent, dédaigné tous les os et semblait n'avoir d'autre idée en tête que d'attraper *Somba*. Celui-ci avait encore dans son sac un os plein de viande. Il le garda derrière son dos, aussi long-

temps que possible, de façon à exciter l'appétit du gros chien. A la dernière seconde, *Somba* jeta l'os en direction du molosse. Celui-ci le happa puis le traîna à l'écart.

Mais *Somba* n'eut pas le temps de prendre beaucoup d'avance sur son poursuivant. Quand il arriva au bord de la forêt où il espérait trouver son salut, le vieux chien était de nouveau à ses trousses. *Somba* essayait de se faufiler à travers les taillis quand les mâchoires du chien se refermèrent sur sa patte arrière. *Somba* éclata de rire: «Ah! Tu as cru mordre mon pied! Mais ce n'est qu'un morceau de bois!». Le chien lâcha prise et alla planter ses dents dans une bûche. C'est ainsi que *Somba* put s'échapper en riant.

Le combat des animaux

Somba s'était fait construire un *sondo* (métier à tisser), mais il lui restait un problème à résoudre: «Quel fil pourrais-je bien travailler?». *Ouobogo* vint apporter son *gissiga* (fil): «Tisse avec ce fil» dit-il. *Norogo* apporta également son *gissiga* en disant: «Tisse avec ce fil». *Ouobogo* parut ensuite se désintéresser de la chose, mais *Norogo* vint trouver *Somba*: «Laisse donc le fil de *Ouobogo* pour l'instant et tisse plutôt le mien. Je suis très impatient que mon tissu soit prêt. Alors dépêche-toi, mais dépêche-toi donc!». Et *Norogo* pressa ainsi *Somba* durant toute une journée jusqu'à ce que celui-ci consente à ne s'occuper que de son fil.

Mais *Ouobogo* vint bientôt réclamer son tissu: «Alors, c'est prêt?». *Somba* dut présenter ses excuses: «Je n'ai pas encore eu le temps de le travailler! Figure-toi que *Norogo* est resté là toute une journée pour m'obliger à tisser son fil en premier. Il disait que tu pouvais bien attendre. Que pouvais-je faire?». *Ouobogo* s'emporta violemment et hurla: «Comment un volatile aussi insignifiant que ce *Norogo* ose-t-il se comparer à ma puissance! Ce *Norogo* n'est qu'un impudent!». Sur ce, *Ouobogo* lâcha une énorme bouse, tout en continuant à insulter *Norogo*: «Tant qu'il ne sera pas capable de laisser derrière lui un aussi gros tas de fiente, ce misérable petit poulet ne sera pas digne de se mesurer à moi!». Et il tourna les talons.

Il ne se passa pas bien longtemps avant que *Norogo* vint à son tour chez *Somba*. Celui-ci l'accueillit en ces termes: «*Ouobogo* vient juste de partir. Il a appris que tu avais dit qu'il pouvait bien attendre avec son fil. Il s'est mis en colère et t'a insulté en disant qu'à côté de lui, tu n'étais qu'un misérable poulet. Il a lâché ce tas d'excréments devant ma porte et a ajouté: ‹seul celui qui peut laisser derrière lui une aussi belle bouse est digne de se mesurer à moi, mais ce misérable poulet, non!›».

Quand *Norogo* entendit cela, il se précipita sur le tas de fumier, le piétina et le picora. Il s'arracha une grande plume et la planta au beau milieu des

excréments. Il claironna sur un air de défi: « Quand il reviendra, dis bien à *Ouobogo* que cette plume pourrait être de la taille d'un de mes cils. Il ferait bien de se demander qui est le plus grand de nous deux! ». Et il partit, la crête en bataille. Quand *Ouobogo* revint, *Somba* se hâta de lui délivrer le message dont il était chargé: « *Norogo* vient de partir. Il a piétiné tes excréments et y a planté cette plume en disant qu'il s'agissait d'un de ses cils. Il veut que tu te demandes lequel de vous deux est le plus grand ». *Ouobogo* releva le défi: « Je me battrai avec cette maudite volaille devant tous les animaux réunis. Et vous pourrez tous voir lequel de nous deux est le plus grand et le plus puissant. Le combat aura lieu tel jour, à tel endroit ». Le duel fut annoncé. Tous les grands animaux étaient invités. Mais *Norogo* en informa également tous les animaux qui volaient pour qu'ils soient ses témoins et assistent au combat.

Au jour dit, les premières à arriver sur les lieux du combat étaient les *Simfu* (ou *singfu*: les abeilles). Elles s'annoncèrent aussitôt auprès de *Norogo*. Celui-ci leur demanda de prendre place dans une calebasse. Et toutes les *Simfu* s'y engouffrèrent. Vint ensuite *Kossemkonde* (l'aigle aux pieds rouges). *Norogo* lui confia la mission suivante: « Quand le combat sera engagé, prends la calebasse dans tes serres et lâche-la sur la tête de *Ouobogo* ». Les deux partis se réunirent. Il était prévu que le duel se déroulerait en silence et que serait déclaré vaincu le parti dont les membres commenceraient les premiers à crier ou à s'enfuir. *Ouobogo* et *Norogo* entamèrent le combat. Quelques instants plus tard, *Kossemkonde* s'envola, tenant dans ses serres, la calebasse pleine d'abeilles.

Il la laissa tomber de très haut. Lorqu'elle s'écrasa sur la tête *d'Ouobogo*, les abeilles s'éparpillèrent. Les animaux essayèrent bien de les tenir à distance en agitant les bras, mais *Katere* se fit piquer et il détala en hurlant. A peine avait-il ainsi pris la fuite, que tous l'imitèrent, si bien que, finalement, le grand éléphant fut, lui aussi, contraint d'abandonner la partie.

Ce jour fut un jour des plus fastes pour les oiseaux. Une cigogne (appartenant au parti de *Norogo*, bien sûr) gobait les grenouilles les unes après les autres et répétait entre chaque becquée: « Oh, les combattants de *Norogo* sont bien bons, oui, vraiment très bons! ». Il va sans dire que les grenouilles s'étaient, elles, rangées du côté du *Ouobogo*.

Katere et Dyiguimde

Un jour que *Katere* se promenait dans les bois, il tomba sur une marmite pleine de poissons. C'était un énorme chaudron. *Katere* glissa le nez sous le couvercle et renifla: « Oui, ce sont bien des poissons », jubila-t-il. Il se mit à danser de joie autour de la marmite, puis il se dit: « Je vais la traîner à

l'écart pour pouvoir me régaler tranquille». Au moment où il essayait de soulever la marmite pour l'emporter plus loin, surgit *Dyiguimde*, le lion. *Dyiguimde* avait bien vu que *Katere* dansait de joie. Il lui demanda donc: «Qu'est-ce qui te fait danser ainsi?». *Katere* lui fit part de sa trouvaille: «Dans cette grosse marmite, qui était déposée dans la clairière, il y a plein de poissons!». *Dyiguimde* voulut se rendre compte par lui-même: «Montre voir». *Katere* reposa la marmite sur le sol. *Dyiguimde* flaira son contenu et décréta: «Ce n'est pas pour les enfants! C'est à moi de les manger!». *Dyiguimde* ne perdit pas un instant, il se précipita sur le chaudron et se mit à dévorer les poissons. *Katere* voyait son dîner lui échapper: «Laisse-m'en quand même un peu». Mais *Dyiguimde* continua à manger et refusa de la tête. *Katere* insistait: «S'il te plaît, laisse-m'en un peu». Mais *Dyiguimde* mangeait toujours et faisait non avec la tête. Il était déjà presque venu à bout de toute la marmite quand *Katere* le supplia une dernière fois: «Un tout petit peu, laisse-m'en un peu». Et *Dyiguimde* de secouer la tête.

Katere se retrouva d'un bond derrière le dos de *Dyiguimde*. Il lui arracha le *lalli* (scrotum) et détala. Il s'enfuit ventre à terre en serrant le *lalli* dans ses bras. Lorsqu'il fut parvenu à une bonne distance, il ralentit enfin sa course. Il vit bientôt plusieurs pigeons perchés sur une branche. Il en visa un et se servit du *lalli* de *Dyiguimde* comme d'une fronde. Il tua ainsi un pigeon qu'il put ramasser en bas de l'arbre, puis il continua sa route.

Tenant toujours le *lalli* et le pigeon, il arriva enfin à une maison où vivait une femme avec son fils. Elle possédait un immense troupeau de chèvres. *Katere* offrit le pigeon à l'enfant. Quelques jours plus tard, il s'était fabriqué une guitare avec le *lalli* et il alla chanter un petit air à la vieille femme: «Pendere, pendere, pendere. Quand quelqu'un a volé le *lalli* de *Dyiguimde* et s'en est servi pour tuer un pigeon; quand il a offert son pigeon au petit garçon; on doit le récompenser largement! Que me donneras-tu pour mon pigeon?». Et la vieille femme se sentit obligée de lui faire don d'une chèvre.

Mais le lendemain, *Katere* revenait à la charge avec sa petite chanson: «Pendere, pendere, pendere! Quand quelqu'un a volé le *lalli* de *Dyiguimde* et s'en est servir pour tuer un pigeon; quand il a offert son pigeon au petit garçon; on doit le récompenser largement! Que me donneras-tu pour mon pigeon, la vieille?»

Celle-ci avait en fait très peur de celui qui avait réussi à arracher le *lalli* du Roi de la brousse. Elle ne put faire autrement que de lui faire cadeau d'une seconde chèvre. Le troisième jour, *Katere* vint encore réclamer sa chèvre. Il revint ainsi, jour après jour, chanter son petit refrain en s'accompagnant sur le *lalli* qui lui servait de guitare. A chaque fois, il parvenait à extorquer une chèvre, si bien qu'à la fin, il ne resta plus à la vieille femme qu'une seule bête, la plus grasse de troupeau. La pauvre vieille s'assit avec l'enfant et ils se mirent à pleurer. *Dyiguimde* passait par là. Il vit leur dé-

tresse et leur demanda: « Qu'avez-vous donc à pleurer ainsi? ». La vieille se lamenta: « Hélas! Un *Katere* vient tous les jours nous voir. Il a volé le *lalli* du *Dyiguimde* et s'en est servi pour tuer un pigeon qu'il nous a offert. Maintenant, il joue de la guitare avec le *lalli* du *Dyiguimde* et, tous les jours, il vient nous réclamer une chèvre comme prix de son pigeon. Il nous les a déjà presque toutes volées. Il nous menace. Je n'ai plus qu'une seule chèvre. Il va venir nous la prendre ce soir! Nous sommes ruinés! ».

Dyiguimde essaya de les consoler: « Je veux vous aider. A la tombée du jour, attachez-moi au piquet avec la chèvre. Si *Katere* vient, vous ferez comme si j'étais une chèvre et je le suivrai ». Ils firent comme ils avaient dit et, au crépuscule, la vieille femme attacha *Dyiguimde* au piquet avec la dernière chèvre. Quand *Katere* vint réclamer son dû, il était accompagné de *Somba*. Les deux compères s'étaient croisés en chemin et *Katere* avait chargé *Somba* de porter sa guitare. Le chacal entonna son refrain: « Pendere, pendere, pendere. Quand quelqu'un a volé le *lalli* du *Dyiguimde* et s'en est servi pour tuer un pigeon; quand il a offert son pigeon au petit garçon, on doit le récompenser largement! Que me donneras-tu pour mon pigeon, la vieille? ». La femme répondit: « Vous êtes deux et il me reste justement deux chèvres. Prenez-les! ». Elles les conduisit à l'endroit où la chèvre et *Dyiguimde* étaient attachés. Quand *Katere* les aperçut, dans l'obscurité, il désigna *Dyiguimde*: « C'est la plus grosse, je la prends. Tu auras l'autre, cher *Somba* ». Il faut dire, qu'entre-temps, la nuit était tout à fait tombée.

Les deux compères repartirent donc en emmenant chacun une bête. Un orage éclata. A la lueur d'un éclair, *Somba* put voir que l'animal que tirait son compagnon n'était autre que *Dyiguimde*. Mais *Katere*, lui, ne se doutait de rien et était persuadé qu'une chèvre le suivait.

Somba l'interpella: « *Katere*, jette un coup d'œil derrière toi quand il y aura un éclair ». Mais *Katere* le rabroua: « Au diable les éclairs! Ce que je veux, c'est ramener ma chèvre chez moi! ». *Somba* se dit alors: « Ça promet. Je vais essayer de rentrer chez moi avant que les choses ne se corsent! ». Il laissa passer quelques minutes: « J'ai très mal au ventre », dit-il à *Katere*, « conduis un peu ma chèvre, je vais retourner dans les bois ». *Katere* s'arrêta: « Donne-moi la corde ». *Somba* la lui tendit, entra dans les fourrés et courut se barricader dans sa maison. *Katere* aussi pressait le pas car il voulait ramener les deux chèvres chez lui. Dès qu'il fut arrivé, il appela ses deux femmes: « Faites venir les enfants et apportez-moi deux écuelles. J'ai ramené deux chèvres, je veux les égorger et recueillir leur sang ». Les femmes lui obéirent. *Katere* empoigna *Dyiguimde* par la crinière dans l'intention de lui trancher la gorge. Mais, à ce moment là, *Dyiguimde* rugit. *Katere* sursauta et reconnut avec horreur que ce qu'il avait pris pour une chèvre était en réalité un lion. Il fit un bond vers la porte et toute sa famille également voulut fuir. Mais il était déjà trop tard. *Dyiguimde* fondit sur les

Katere et les tua tous un par un. Le lion retourna ensuite voir la vieille avec les dépouilles des chacals: « J'ai tué *Katere* et toute sa famille. Tu peux en profiter pour vendre leur peau et leur chair. Tu pourras te rembourser de toutes les chèvres qu'ils t'avaient volées».

L'invitation des animaux

Wouloumwoupou (la grosse guêpe noire qui vit dans des nids d'argile) dit un jour à *Pondere* (le crapaud): « Veux-tu m'accompagner chez ma belle-mère? Nous y serons certainement très bien reçus! ». *Pondere* parut ravi: « Nous sommes en effet très amis. J'aimerais beaucoup t'accompagner ». Ils se mirent en route. Dès leur arrivée, on leur prépara une chambre, puis on leur apporta des rafraîchissements. Ils purent s'asseoir et boire tranquillement pendant que les femmes du village leur préparaient de délicieuses *sachabo* (bouillies de farine).

La belle-mère fit servir les *sachabo* et invita ses hôtes à les déguster. *Wouloumwoupou* dit à *Pondere*: « Avant que tu ne commences à manger, tu dois aller te laver les mains ». En trois bonds, *Pondere* fut dehors et alla se laver les mains. Mais quand il voulut revenir, ses mains étaient mouillées et dès qu'il les posa par terre pour prendre appui dessus, le sable s'y colla. *Wouloumwoupou* se retourna: « Dans le village où vit ma belle-mère, la coutume veut qu'on ne commence à manger que lorsqu'on a les mains parfaitement propres. Retourne te les laver ». *Pondere* ressortit, se relava les mains mais le sable s'y recolla dès qu'il voulut revenir. *Wouloumwoupou* avait commencé à manger. A chaque fois que *Pondere* voulait passer à table, il restait des grains de sable sur ses mains et, invariablement, *Wouloumwoupou* le renvoyait dehors. Tant et si bien qu'à la fin, celle-ci avait tout mangée et qu'il ne restait plus rien pour ce pauvre *Pondere*. Les deux amis rentrèrent ensemble dans leur village.

Quelques jours plus tard, *Pondere* dit à *Wouloumwoupou*: « Je vais aller rendre visite à mon oncle. Veux-tu m'accompagner? Nous serons sans doute royalement reçus, nous boirons et nous mangerons certainement très bien ». *Wouloumwoupou* s'empressa d'accepter: « Nous sommes effectivement très liés. C'est dit, je t'accompagne! ». Ils partirent ensemble et arrivèrent au village où vivait l'oncle de *Pondere*. On leur servit à boire aussitôt et on les installa confortablement. Comme dans l'autre village, les femmes se mirent à préparer les *sachabo*. Quand ils furent servis, *Pondere* dit: « Maintenant, cher *Wouloumwoupou*, tu dois aller te laver les mains. Et quand tu reviendras, n'oublie pas de déposer ton tambourin à l'entrée. Chez nous, quelqu'un qui tambourine n'a pas le droit de venir à table » (par tambourin, il voulait désigner le bourdonnement très sourd que pro-

duisait la guêpe en volant. Du reste, le nom de *Wouloumwoupou* évoque phonétiquement ce vrombissement). La petite guêpe sortit donc se laver les mains, mais, quand elle revint, elle ne put s'empêcher de continuer à « tambouriner » (de faire vrombir ses ailes). *Pondere* s'écria : « Ça ne va pas. Cela ne peut pas aller! Tu ne peux venir manger que si tu poses ton tambourin! ». *Wouloumwoupou* ressortit penaude et *Pondere* en profita pour manger toutes les *sachabo*.

Les choses s'envenimèrent. Chacun traita l'autre de bâtard. *Pondere* disait : « Dans ma famille, on met les enfants au monde de façon très élégante. On pond des œufs d'où sortent des petites créatures avec des queues et les têtards se métamorphosent ensuite en vraies grenouilles ». *Wouloumwoupou* rétorquait : « Chez moi, on se développe encore plus élégamment. On commence par construire une maison (la ruche) où on dépose les larves. Puis on mure la maison. Lorsque les petites guêpes ont achevé leur transformation, elles sortent de leur maison. Nous sommes très raffinés! ». Ayant découvert à quel point ils étaient différents l'un de l'autre, il leur fut impossible de renouer leurs liens d'amitié.

Kinkirsi et le céréales

Kinkirsi avait une fille. Un jour, il déposa devant sa porte, un *kinkirsi laare* (ou encore *saaga laare*, ce qui correspond au *sankalimakaba* des Mandé, à savoir un outil de pierre taillée selon la technique néolithique. En fait, la légende populaire rapporte que les *Kinkirsi* possèdent beaucoup de ces pierres). *Kinkirsi* s'adressa ensuite aux céréales : « Je donnerai ma fille en mariage », leur annonça-t-il, « à celui qui aura pu casser cette pierre ». Autrefois, toutes les céréales avaient la forme d'une lance, c'est-à-dire que leurs grains formaient un épi, identique à celui du *kassia* (*sanio* en mandé). Toutes les céréales s'avancèrent une à une et tentèrent de briser le *kinkirsi laare*. La seul qui y parvint fut le petit *kassia*. *Kinkirsi* rentra donc chez lui, accompagné de *Kassia*. Les deux autres céréales, le *Baninga* (le *kenenge* des Mandé) et le *Karaga* (le *njenekong* des Mandé), affligées, laissèrent pendre leur tête. Du reste, aujourd'hui encore, elles ont la tête qui penche sur le côté.

En chemin, *Kassia* et *Kinkirsi* passèrent devant le champ de *Koumba* (aubergines). Le champ appartenait à *Kinkirsi*. *Kassia* cueillit une aubergine : « Ça se mange? » demanda-t-il et il voulut y goûter. Mais *Kinkirsi* se fâcha : « Depuis l'époque de mon arrière-grand-père, nous ne mangeons plus que des aubergines dans la famille. Et nous interdisons aux étrangers d'en manger. Nous ne tolérons même pas qu'ils les cueillent. Non seulement, je t'interdis d'y goûter mais, en plus, je t'ordonne de reposer cette aubergine là

où tu l'as prise. Si tu refuses, tu n'auras pas ma fille et, en plus, tu devras faire amende honorable». *Kassia* se sentit défaillir. *Kinkirsi* le menaça encore: «Repose cette aubergine ou je te tue».

Somba était allongé dans l'herbe à quelques pas de là. Il ne perdit pas un mot de cette conversation. Il se glissa à côté de *Kassia* et lui chuchota: «*Kinkirsi* à tout prévu. Il ne veut pas te donner sa fille! Il veut te tuer! Mais je vais t'aider. Je vais m'accroupir et tu me siffleras comme si tu appelais ton chien». *Kassia* le remercia tout bas.

Kassia se tourna alors vers *Kinkirsi*: «Attends que j'appelle mon chien» dit-il et il siffla. *Somba* accourut et *Kinkirsi*, épouvanté, s'enfuit aussi vite qu'il le put.

Kinkirsi et Chacal

Un homme était le père d'un jeune garçon. Il avait récolté beaucoup de grain et sa grange regorgeait de provisions. Lorsque la mauvaise saison commença, la famine s'abattit sur la région. Un matin, le père se pencha vers son fils: «Je pars chercher un peu de travail», lui dit-il. «Surveille la grange pendant mon absence». Et le père s'en fut.

Le jour d'après, un petit *Kinkirsi* vint trouver le jeune garçon: «Bonjour!». L'enfant était bien élève: «Bonjour» répondit-il. *Kinkirsi* dit alors: «Ton père, qui est parti chercher du travail, te fait dire que tu dois me donner du grain». Le petit obéit: «Si c'est ce que mon père a dit, tu peux te servir». Il ouvrit la porte de la grange, *Kinkirsi* y entra et se jeta sur le grain. Il mangea autant qu'il put et repartit en plus gros baluchon bourré de grain. Le lendemain, il revint et dit à nouveau au jeune garçon: «Ton père, qui est parti chercher du travail, m'envoie te dire de me laisser entrer dans la grange pour que je prenne un peu de grain». Et le fils obéit encore: «Si c'est ce que mon père a dit, viens». Il conduisit *Kinkirsi* à la grange et le fit entrer. A l'intérieur, celui-ci se gava puis remplit de grain un petit panier, le mit sur son épaule et s'en fut.

Le lendemain, le père rentra chez lui: «Bonjour» dit-il à son fils. Celui-ci parut très embarrassé: «Bonjour» bougonna-t-il. Son père remarqua que quelque chose n'allait pas: «Qu'y a-t-il?». L'enfant s'expliqua: «Je suis contrarié à cause d'un petit vaurien. Il était déjà venu, avant hier, disant qu'il venait de ta part et que je devais lui ouvrir la grange pour qu'il se serve. Je l'ai donc laissé faire. Hier, il est revenu. Il m'a répété que tu l'avais envoyé et que je devais le laisser manger de notre grain. Je lui ai ouvert la porte, il s'est rempli le ventre, puis a chargé du grain dans un petit panier qu'il a emporté avec lui». Le père le consola: «Je vais te dire, mon petit. Il s'agissait sans doute d'un *Kinkirsi*. S'il revient, laisse-le entrer dans

la grange comme si de rien n'était. Mais, quand il sera à l'intérieur, occupé à se goinfrer, referme la porte et ne le laisse pas ressortir. Attends mon retour!». Le petit garçon sourit: «C'est bien, je le ferai». Et le père repartit chercher du travail.

Le lendemain, *Kinkirsi* était de retour: «Bonjour» dit-il. «Bonjour» répondit le garçon: «Ton père, qui est parti chercher du travail, m'envoie te voir. Il te fait dire que tu dois ouvrir la grange pour que je puisse manger à ma faim». L'enfant se montra aussi docile qu'à l'ordinaire: «Si telle est la volonté de mon père, je vais m'y conformer de ce pas». Il alla ouvrir la grange. Le *Kinkirsi* y entra, mais, à peine avait-il franchi le seuil, qu'il se retrouva enfermé à l'intérieur.

Le père rentra chez lui. Il salua son fils, puis lui demanda s'il y avait du nouveau. Le garçon désigna la grange: «*Kinkirsi* est enfermé là-dedans». Le père se frotta les mains: «Parfait», dit-il, «nous allons voir ça». Ils allèrent à la grange et le père ouvrit la porte. *Kinkirsi* était là. Le père le considéra avec étonnement: «Mais, il est tout petit! Et tout maigre! Il a une si grosse tête et une si longue barbe!». *Kinkirsi* prit une toute petite voix: «Cela vient du fait que j'ai terriblement souffert de la faim. Ma tête a conservé sa taille, mais mon corps a rétréci à cause du manque de nourriture. Si je pouvais manger à ma faim durant plusieurs jours, mon corps retrouverait sa taille normale. Je redeviendrais grand et fort et les gens seraient étonnés de voir comme je travaille bien». Le père réfléchit: «Ma foi, ce n'est pas idiot! Pourquoi pas? Nous pourrions essayer». Il passa donc une corde autour de cou de *Kinkirsi* et le conduisit à la ferme pour l'attacher. *Kinkirsi* lui dit: «Si vous voulez que j'engraisse bien, il faudra que vous m'attachiez dans un endroit moins exposé au soleil et quelque peu retiré». Le père approuva: «On doit pouvoir te trouver ça». Il l'attacha donc dans un coin sombre, et plusieurs fois par jour, il lui apporta de la bouillie et de la viande.

Un jour, *Katere* vint à passer non loin de l'endroit où *Kinkirsi* était attaché. Il flaira un os que celui-ci avait rongé. *Katere* s'approcha: «Bonjour, mon vieux *Kinkirsi*», dit-il, affable. «Que fais-tu dans ce coin à l'écart?». *Kinkirsi* se mit à geindre: «Hélas, les hommes m'ont attaché là pour que j'engraisse et maintenant, tous les jours, ils m'obligent à manger des poules, du mouton, du bœuf! Et moi qui n'aime pas la viande! Mais j'ai commencé et je dois continuer» poursuivit-il, l'air résigné. *Katere* fit mine de compatir: «Je vais te faire une proposition, père *Kinkirsi*. Je vais te détacher et tu me mettras ton collier. Je fais ça par amitié pour toi. Je te promets que je mangerai toute la viande qu'ils apporteront». Mais *Kinkirsi* préférait se faire prier: «Laisse donc, c'est mon affaire et je ne voudrais surtout pas te contraindre à manger de la viande à contre-cœur. Tu n'imagines pas quelles quantités ils me font ingurgiter chaque jour!». *Katere* se

fit un devoir de le rassurer: « Père *Kinkirsi*! Je suis jeune et je serais ravi de mettre mes jeunes forces à ta disposition si cela peut te décharger d'une corvée! ». Les deux amis marchèrent, tout en devisant de la sorte, durant un long moment. Ils allaient et venaient sans cesse à cause de la corde qui retenait *Kinkirsi* attaché. Finalement, celui-ci parut céder: « Si tu insistes, j'accepte ton sacrifice ». *Katere* se hâta de détacher le collier de *Kinkirsi* et se le fit passer autour du cou par son camarade. Si bien que *Kinkirsi* put prendre la clef des champs en laissant *Katere* attaché à sa place.

Le lendemain, lorsque le jeune garçon vint apporter sa pâtée à *Kinkirsi* et qu'il vit *Katere*, son étonnement fut si grand qu'il lui lança plus l'écuelle qu'il ne la lui tendit. Il courut aussitôt trouver son père: « Père! C'est vrai! *Kinkirsi* a vraiment beaucoup grandi. Il marche à quatre pattes et il est de la taille d'un veau. Il n'a pas menti! Bien manger l'a transformé! Il est devenu grand et fort! ». Le père restait perplexe: « C'est bien extraordinaire! Je veux me rendre compte par moi-même ». Ils retournèrent ensemble voir *Katere*. Le père n'en croyait pas ses yeux: « C'est fou ce que tu as grossi! Tu es superbe! Et tu es vraiment de la taille d'un veau! Nous allons te manger ». Mais *Katere* ne l'entendait pas ainsi: « Eh! Je ne suis pas *Kinkirsi*, je suis *Katere*. Vous ne voyez pas que je suis beaucoup plus grand que *Kinkirsi*! ». Le père se fâcha: « Comment ça! C'est toi-même qui nous avais dit que si tu étais bien nourri, tu grossirais en quelques jours! Tu n'y couperas pas! ». Et ils tuèrent *Katere*. Depuis ce jour, les *Katere* et les *Kinkirsi* évitent de s'approcher des maisons des hommes.

Le pari de Somba

Un jour, *Somba* paria avec un *naba* qu'une jeune fille pouvait avoir des enfants sans avoir jamais couché avec un homme. Le *naba*, lui, soutenait le contraire: « Les jeunes filles doivent avoir connu un homme pour devenir enceintes » disait-il. Mais *Somba* n'en démordait pas. Il dit alors: « C'est très simple. Faites venir une jeune fille dans une maison ayant une cour. Veillez à ce qu'elle ait des provisions en abondance. Ensuite, emmurez-la et vous verrez qu'au bout d'un an, la jeune fille sera devenue mère ». Le *naba* releva le défi: « Soit, dit-il, on peut toujours essayer! ». Il fit construire une maison avec une cour entourée de hauts murs. Il fit apporter des provisions et du grain en quantité. Il installa une jeune vierge dans la maison et fit murer les issues.

Quand la jeune fille se trouva emmurée, *Somba* alla trouver *Dayouga* (un gros rat). Il lui fit la proposition suivante: « Si tu acceptes de me rendre un service, auquel j'attache une importance capitale, je te récompenserai largement ». *Dayouga* voulait en savoir plus: « Si c'est quelque chose que je

peux faire, je suis prêt à essayer». *Somba* lui expliqua: «Il s'agit de creuser un trou ici, et de faire un tunnel qui débouche dans la maison que le *naba* vient de faire construire. Pourras-tu y parvenir?». *Dayouga* accepta: «Ce n'est pas si difficile, je m'en charge». *Dayouga* creusa donc une galerie qui débouchait dans la maison où vivait la jeune vierge.

Dès que le tunnel fut achevé, *Somba* s'y glissa et alla rejoindre la jeune fille. Il fit tant et si bien que celle-ci ne tarda pas à se retrouver enceinte. En fait, ils passaient toutes les nuits ensemble et quand il fut certain qu'elle attendait un enfant, il décida de ne plus revenir. Lors de leur dernière rencontre, il lui fit cette recommandation: «Tasse soigneusement le sol de ta hutte car les *Bouhouli* (les vers) arrivent. Tu dois battre la terre très consciencieusement, sinon ils rongeront ta maison et tout s'écroulera». La jeune fille observa scrupuleusement ses consignes et boucha si bien le trou, qui marquait l'entrée de la galerie, qu'il n'en resta pas trace. De son côté, *Somba* colmata le tunnel.

Au bout d'un certain temps, *Somba* alla trouver le *naba*: «Un an s'est presque écoulé depuis que tu as fait emmurer la jeune fille. Nous pourrions peut-être ouvrir et voir si elle a mis un enfant au monde». Le *naba* approuva: «C'est vrai, cela fait déjà un an». Il donna l'ordre d'ouvrir une brèche dans le mur et on put constater que la jeune fille était devenue mère.

Somba dit au *naba*: «Souviens-toi de ce que nous avions parié au sujet des jeunes filles. Tu vois qu'elles peuvent avoir des enfants sans coucher avec des hommes». Le *naba* dut s'avouer vaincu: «C'est pourtant vrai», admit-il. Les anciens qui assistaient à la scène commentèrent la chose entre eux. N'y tenant plus, le *naba* leur demanda enfin: «*Somba* avait-il raison?». Les anciens furent catégoriques: «Non. Tout enfant doit avoir un père». Le *naba* se sentit rassuré. Mais une autre question se posait: «Comment savoir qui est le père de cet enfant?».

Les anciens se consultèrent et lui soumirent un plan: «Tu parviendras sans doute à le savoir de la façon suivante: dis à tous les hommes de revêtir des habits neufs et de se présenter devant l'enfant avec un *samsa* (un gâteau). Chacun d'eux devra offrir son *samsa* à l'enfant. Celui à qui le nourrisson tendra les bras sera certainement le père». Cette idée combla le *naba*: «C'est un excellent conseil», dit-il, «je veux qu'on le suive immédiatement». Il distribua les ordres en conséquence.

Tous les hommes se présentèrent à la cour. Ils portaient des vêtements neufs et tenaient un gâteau *samsa* dans leurs mains. A tour de rôle, ils devaient le tendre à l'enfant . Mais, celui-ci ne réagit devant aucun d'eux. *Somba* vint le dernier. Il offrit son *samsa* au bébé. Dès que celui-ci l'aperçut, il tendit les bras et partit d'un rire ravi. Tous les anciens hochèrent la tête: «Voici donc le père de l'enfant». Le *naba* répéta: «Voici donc le vrai père». *Somba* tenta de nier: «C'est faux, cet enfant n'est pas le

mien. Il est né d'une jeune fille qui n'avait jamais connu d'homme».

Le *naba* fit mine d'être déçu: «C'est dommage», dit-il, «que tu ne veuilles pas reconnaître que tu es le père. J'aurais pu te faire cadeau de l'enfant, et de sa mère. Il nous faut pourtant bien leur trouver un père et un époux! Je les offrirai donc au premier qui m'apportera de la *dam* (bière de millet) fraîchement brassée». Quand *Somba* entendit cela, ses pensées se mirent à galoper. Il savait bien que les gens du village brassaient la bière plus vite qu'il n'y parvenait lui-même. D'autre part, il ne pouvait pas supporter l'idée que la jeune femme et son fils puissent appartenir à un autre. Il appela donc sa mère: «Prépare de la bonne bière de millet aussi rapidement que possible. Il faut à tout prix que tu aies fini avant tous les autres. Va immédiatement chercher l'eau nécessaire à la rivière, avant que les gens n'y pensent. Je me charge de les empêcher de puiser l'eau dont ils auront besoin». La mère ne perdit pas une seconde et partit chercher de l'eau.

A peine était-elle revenue de la rivière que *Somba* s'y rendit et s'installa dans une petite hutte sur la berge. Il avait apporté son tambour et il en jouait tout en chantant: «Que tous ceux qui vont à la rivière écoutent ce que dit le tambour! Les femmes du roi se baignent! Nul ne doit les voir!». Quand les gens vinrent chercher de l'eau pour préparer la bière, ils entendirent la chanson et s'en retournèrent aussitôt, car ils savaient tous qu'ils risquaient d'être sévèrement punis s'ils apercevaient les femmes du roi. De cette façon, aucun villageois ne parvint à faire de la bière avant la mère de *Somba*.

Somba fut donc le premier à présenter la *dam* au *naba* et put ainsi recevoir en cadeau la jeune femme et son enfant. Depuis ce jour, on dit que le mariage n'est valable que lorsque la bière est prête et qu'on l'a offerte aux parents.

Les fils du sorcier

Un homme avait trois fils. Il était un *tinsoba* (sorcier) si puissant qu'il parvenait à faire des choses extraordinaires. Il méprisait tous les autres gens, et, à ses yeux, ses fils ne valaient pas grand chose. Un jour, il dit à son aîné: «Ne te fais pas d'illusion. Tu ne sais rien faire de ce que, moi, je sais!». Il dit au benjamin: «Tu es encore plus incapable que ton frère. A vous deux, vous ne valez pas cher!». Au cadet, il dit: «Tu n'es qu'un bon à rien. Tu ne vaux guère mieux qu'un bâtard». Puis, leur faisant face: «Vous n'êtes tous trois que des bâtards et vous ne possédez aucun de mes pouvoirs».

Vint un soir où le père se promenait le long d'une rivière. Ses trois fils marchaient sur la berge opposée. Ils se saluèrent. L'aîné cria au père: « Tu

nous as outragés en nous accusant d'être des bâtards. Tu nous reproches d'être des ignorants à côté du grand *tinsoba* que tu es. Regarde bien, je vais te montrer quelque chose». L'aîné prit donc son couteau et frappa l'eau de sa lame pointée dans la direction du père. Les eaux se fendirent: un chemin surplombé par deux murs d'eau permettait de gagner l'autre berge à pied sec. Le fils aîné s'engagea dans ce couloir et rejoignit son père sur la rive adverse, puis les eaux se refermèrent derrière lui.

Le benjamin cria à son tour: «Tu m'as dit que j'en savais moins long que mon frère aîné». Il prit son manteau, le déroula sur la surface des eaux et traversa la rivière sur ce point improvisé. Arrivé sur l'autre berge, il récupéra son vêtement, et le secoua mais pas une goutte n'en tomba. Le manteau était resté parfaitement sec.

Le cadet prit enfin la parole: «Tu m'as rudoyé et tu m'as reproché d'être le plus ignorant des trois. A mon tour de te montrer ce que je sais faire». Il s'empara d'une torche et s'avança vers l'eau. Il y pénétra et s'y enfonça. L'eau le submergea bientôt. Sa torche aussi fut engloutie. Il traversa ainsi la rivière, en marchant sur le fond de son lit, sans que l'eau n'éteigne la flamme. Quand il ressortit sur l'autre berge, il s'ébroua. Puis il montra sa torche flambait toujours et que ses vêtements n'avaient pas été mouillés.

Quand le père vit comment ses trois fils avaient traversé le fleuve pour le rejoindre, il sut reconnaître ses torts: «Mes fils, j'ai été injuste envers vous. Vous en savez beaucoup plus long que moi.».

Les fiers à bras

Un homme avait neuf femmes, mais un seul enfant. Quand celui-ci fut en âge de parler, il dit: «Je veux me donner à moi-même un nom. Je veux m'appeler *Para-Bane-Biga* (l'Enfant-aux-neuf-mères)». Enfant-aux-neuf-mères grandit tranquillement. A huit ans, il alla trouver son père: «Je veux voyager pour me trouver des amis selon mon cœur. Donne-moi une flèche en fer, un arc en fer et une barre de fer». Son père les lui donna et l'enfant se mit en route.

Au bout de quelque temps, Enfant-aux-neuf-mères recontra un autre garçon. Il demanda à l'inconnu: «Qui es-tu?» «Je m'apelle *Biga awoure abong sanga lingima toubere*» (le garçon qui peut se servir d'un *sanga* comme cuillère à nettoyer l'oreille; il faut dire que ces arbres, les *sanga*, sont immenses). Enfant-aux-neuf-mères lui sourit: «C'est parfait. Tu es exactement celui que je cherchais. Tu peux devenir mon ami». Et ils continuèrent leur route ensemble.

Ils marchaient déjà depuis longtemps quand il croisèrent un troisième garçon. Enfant-aux-neuf-mères lui demanda son nom. L'autre répondit:

« Je m'appele *Biga ayoule yeddega touenga doudouenda* » (le garçon qui peut recouvrir le ciel avec sa barbe). Enfant-aux-neuf-mères l'invita à leur montrer ce prodige. L'inconnu déroula sa barbe et tout ce qui les entourait fut recouvert. Enfant-aux-neuf-mères lui sourit: « C'est parfait. Tu es exactement celui qu'il nous fallait. Tu peux te joindre à nous ». Et les voici donc trois à voyager ensemble.

Plus loin sur la route, ils recontrèrent un quatrième garçon. Enfant-aux-neuf-mères l'interrogea: « Comment t'appelles-tu? ». L'inconnu déclina son identité: « Je suis *Biga entiga akadaga tindam Mankarraga* » (le garçon qui, en un pas, peut aller jusqu'à *Mankarraga*, village distant de 180 km). Enfant-aux-neuf-mères voulut voir cela par lui-même. Le garçon fit donc un pas qui le mena à *Mankarraga*, puis un second qui le ramena à son lieu de départ. Enfant-aux-neuf-mères lui sourit: « C'est parfait. Tu es exactement celui qu'il nous fallait. Tu peux devenir notre ami ». Ils étaient quatre désormais.

Ils poursuivirent leur route. Un jour, Enfant-aux-neuf-mères tua un éléphant, avec son arc et ses flêches en fer. Il déclara: « Arracheur-d'arbres montera la garde auprès de l'éléphant. Nous autres, nous continuerons à avancer dans la brousse ». Ils se séparèrent donc. Arracheur-d'arbres resta sur place pour veiller sur leur gibier, et les trois autres s'éloignèrent.

Ceux-ci étaient déjà à une bonne distance, quand Arracheur-d'arbres vit soudain devant lui un milan d'une envergure et d'une puissance extraordinaires. L'oiseau géant le salua: « Bonjour, mon ami! ». Le garçon lui rendit la pareille: « Bonjour, cher milan géant ». L'oiseau de proie dit alors: « Préfères-tu que je te tue ou que j'emporte l'éléphant? ». L'enfant prit peur: « Emporte plutôt l'éléphant », répondit-il en tremblant. Le grand oiseau s'envola, tenant l'éléphant dans ses serres. Lorsqu'il revint avec ses autres compagnons, Enfant-aux-neuf-mères s'inquiéta: « Mais où est donc notre éléphant? ». Arracheur-d'arbres avoua, honteux: « Un milan géant est venu. Il m'aurait tué si je l'avais empêché de prendre l'éléphant, alors je l'ai laissé faire! ». Enfant-aux-neuf-mères s'emporta: « Lâche! Tu devrais avoir honte qu'un oiseau ait pu te voler un éléphant. Et tu as préféré sauver ta vie au prix d'un tel affront! ».

Le lendemain, Enfant-aux-neuf-mères tua un buffle sauvage. Il décida que Barbe-Immense monterait la garde pendant qu'ils iraient dans la brousse. Le milan géant revint, et, tout comme la veille, leur vola leur gibier. Enfant-aux-neuf-mères pesta encore contre le poltron. Le troisième jour, il tua une grande antilope et désigna Grands-pas pour assurer la garde. De nouveau, le milan géant vint leur rafler leur proie. Enfant-aux-neuf-mères tansa Grands-pas pour sa couardise.

Le quatrième jour, Enfant-aux-neuf-mères abattit un autre grand éléphant. Il déclara: « Aujourd-hui, c'est moi qui monterai la garde pendant

que vous irez en brousse». Ses trois compagnons s'éloignèrent. Ils étaient loin lorsque survint le grand milan. Il dit: «Bonjour à toi, Enfant-aux-neuf-mères!». Le garçon lui rendit son salut: «Bonjour, cher milan». Alors l'oiseau réitéra sa menace: l'enfant devait le laisser emporter l'éléphant sinon il le tuerait. Mais l'enfant le défia: «Ne t'avise pas de toucher à cet éléphant! Et pour ce qui est de me tuer, tu peux toujours essayer!». L'oiseau géant fondit sur le garçon. Celui-ci banda son arc, visa l'oiseau et lui décocha une flèche en plein poitrail. Touché à mort, le grand rapace tomba comme une pierre. Mais il avait gardé assez de forces pour attaquer encore. L'enfant lui asséna un coup violent avec sa barre de fer. Sous la violence du choc, le milan chancela. Il était sur le point de s'effondrer, mais à nouveau, il se reprit et essaya de lacérer l'enfant avec son terrible bec. Alors, le garçon lui trancha la gorge avec son couteau.

Victorieux, Enfant-aux-neuf-mères se mit à plumer l'oiseau. Il en fit neuf tas et chacun d'eux était de la taille d'une maison. Quand les trois autres amis revinrent, ils paraissaient très abattus. Enfant-aux-neuf-mères leur montra les tas de plumes: «Vous voyez bien qu'il est juste que je sois votre chef».

Les forts

Une femme avait eu neuf filles et huit d'entre elles avaient, elles-mêmes, eu neuf filles. Mais la neuvième, qui était en fait l'aînée, était restée stérile. Cela l'avait aigrie au point qu'elle était devenue très jalouse de ses sœurs. Le cœur plein d'une rancœur amère, elle se précipita un jour dans les bois en hurlant: «Chacune de mes huit sœurs a neuf enfants. Et moi, l'aînée, je reste stérile. Je veux trouver dans la forêt un endroit pour me tuer». En chemin, elle recontra *Ouende Naba* (Dieu). *Ouende Naba* la héla: «Qu'as-tu donc à courir ainsi? Où vas-tu?». La femme, éperdue, lui répondit: «Chacune de mes huit sœurs a neuf enfants, et moi, je n'en ai pas un seul. J'ai si honte de moi que je veux aller me tuer».

Ouende Naba la calma: «Rentre chez toi et fais cuire du riz, mais garde bien l'eau de cuisson. Bois-la d'un trait et avale en même temps tout le riz que tu auras fait cuire. Si quelques grains de riz tombent lorsque tu boiras, et qu'ils restent collés à ton corps, ne les essui pas. Laisse-les collés là où ils sont. Dans trois jours, reviens dans la forêt chercher du bois». La femme acquiesça: «Je ferai ce que tu as dit». Elle rentra chez elle et prépara du riz. En buvant, elle laisa couler un peu d'eau qui coula le long de son corps et un grain de riz qui se colla sur son mollet. Elle le laissa là. Aussitôt, un kyste se mit à enfler à cet endroit de sa jambe et y resta accroché. Trois jours plus tard, la femme retourna dans la forêt pour y ramasser du bois.

Elle grimpa dans un arbre *tarraga* (un *karité*), mais une branche céda sous son poids et une écharde érafla la grousseur qu'elle avait au mollet, à l'endroit où le grain de riz était tombé. A peine un éclat de bois avait-il crevé cette boule qu'un bébé en sortit. L'enfant, un superbe garçon, dit: «Mère, rentrons au village. Sais-tu comment je m'appelle?». Et sa mère fit non de la tête: «Je l'ignore», dit-elle. «Tu es né ainsi, sans avoir de père, spontanément». «Je m'appelle *Rogom-karraga-biga-nagüem-londa*», (celui qui est né du mollet) dit l'enfant. La mère et le fils se mirent en route et s'en retournèrent au village.

Une fois arrivés, Enfant-né-du-mollet dit à sa mère: «Va trouver le chef du village. Il doit demander à chaque villageois d'apporter un morceau de fer. Quand tous les morceaux auront été rassemblés, il faudra qu'ils soient fondus. Je veux qu'on m'en fasse une canne car je veux partir sur les routes». La mère alla trouver le chef et celui-ci donna l'ordre qu'on fonde une barre de fer. Quand on voulut l'apporter au jeune garçon, il ne fallut pas moins de vingt-cinq hommes pour la soulever, tellement la barre était lourde. Les vingt-cinq hommes la présentèrent au jeune garçon. Celui-ci la prit dans sa main droite et donna quelques coups sur son avant-bras gauche pour tester la solidité de la barre. Elle éclata en morceaux. Le jeune garçon leur fit part de sa déception: «Vous voyez, elle ne me convient pas! C'est regrettable. Remportez ce joujou et veillez à ce qu'on me ramène quelque chose de plus convenable». Les hommes se retirèrent. Ils fabriquèrent une seconde barre de fer, encore plus lourde que la première. Tous les gens du village eurent beau se rassembler, au moment d'apporter sa canne au jeune garçon, ils ne suffisaient pas à la tâche. Le chef du village, fit parvenir ce message à la mère: «Les gens d'ici ont achevé une barre de fer si grande et si lourde qu'ils ne parviennent pas à la déplacer. Enfant-né-du-mollet devra venir la chercher lui-même». L'enfant prit connaissance du message et partit chercher sa barre. Quand il parvint à l'endroit où celle-ci était posée, il la souleva de la main droite et frappa la barre sur son bras pour éprouver la solidité de sa canne: «Elle est loin d'être parfaite», dit-il avec une sorte de moue, «mais je m'en contenterai malgré tout, vu que vous seriez de toute façon incapables d'en fabriquer une plus solide». Il prit la barre et s'en retourna près de sa mère pour lui dire adieu avant de se mettre en route.

La suite de la légende se présente sous la forme d'un récit de voyage en groupe comparable à celui de la légende précédente. Les faits essentiels sont les suivants: Enfant-né-du-mollet rencontra bientôt deux camarades. Le premier s'appelait *Ouerre-biga-selle-kumba* (celui qui coupe des bûches puis les plante si bien qu'elles donnent des aubergines) et était magicien. Le second s'appelait, quant à lui, *Pia* (ou *Piga*) *üei manbenda* (celui qui a du mal à se tailler un bermuda dans neuf grandes pièces de *sekko* cousues ensemble). Enfant-né-du-mollet tua sept éléphants la première fois qu'il

partit chasser avec sa barre de fer. Garçon-aux-culottes-de-*sekko* fut désigné pour monter la garde pendant que les deux autres iraient se promener. Cette fois-ci, la voleuse était une vieille femme. Elle ligota le garçon et le suspendit à un arbre dans la forêt. Ses camarades durent le libérer à leur retour. Le jour suivant, la même mésaventure se produisit pendant la garde du magicien vert. La vieille revint, ligota le garçon, dévora quelques éléphants sur place et emmena les autres chez elle « pour son petit qui l'attendait ». Et, de nouveau, les deux compagnons se virent obligés de libérer leur camarade. Le troisième jour, après avoir à nouveau tué de éléphants, Enfant-né-du-mollet décida de les surveiller lui-même. La vieille revint. Le jeune garçon la tua en lui fracassant le front et la nuque avec sa barre de fer. Ensuite, ils tuèrent d'autres éléphants qu'ils emportèrent chez eux aussi facilement que si les mastodontes avaient été des lapins.

Les trois prétendants

Un homme avait une fille. Trois prétendants se présentèrent. Le père se trouva fort embarrassé: « Voilà qui est difficile. Je n'ai qu'une seule fille et vous être trois à demander sa main! Comment choisir? Je ne peux pourtant pas la donner à trois hommes en même temps! ». La jeune fille s'avança: « Père, la difficulté n'est pas si grande. Dites simplement à ces trois hommes qu'ils doivent se retirer pour l'instant. Après demain soir, qu'ils reviennent et se rendent au pied du grand baobab. Lorsqu la lune sera haute dans le ciel, l'heure du choix sera venue ». Le père acquiesça: « C'est très bien, je vais le leur dire ». Les jeunes gens acceptèrent ce rendez-vous.

Le soir tant attendu vint enfin. Le premier des trois prétendants pénétra dans la flaque de lumière que projetait la lune au pied du baobab. Il dit au père: « Me voici. Ta fille n'est pas encore arrivée? ». Le père le fit patienter: « Attends que les deux autres viennent ». Vint le second, qui posa le même question au père et reçut la même réponse. Quand le troisième arriva, il fit la même demande que ses rivaux: « Me voici, ta fille n'est pas encore là? ». Et cette fois, le père répondit: « Maintenant que vous êtes tous là, elle ne va pas tarder ». En effet, la jeune fille arriva peu après: « Vous voici tous les trois au pied de cet arbre à pain qui porte de si nombreux fruits. Maintenant, chacun de vous va pouvoir faire ses preuves. Je prendrai pour époux celui qui aura été le meilleur ». A peine avait-elle achevé sa phrase, que le premier de ses prétendants saisit le second par les chevilles et le catapulta dans les airs. Celu-ci profita du fait qu'il se trouvait à la hauteur des fruits pour tous les cueillir. Avant d'atterrir, il eut le temps de tous les écraser entre ses paumes si bien qu'il put moudre les grains qu'ils contenaient et offrir la farine à sa belle dès qu'il eut touché terre: « Manges-en si

cela te fait plaisir» dit-il en la lui tendant. Mais, entre-temps, le troisième prétendant avait arraché le baobab centenaire et l'avait lancé au loin. Lorsque la jeune fille vit ces prodiges, elle se tourna vers son père: «Je ne peux vraiment pas choisir. Je dois donc rester auprès de vous».

Le fils de la femme qui n'était pas aimée

Un homme avait trois femmes. Il avait donné un nom à deux d'entre elles. Il appelait la première *Oueni Nogo* et la seconde *Ouene Gouda*. Il était très épris de ces deux épouses. Quant à la troisième, il ne l'aimait pas et c'est pourquoi il n'avait pas voulu lui donner de nom. Lorsqu'elles cuisinaient, ses deux femmes chéries recevaient le grain le plus fin, alors que la troisième devait se contenter de farine de grain rouge; bref, il ne savait que faire pour plaire à ses deux épouses préférées et rudoyait sans cesse la dernière.

Un jour, il décida que ses femmes pouvaient aller au marché faire leurs emplettes. Il offrit à ses deux femmes préférées des fèves de premier choix pour qu'elles puissent préparer un bon gâteau dont elles pourraient tirer un bon prix. Sa troisième femme, celle qui n'avait pas de nom, vint le trouver et le supplia de bien vouloir lui donner quelque chose. Elle aurait souhaité pouvoir, elle aussi, confectionner un plat pour le vendre sur le marché: «Il ne me reste plus de fèves. Mais du maïs te suffirait peut-être?». La femme sans nom accepta: «Oui, s'il-te-plait, donne-moi du maïs». Et son mari lui donna un reste de vieux maïs pourri. Maintenant qu'elle disposait des ingrédients de base pour son plat, elle put aller dans les bois à la recherche d'herbes aromatiques. Elle confectionna une bouillie avec le maïs, prépara une sauce délicieuse avec les feuilles parfumées et emporta la tout au marché.

Les deux favorites échangèrent leur gâteau de fève contre du riz et beaucoup de sucreries. La femme sans nom, en revanche, troqua sa galette de maïs contre une poule pondeuse. Les autres femmes eurent tôt fait de manger tout leur riz et toutes leur friandises, alors que la poule de la femme sans nom pondit dix œufs dont sortirent dix poussins, puis encore dix œufs, donnant naissance à dix autres poussins. La femme sans nom prit treize de ses petits poulets et les donna contre une chèvre. Celle-ci mettait bas chevreau sur chevreau. La femme sans nom en prit donc neuf, qu'elle échangea contre une vache. Elle la conduisit au taureau et la vache fut bientôt en état de vêler.

Les deux épouses restaient stériles. La femme sans nom donna naissance à un fils. Mais le père de l'enfant refusa de le voir et il ne voulut pas lui donner de nom, tout comme il avait refusé d'en donner un à sa femme. La

vache mit bas deux veaux, une petite vache et un petit taurillon. La femme sans nom put enfin acheter à son fils une esclave qui donna le jour à trois enfants, deux filles et un garçon.

Quand il fut en âge de le faire, le fils sans nom de la femme mal aimée, installa son logis non loin de celui de son père. La maison du père était vieille et mal aménnagée, alors que celle du fils sans nom, né de la femme mal aimée, était neuve, belle et solide. Des femmes, des enfants et des esclaves y vivaient heureux. Le poulailler regorgeait de poules, l'étable était pleine de chèvres, de moutons et de vaches. Un jour, la femme sans nom, la mal aimée, alla trouver son mari: «Tu avais trois femmes. Tu avais donné un nom à deux d'entre elles, mais pas à moi. Tu réservais toujours ta meilleure farine pour les deux autres et tu ne me donnais que ton plus mauvais grain. Mais les deux autres sont restées stériles et moi je t'ai donné un fils. Tu ne m'as jamais aimée et, de la même façon, tu as négligé ton fils et tu ne lui as jamais donné de nom. Mon fils n'a rien reçu de toi, pas même un nom. Mais mon fils est devenu riche, il a comblé tous me espoirs. C'est pourquoi je veux moi-même lui donner un nom. Mon fils s'appellera *Ouende nongoma*» (Dieu m'aime).

On voit que souvent les épouses mal aimées deviennent des mères comblées, alors que les épouses chéries ne sont, en général, pas bonnes à grand chose.

Deux fillettes bien différentes

Une fillette, qui avait perdu son père et sa mère alors qu'elle était encore en bas âge, avait été recueillie par une étrangère. Cette femme avait, elle aussi, une fille, mais elle faisait faire toutes les corvées à celle qu'elle avait adoptée, laissant sa propre enfant libre de toute contrainte. Et rien de ce que faisait la pauvre petite orpheline ne satisfaisait cette femme. Que la petite moule le grain, et la farine était mal moulue, qu'elle lave le linge, et le linge était mal lavé. Elle avait beau faire, elle ne parvenait jamais à contenter sa mère adoptive. Elle ne recevait pour tout remerciement, que les restes des repas et un recoin sale pour y dormir. Pendant ce temps, la fille de la femme qui l'avait recueillie était nourrie avec soin, dormait dans une hutte confortable et passait son temps à ne rien faire.

Un jour, en faisant la lessive, la petite orpheline fit tomber une vieille calebasse. Lorsque la vieille femme vit sa calebasse en morceaux, elle entra dans une colère terrible et hurla: «File faire réparer cette calebasse dans la marmite d'*Abaga* (le léopard)». La fillette était désemparée. Finalement, elle ramassa les morceaux de la calebasse brisée et se dirigea vers la forêt. Elle y entra et chercha la maison d'*Abaga*. Quand elle l'eut trouvée, elle

s'aperçut qu'*Abaga* était sorti. Mais toutes ses affaires étaient éparpillées à l'extérieur. Au bout de quelques instants, il se mit à pleuvoir. La petite fille se dit: «*Abaga* ne sera pas content s'il retrouve toutes ses affaires mouillées». Elle décida donc de tout ranger.

Abaga ne tarda pas à rentrer chez lui. Il remarqua tout de suite que quelqu'un était venu: «Mais qui a bien pu rentrer ma vaisselle dans ma maison?». La petite se montra timidement: «C'est moi», dit-elle. «J'ai rangé parce qu'il commençait à pleuvoir». *Abaga* lui sourit: «Tu m'as fait plaisir. Demande-moi ce que tu veux». La petite répondit: «J'ai perdu mes parents très tôt et c'est une étrangère qui m'élève. Mais c'est moi qui fais tout le travail. Et la femme n'est jamais contente. En lavant, je viens de casser une calebasse. Ma maîtresse m'a dit que je devais courir pour aller le faire réparer dans ta marmite, *Abaga*». *Abaga* lui demanda de lui montrer les morceaux. La fillette les lui tendit, il les prit, les réduisit en poudre dans un mortier, jeta la poudre dans la marmite et laissa le tout cuire quelques instants. Ensuite, il demanda à la petit de soulever le couvercle. Dans la marmite, la calebasse était réparée et avait même bien meilleure allure qu'auparavant.

Abaga voulait faire plaisir à la fillette: «Que préfères-tu, un gâteau *baninga* ou un *karaga*?». L'orpheline ouvrit grand ses yeux: «Je te remercie beaucoup mais je ne sais pas lequel choisir car je ne suis pas habituée à en manger. Je ne mange que des restes». *Abaga* prépara aussitôt une galette délicieuse et l'offrit à la petite. Plus tard, il lui demanda encore: «Préfères-tu dormir dans une belle hutte ou dans une vieille cabane?». L'enfant le regarda bouche bée: «Pour moi, n'importe quel recoin suffit! D'habitude, je dors sur une vilaine paillasse dans un coin sale». En un clin d'œil, *Abaga* avait construit une hutte adorable et y faisait entrer la petit fille pour qu'elle y passe la nuit.

Le lendemain, la fillette prit congé d'*Abaga* et le remercia pour toutes ses bontés. *Abaga* la retint encore un peu: «Je voudrais te donner quelques œufs en guise de cadeau d'adieu. Veux-tu des œufs rouges ou préfères-tu les blancs?». L'orpheline n'était pas habituée à tant d'égards: «Tu es si gentil! Donne-moi ce que tu as sous la main!». *Abaga* lui donna trois œufs blancs et trois autres rouges en lui disant: «Quand tu arriveras aux abords de ton village, brise un œuf blanc en le jetant par terre, recommence avant l'entrée, puis à la porte même du village. Tu auras donc cassé les trois œufs blancs. Quand tu seras parvenue au centre du village, casse un œuf rouge, puis, un peu plus loin, encore un, compte deux pas, et casse le dernier. Ensuite, tu iras chez ta maîtresse et tu lui rendras sa calebasse». La petite fille le remercia de tout son cœur et s'en retourna chez elle.

Arrivée près du village, elle prit un des œufs blancs d'*Abaga* et le jeta par terre. En se brisant, il fit naître un grand troupeau de vaches et toutes se

mirent à suivre le petite fille. Celle-ci cassa un autre œuf blanc avant de franchir l'entrée du village et ce fut un troupeau de moutons qui jaillit du sol. De la coquille du troisième œuf blanc qu'elle jeta à la porte du village, sortit un troupeau de chèvres cabriolantes.

Au milieu du village, de la flaque laissée par le premier des œufs rouges, naquit un lac où purent venir s'abreuver toutes les vaches, les moutons et les chèvres de la petite fille. Lorsqu'elle brisa le second œuf rouge, non loin de là apparut une ferme magnifique dont tous les bâtiments resplendissaient. Le troisième œuf rouge cassé dans la cour de cette ferme donna, lui, naissance à de nombreux esclaves qui, aussitôt, s'affairèrent joyeusement à leurs travaux.

La petite orpheline tenait toujours la calebasse de sa maîtresse dans ses bras. Elle la lui apporta: « Voici la calebasse brisée que je devais aller faire réparer dans la marmite d'*Abaga* ». La vieille femme ronchonna: « Tu t'es absentée bien longtemps, je trouve! Maintenant, au travail! Le poteau à l'entrée de ma maison est en mauvais état. Déterre-le avec tes mains et mets-en un neuf à la place ». La petite fille se mit à genoux et commença à gratter la terre à la base du pilier. Lorsqu'elle jeta derrière elle la première poignée de terre, la femme qui la regardait faire, se pencha, et se frotta les yeux: en fait de terre, la petite fille avait jeté derrière elle une poignée d'or pur. A la seconde poignée, ce fut de l'argent. La vieille femme devint folle de jalousie: « Va-t-en. Ma fille va le faire » cria-t-elle. Et elle chassa la fillette. Elle croyait que sa fille pourrait, elle aussi, trouver de l'or et de l'argent. En attendant, l'orpheline ramassa dans son tablier tous les petits tas de pépites et partit dans sa ferme.

La femme appela donc sa fille pour qu'elle creuse au pied du poteau, mais la première poignée de terre que celle-ci en retira se transforma en serpents; c'était loin d'être de l'or. A la fin, la mère excédée, gifla sa fille et l'insulta: « L'autre a déjà une ferme, des esclaves et des troupeaux. Elle ramasse de l'or rien qu'en se baissant, comme une reine. Et pourtant, personne ne s'est jamais occupé d'elle. Mais, toi, que je n'ai jamais fait travailler, que j'ai toujours cajolée, tu n'es qu'une bonne à rien! ». La vieille prit sa calebasse et la brisa délibérément. Puis elle tendit les morceaux à sa fille: « Cours vite réparer cette calebasse dans la marmite d'*Abaga* ». Et elle chassa sa fille.

Celle-ci courut jusque dans les bois et chercha la maison d'*Abaga*. Celui-ci était sorti quand elle arriva. Elle se résolut à l'attendre dehors mais il se mit à pleuvoir. Au lieu de rentrer les affaires qu'*Abaga* avait laissées devant sa maison, elle s'abrita, mais laissa la pluie les mouiller. Quand *Abaga* revint et s'en aperçut, il lui en fit le reproche: « Tu aurais quand même pu rentrer tout ça quand il a commencé à pleuvoir! ». La fillette se contenta de lui dire: « Ma mère m'envoie pour que je puisse remettre la calebasse dans

la marmite, comme tu l'avais fait quand l'autre était venue». Sans dire un mot, *Abaga* prit la calebasse, la répara et la lui rendit.

Puis, il dit enfin: «Préfères-tu les gâteaux *baninga* ou les *karaga*?». La petite répondit, en faisant la fine bouche: «Je ne mange que des gâteaux de *kassia*». *Abaga* s'inclina et lui composa un repas fin. Ensuite, il l'interrogea de nouveau: «Veux-tu dormir dans une hutte neuve ou dans une vieille cabane?». La fillette se fit hautaine: «Tu ne vas quand même pas croire que je pourrais dormir dans un sale petit recoin comme l'autre fille! A moi, il me faut un bon lit!». *Abaga* eut un petit sourire et lui en prépara un sans dire un mot. Le lendemain matin, la fillette voulut repartir avec sa calebasse réparée. *Abaga* lui fit signe: «Accepte quelques œufs en guise de cadeau d'adieu. En veux-tu des rouges ou des blancs?». La petite n'hésita pas: «Je n'aime pas les rouges, j'en veux des blancs». *Abaga* lui donna trois œufs blancs: «Casse-les avant d'arriver au village». La petite répondit «D'accord» et s'en fut.

Elle arriva bientôt en vue du village. Elle brisa un œuf et un lion en sortit. Elle s'enfuit effrayé en cassant en second œuf. Il contenait un boa. Elle lâcha le troisième œuf libérant ainsi un chacal. Les animaux se mirent à la suivre. Elle essaya de les distancer en s'enfuyant. Elle voulait se réfugier au village, mais quand les gens la virent, ils la repoussèrent: «Veux-tu bien t'en aller avec tes animaux féroces. Nous ne voulons rien savoir!»

Les villageois la laissèrent dehors si bien qu'elle dut retourner se cacher dans la brousse. C'est depuis ce jour que les lions, les boas et les chacals ont élu domicile dans la brousse.

La parure des dents de la petite orpheline

Une petite fille venait juste de perdre sa mère. Son père était encore en vie et ce fut sa seconde femme qui éleva l'enfant en même temps que sa propre fille. Mais, alors qu'elle cajolait et gâtait sans cesse son enfant, cette femme délaissait celle qui n'était pas de son sang. Sa fille était toujours bien habillée et soigneusement nourrie. Mais la petite qui avait perdu sa mère en était réduite à arracher les ailes des mouches pour s'en faire des robes si elle voulait ne pas aller nue. Et elle n'avait droit qu'à des rogatons pour survivre. Un jour, toutes les fillettes voulurent se rendre dans un village voisin pour s'y faire limer les dents (ainsi que le voulait la coutume locale). La petite orpheline aurait bien aimé y aller avec elles, mais, au moment où sa demi-sœur allait partir, sa marâtre lui interdit de les accompagner: «Tu dois rester ici et achever ton travail». Les autres fillettes quittèrent donc le village sans elle. La petite orpheline se dépêche de finir ce qu'elle avait à faire, mais, quand elle en fut venue à bout, sa belle-mère lui

donna encore d'autres ordres que la petite exécuta du plus vite qu'elle le put.

Elle courut rejoindre les autres, mais à peine était-elle arrivée à leur hauteur, que celles-ci la chassèrent: « Va-t'en, tu es trop mal habillée ». Mais elle revint encore, tentant de se joindre à elles: « Va-t'en, tes vêtements sont horribles, nous ne voulons pas marcher en ta compagnie ». La petite orpheline essaya pourtant une troisième fois. Une des petites filles glissa à ses compagnes: « Attendez, je vais l'éloigner et nous en débarrasser ». Elle s'approcha de l'orpheline qui était restée un peu en arrière: « Retourne au village, va chercher mes autres vêtements. Si tu fais, ça pour moi, nous te permettrons de venir avec nous, et tu pourras te faire limer les dents. Reviens vite. Mais écoute bien! Un peu plus loin, il y a un carrefour. Le bon chemin est indiqué par un panneau. Fais bien attention et, surtout, ne te trompes pas! ». La petite orpheline était ravie: « D'accord » et elle partit en courant chercher les vêtements qu'on lui avait demandés.

Dès qu'elle eut tourné les talons, l'autre fillette éclata de rire: « Elle ne nous dérangera plus maintenant! Nous allons pouvoir nous en débarrasser en lui indiquant le mauvais chemin. Elle est si ennuyeuse avec ses horribles vêtements! ». Les autres approuvèrent en chœur et elles intervertirent les panneaux au carrefour. Quand l'orpheline y parvint, courant toujours et tenant les vêtements qu'elle était chargée de ramener, elle se fia au panneau et s'engagea dans la mauvaise direction. Ce chemin conduisait chez les *Kinkirsi*. Dés qu'elle s'aperçut de son erreur, la petite fondit en larmes. Les *Kinkirsi* essayerent de la consoler: « Ne pleure pas voyons! Nous n'avons jamais mangé les hommes! Dis-nous ce qui ne va pas ». Et la fillette, entre deux sanglots, leur raconta ses malheurs. Les *Kinkirsi* s'émurent: « Inutile d'aller plus loin. Nous savons limer les dents comme personne! Souviens toi seulement de ceci: tu n'auras pas le droit de rire aux éclats pendant toute une semaine. Personne ne devra regarder dans ta bouche ». L'orpheline leur promit d'y veiller.

Les *Kinkirsi* lui limèrent les dents et y incrustèrent de l'or et de l'argent. La petite s'en retourna chez elle. Les autres fillettes mouraient d'envie de savoir où elle avait bien pu passer lorsqu'elle s'était égarée par leur faute. Et, toute la journée, elles la taquinaient et s'efforçaient de la faire rire pour qu'elle leur dise où elle avait été. Mais l'orpheline veillait à ne jamais découvrir ses dents et riait en serrant les lèvres pour que les autres ne puissent pas regarder à l'intérieur de sa bouche. Elle sut se retenir ainsi durant six jours. Le septième jour, le temps prescrit était écoulé. Une de ses compagnes n'eut qu'à lui chatouiller le genou pour qu'elle éclate de rire. Lorsqu'elle ouvrit la bouche, de l'or et de l'argent en tombèrent. Toutes les autres fillettes devinrent ses servantes: l'une lui préparait à manger, la seconde lui apportait de l'eau, la troisième coupait son bois, la quatrième

allumait son feu. Et c'est ainsi que celle qui était la risée de tous, devint la reine des petites filles. La coutume veut toujours qu'on se fasse limer les dents. Mais, aujourd'hui, l'or et l'argent n'en sortent plus.

Les enfants de l'orage

Un homme avait eu un fils et une fille de son épouse et toute la famille vivait heureuse dans une belle maison. Un jour, le père prit une décision: «Nous allons nous cacher et nous guetterons voir si *Naba Ouende* (Dieu) se manifeste». Le père se cacha dans la grange, la mère dans une grosse marmite. Le fils choisit un grand baquet dans lequel on gardait l'eau et la fille la calebasse pour servir l'eau. Ils étaient tous bien cachés.

Au bout de quelques instants, la petite fille sortit un peu sa tête hors de sa cachette. *Naba Ouende* l'appela: «Viens ici». La petite sortit en tremblant de la calebasse et s'approcha de lui: «Où est ton père» demanda *Naba Ouende*. La petite secoua la tête: «Je ne sais pas». *Naba Ouende* se fit menaçant: «Si tu ne me dis pas où est ton père, je te tue. Parle!». Effrayée, l'enfant répondit: «Mon père est dans le grenier». Elle alla à la porte et appela: «Père, viens! Père, sors donc! *Naba Ouende* veut te voir!». Le père sortit enfin.

Naba Ouende le tua aussitôt et le fit cuire. Il prit un air terrible et dit à la fillette: «Tiens, mange ton père!». Comme elle refusait en le suppliant: «Non, je ne pourrai jamais», il gronda: «Si tu ne manges pas ton père, je te tue». Et la petite s'exécuta, terrorisée.

Naba Ouende voulut ensuite savoir où se cachait la mère: «Où est donc ta mère?» demanda-t-il mielleux. La petite fille recula: «Je ne sais pas!». *Naba Ouende* la menaça encore: «Si tu ne me dis pas où elle se cache, je te tuerai». La petite avoua en tremblant: «Ma mère est dans la grande marmite». Elle se tourna dans sa direction et l'appela: «Mère, viens». *Naba Ouende* la tua et la fit cuire. De nouveau, il ordonna à la petite fille de manger: «Mange ta mère!». Elle eut beau se défendre, elle fut contrainte de s'incliner quand il eut dit: «Si tu ne le fais pas sur le champ, je te tue».

Naba Ouende en vint au frère: «Où est donc ton frère?» La fillette essaya en vain de ne pas répondre. Mais elle céda de nouveau à la menace: «Si tu ne me dis pas tout de suite où il est, je te tue». Elle désigna le baquet d'eau: «Il est là-dedans, je vais le chercher». Elle s'approcha de son frère et lui chuchota: «*Naba Ouende* t'appelle mais, surtout, reste caché, sinon, il te tuera et te cuira et m'obligera à te manger. Essayons de fuir».

Le frère et la sœur s'enfuirent et trouvèrent refuge tout en haut d'un grand palmier, sur une grande *kongo*, qui surplombait le jardin d'un riche *naba*. Celui-ci passait ses journées à boire de la bière à l'ombre de cet arbre.

A peine les deux enfants s'y étaient-ils réfugiés, que le *naba* vint s'installer juste en dessous d'eux, avec une calebasse pleine de bière.

Peu après, le frère glissa à l'oreille de sa sœur: «Sœurette, j'ai envie de faire pipi! Si je pissais dans la calebasse de bière du *naba*?». La fillette fut effrayée: «Ne fais pas ça! Sinon, il va nous trouver! Il ira tout raconter à *Naba Ouende* (Dieu) et nous serons perdus!» Elle réussit à le dissuader et son frère se contint.

Mais quelques instants plus tard, il s'agitait de nouveau: «J'ai envie de faire caca. Je pourrais faire dans la calebasse du *naba*!». Et la petite lui fit les gros yeux: «Arrête! si tu fais ça, le *naba* découvrira notre cachette. Et même s'il ne nous tue pas lui-même sous le coup de la colère, il ira tout dire à *Naba Ouende*. Il nous trouverait et nous serions perdus». Le frère se retint du mieux qu'il le put.

Il ne pouvait cependant s'empêcher d'y penser. Au bout de quelques minutes, sans rien en dire à sa sœur, il se soulagea. Ce faisant, il souilla la bière que le *naba* buvait juste en dessous d'eux. Le *naba* regarda son pot de bière: «C'est tombé du palmier (arbre à *kongo*). Il doit y avoir quelqu'un d'assis là-haut». Il leva la tête et les vit tous les deux, le frère et la sœur, pelotonnés à la cime de l'arbre. Il ameuta ses gens et leur dit d'apporter leurs haches: «Abattez-moi cet arbre que je puisse attraper les gens qui s'y cachent». Le tronc du palmier allait céder quand le frère fit claquer sa langue plusieurs fois (le conteur le faisait alors et cela donnait le même son que lorsqu'on appelle un chien ou qu'on imite le trot d'un cheval sur le pavé). L'arbre se redressa aussitôt et son tronc était indemne de toute entaille.

Les gens du *naba* reprirent leurs haches et recommencèrent à attaquer le tronc à sa base. Quand le palmier commença à s'incliner, le frère fit de nouveau claquer sa langue et l'arbre se redressa. Son tronc était toujours intact. La chose se reproduisit plusieurs fois. A la fin, cependant, le prodige n'opéra plus et l'arbre tomba. Alors les deux enfants s'envolèrent. Le frère hurlait de rire. A voix basse, sa sœur essayait de le calmer: «Arrête, mon frère, ne crie pas si fort. *Naba Ouende* va nous entendre». Mais le frère n'en tint pas compte et continua à rire à gorge déployée.

Le frère et la sœur volent toujours dans le ciel. Les éclats de rire du frère provoquent les coups de tonnerre et la sœur prévient les gens, c'est ce qui provoque les sifflements sourds, car elle parle à voix basse: «Ouhououh!».

La création

Au commencement, *Ouende Naba* (Dieu) naquit d'un vieillard et lui celui-ci fit tout d'abord de son fils le berger de ses troupeaux de chèvres et de moutons. Un jour, *Ouende Naba* eut envie de prendre un bain parmi ses

chèvres. Mais les biquettes prirent peur et s'enfuirent. Le lendemain, *Ouende Naba* tenta la même expérience avec ses moutons, et ils restèrent à ses côtés. Et, depuis ce jour, les choses n'ont pas changé: les chèvres ont peur de l'eau, alors que les moutons se baignent volontiers. Il faut dire que pendant qu'il se baignait, *Ouende Naba* avait jeté un sort sur les chèvres: chaque jour, sept d'entre elles mouraient, ce qui explique pourquoi elles n'ont jamais pu, jusqu'à aujourd'hui, supporter l'eau. Les moutons, par contre, ne furent jamais victimes d'un tel maléfice.

Un jour, le vieillard dit à *Ouende Naba*: «Ne continue pas ainsi, ne va pas si loin. Sinon, tu finiras par te tuer». *Ouende Naba* répliqua: «Bon, puisqu'il en est ainsi, un jour, je partirai et j'irai m'installer chez moi!». Le vieillard le supplia: «Ne fais pas ça! Ne m'abandonne pas à ma solitude!». Mais *Ouende Naba* lui fit une proposition: «Quand je m'en irai, je créerai les hommes et je te les offrirai pour qu'ils me remplacent auprès de toi». *Ouende Naba* était alors un tout petit garçon.

Quelques années plus tard, *Ouende Naba* avait grandi. Il dit un jour au vieillard: «Père, maintenant, je m'en vais. Je veux aller au sommet de cette montagne là-bas».

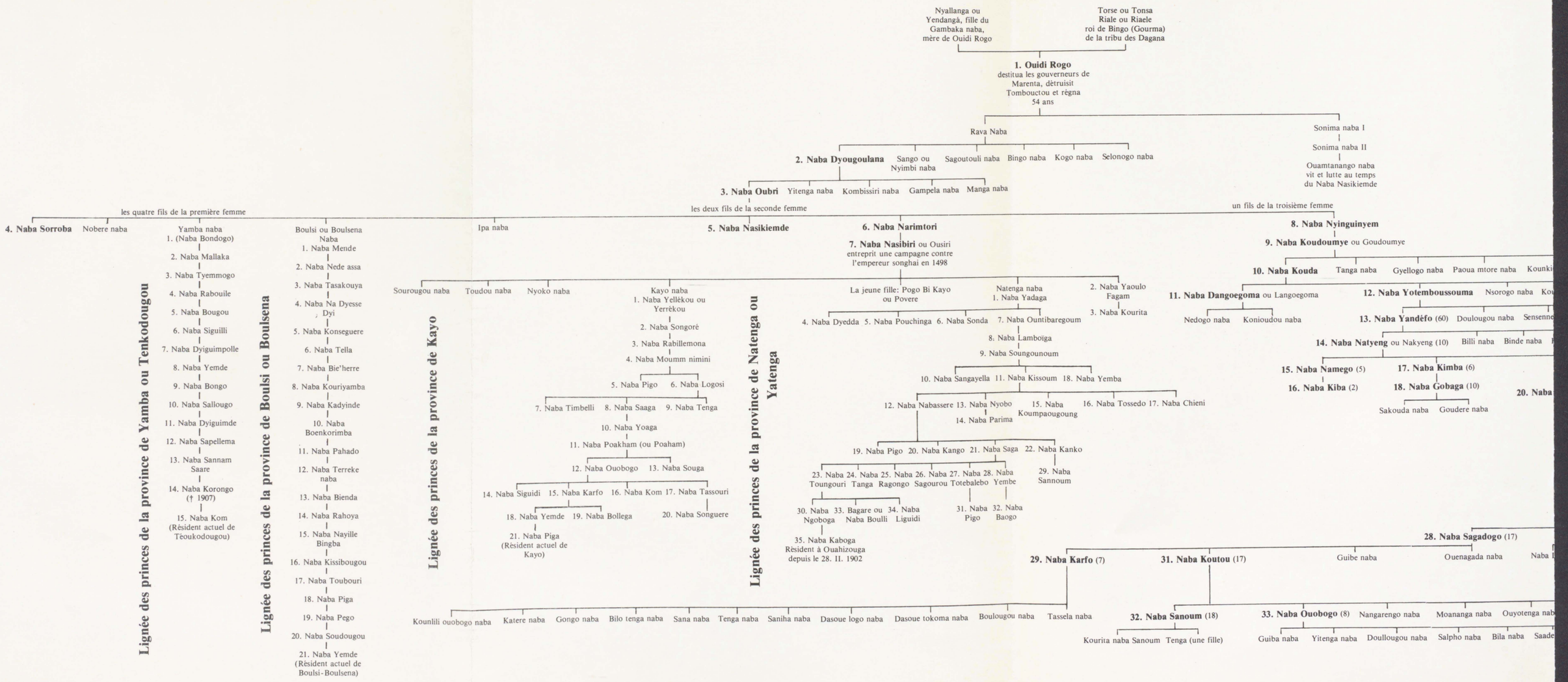
Ouende Naba se mit donc en route et gravit le sommet. Là-haut, il créa toutes les races d'hommes. Avant de partir, *Ouende Naba* avait recommandé à son père: «Si tu veux me voir, entasse du foin et fais un feu. Grâce à la fumée, je saurai que tu veux de mes nouvelles».

Avec la paille qu'il avait engrangée, le vieillard ne tarda pas à allumer un feu. Mais là-haut, *Ouende Naba* était bien trop occupé à créer toutes sortes d'animaux pour voir la fumée. Le vieillard attendit trois jours, durant lesquels il entretint sans cesse le brasier. Finalement, comme son fils n'avait toujours pas donné signe de vie, il décida d'aller le rejoindre. Le vieux se mit en route et escalada la montagne. Quand *Ouende Naba* le vit arriver, il devint furieux. Il souleva un énorme rocher et le lança contre son père. A peine avait-il accompli ce geste qu'il s'en repentit amèrement. Il arrêta le rocher qui dévalait la pente: «Arrête! Ne tues pas mon père!». Le rocher se posa aussitôt sur le sol, aux pieds du vieillard. Le bloc de pierre se transforma alors en *dyourrou*, c'est-à-dire en galène (antimoine). Le vieux en préleva un morceau pour le ramener au village. Mais avant qu'il ne parte, *Ouende Naba* lui cria: «Et n'oublie pas surtout! Si tu veux me faire savoir quelque chose, fais des signaux de fumée. Ne m'envoie jamais d'homme. Seulement de la fumée!».

Ouende Naba se remit au travail et continua à créer des animaux. Il fit d'abord le serpent, puis le petit scorpion, puis le rat et aussi le chat. Il se dit alors: «Il faut aussi que je prévois à manger pour mes animaux». Il s'adressa au chat: «Prends un morceau d'antimoine. Applique-le sur tes yeux la nuit. Ainsi, tu pourras voir dans l'obscurité et chasser facilement».

Il prit un autre morceau et le donna au serpent: «Avant de mordre, mets-en sur tes crochets et prononce le nom de Dieu. Si tu négliges de le faire, tes morsures affaibliront les hommes et les rendront malades, mais ils n'en mourront pas». Puis il se tourna vers le petit scorpion: «Moi, petit scorpion», dit celui-ci, «je jure de ne jamais prononcer le nom de Dieu. Quand je voudrai quelque chose, je le ferai avec ma queue». C'est pourquoi les hommes ne succombent pas aux piqûres du petit scorpion, mais qu'elles les rendent seulement malades.

(Il ne fut malheureusement pas possible de recueillir plus que ces fragments encore trop obscurs. Mais il paraît que les gens dans le Sud en savent davantage.)

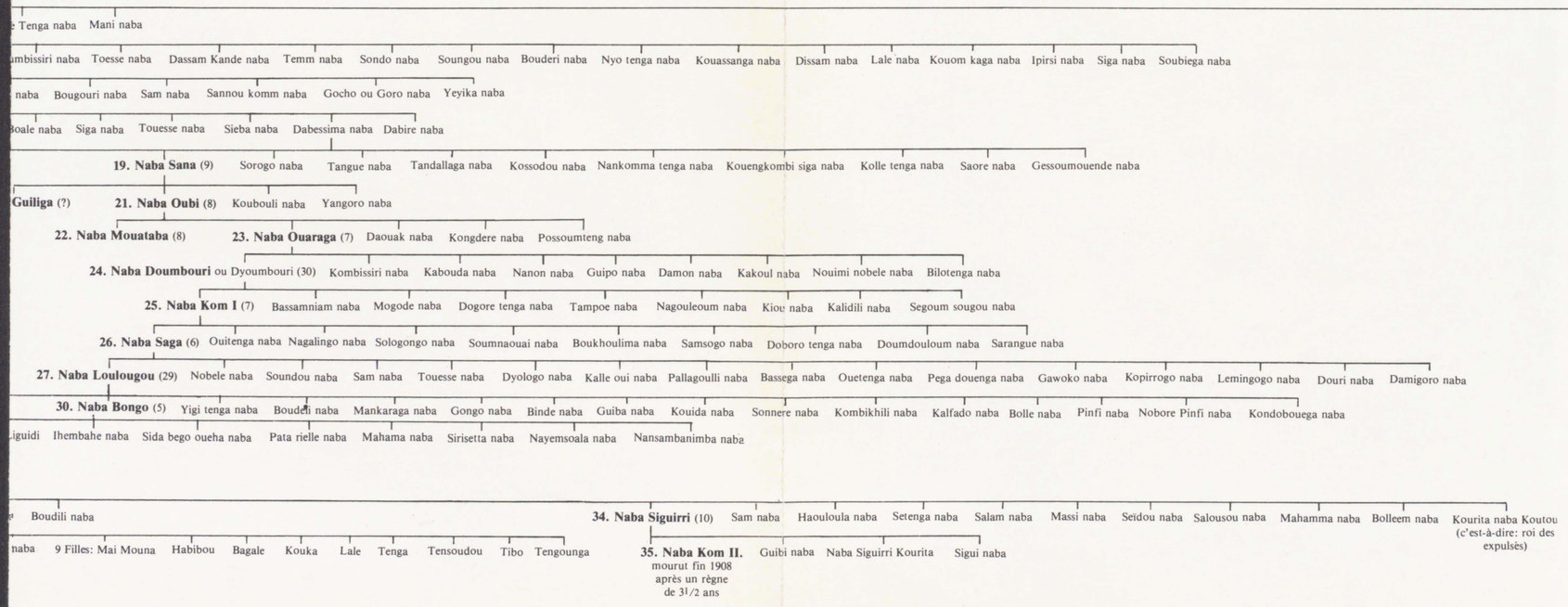

Nyallanga ou Yendangâ, fille du Gambaka naba, mère de Ouidi Rogo
Torse ou Tonsa
Riale ou Riaele
roi de Bingo (Gourma) de la tribu des Dagana
1. Ouidi Rogo
destitua les gouverneurs de Marenta, détruisit Tombouctou et régna 54 ans
Rava Naba
Sonima naba I
Sonima naba II
Ouamtanango naba vit et lutte au temps du Naba Nasikiemde
2. Naba Dyougoulana
Sango ou Nyimbi naba
Sagoutouli naba
Bingo naba
Kogo naba
Selonogo naba
3. Naba Oubri
Yitenga naba
Kombissiri naba
Gampela naba
Manga naba
les quatre fils de la première femme
les deux fils de la seconde femme
un fils de la troisième femme
4. Naba Sorroba
Nobere naba
Yamba naba
1. (Naba Bondogo)
2. Naba Mallaka
3. Naba Tyemmogo
4. Naba Rabouile
5. Naba Bougou
6. Naba Siguilli
7. Naba Dyiguimpolle
8. Naba Yemde
9. Naba Bongo
10. Naba Sallougo
11. Naba Dyiguimde
12. Naba Sapellema
13. Naba Sannam Saare
14. Naba Korongo († 1907)
15. Naba Kom (Résident actuel de Téoukodougou)
Lignée des princes de la province de Yamba ou Tenkodougou
Boulsi ou Boulsena Naba
1. Naba Mende
2. Naba Nede assa
3. Naba Tasakouya
4. Naba Na Dyesse Dyi
5. Naba Konseguere
6. Naba Tella
7. Naba Bie'herre
8. Naba Kouriyamba
9. Naba Kadyinde
10. Naba Boenkorimba
11. Naba Pahado
12. Naba Terreke naba
13. Naba Bienda
14. Naba Rahoya
15. Naba Nayille Bingba
16. Naba Kissibougou
17. Naba Toubouri
18. Naba Piga
19. Naba Pego
20. Naba Soudougou
21. Naba Yemde (Résident actuel de Boulsi-Boulsena)
Lignée des princes de la province de Boulsi ou Boulsena
Ipa naba
5. Naba Nasikiemde
6. Naba Narimtori
7. Naba Nasibiri ou Ousiri
entreprit une campagne contre l'empereur songhai en 1498
8. Naba Nyinguinyem
9. Naba Koudoumye ou Goudoumye
10. Naba Kouda
Tanga naba
Gyellogo naba
Paoua mtore naba
11. Naba Dangoegoma ou Langoegoma
Nedogo naba
Konioudou naba
12. Naba Yotemboussouma
Nsorogo naba
13. Naba Yandéfo (60)
Doulougou naba
14. Naba Natyeng ou Nakyeng (10)
Billi naba
Binde naba
15. Naba Namego (5)
16. Naba Kiba (2)
17. Naba Kimba (6)
18. Naba Gobaga (10)
Sakouda naba
Goudere naba
Sourougou naba
Toudou naba
Nyoko naba
Kayo naba
1. Naba Yellékou ou Yerrékou
2. Naba Songoré
3. Naba Rabillemona
4. Naba Moumm nimini
5. Naba Pigo
6. Naba Logosi
7. Naba Timbelli
8. Naba Saaga
9. Naba Tenga
10. Naba Yoaga
11. Naba Poakham (ou Poaham)
12. Naba Ouobogo
13. Naba Souga
14. Naba Siguidi
15. Naba Karfo
16. Naba Kom
17. Naba Tassouri
18. Naba Yemde
19. Naba Bollega
20. Naba Songuere
21. Naba Piga (Résident actuel de Kayo)
Lignée des princes de la province de Kayo
La jeune fille: Pogo Bi Kayo ou Povere
Natenga naba
1. Naba Yadaga
2. Naba Yaoulo Fagam
3. Naba Kourita
4. Naba Dyedda
5. Naba Pouchinga
6. Naba Sonda
7. Naba Ountibaregoum
8. Naba Lamboïga
9. Naba Soungounoum
10. Naba Sangayella
11. Naba Kissoum
18. Naba Yemba
12. Naba Nabassere
13. Naba Nyobo
14. Naba Parima
15. Naba Koumpaougoung
16. Naba Tossedo
17. Naba Chieni
19. Naba Pigo
20. Naba Kango
21. Naba Saga
22. Naba Kanko
23. Naba Toungouri
24. Naba Tanga
25. Naba Ragongo
26. Naba Sagourou
27. Naba Totebalebo
28. Naba Yembe
29. Naba Sannoum
30. Naba Ngoboga
33. Bagare ou Naba Boulli
34. Naba Liguidi
35. Naba Kaboga Résident à Ouahizouga depuis le 28. II. 1902
31. Naba Pigo
32. Naba Baogo
Lignée des princes de la province de Natenga ou Yatenga
28. Naba Sagadogo (17)
29. Naba Karfo (7)
31. Naba Koutou (17)
Guibe naba
Ouenagada naba
32. Naba Sanoum (18)
Kourita naba Sanoum
Tenga (une fille)
33. Naba Ouobogo (8)
Nangarengo naba
Moananga naba
Guiba naba
Yitenga naba
Doullougou naba
Salpho naba
Bila naba
Kounlili ouobogo naba
Katere naba
Gongo naba
Bilo tenga naba
Sana naba
Tenga naba
Saniha naba
Dasoue logo naba
Dasoue tokoma naba
Boulougou naba
Tassela naba

Généalogie des souverains Mossi

recueillie et établie au pays mossi en 1908 par

Leo Frobenius

Les noms des empereurs sont imprimés en caractères gras. L'ordre de règne de chaque souverain est désigné par le chiffre qui précède son nom. La durée de règne figure entre parenthèses après chaque nom. Le titre *naba*, qui signifie seigneur ou prince, précède les noms personnels. Lorsque, au contraire, il suit un nom, ce dernier désigne non pas une personne, mais la ville ou province que le titulaire et ses descendants acquièrent comme fief à titre héréditaire. Parmi les lignées collatérales, n'ont été retenues ici que celles de Tenkodougou, Boulsi, Kayo, Yatenga, Boussouma, Poa et Yako.



Lignée des princes de la province de Boussouma (du pays bichil)

Boussouma naba
1. Na Bichi Bende
2. Naba Nibisenne
3. Naba Mando
4. Naba Kouom
5. Naba Passinde
6. Naba Kouka
7. Naba Namonogodo
8. Naba Yamba
9. Naba Koumissiguima
10. Naba Koumdogo
11. Naba Lenguele ou Renguele
12. Naba Rogo ou Dogo
13. Naba Kienra
14. Naba Pougoula
15. Naba Sago I.
16. Naba Tanga
17. Naba Pinga
18. Naba Saga
19. Naba Kallofo
20. Naba Siguilli
21. Naba Liguidi
22. Naba Kom (Résident actuel à Boussouma)

Lignée des princes de la province de Poa

Poa naba
1. Naba Tengue Dyondo
2. Naba Nayam ou Nanyam
3. Naba Liguiti
4. Naba Ouilogo
5. Naba Kiekhoma
6. Naba Tore
7. Naba Boaga
8. Naba Yebaga
9. Naba Tougouri
10. Naba Piga
11. Naba Ouobogo
12. Naba Sano
13. Naba Tanga (Résident actuel à Poa)

Lignée des princes de la province Yako

Yako naba
1. Naba Yelli Kouni ou Kouna
2. Naba Yegema
3. Naba Tore
4. Naba Yim nama
5. Naba Netere woui
6. Naba Yembarago
7. Naba Yelefougui
8. Naba Banse
9. Naba Tougouri
10. Naba Sebero
11. Naba Yougo
12. Naba Yegueda
13. Naba Silim
14. Naba Totowabo
15. Naba Kobaga
16. Naba Saga (Résident actuel dans la province de Yako)